SPÉCIAL 32 pages 100 francs

L'EXPRESS

3 AOUT 1956. — N° 267

100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

Un grand reportage :
L' U. R. S. S. à la recherche du bonheur

Le Bloc-Notes :
MAURIAC : Si j'étais Louis Aragon...

Haute-Couture :
La Ligne " Musée "

LE DOCUMENT DE LA SEMAINE
NASSER : Voici mon plan de conquête

GAMAL ABD EL NASSER
« Dans cette longue histoire, la France a fait preuve de génie créateur, et l'Angleterre de génie politique. Mais ce n'est pas fini. »
(André Siegfried. Suez, 1948.)

* * * * *

COURRIER

Rédaction de L'EXPRESS

91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88-61

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

COLLABORATEURS :

J.-L. BORY, Michel BOSQUET, Jean-Claude BRISVILLE, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, Jean DUVIGNAUD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, René LEIBOWITZ, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Gabriel VENAISSIN, Anne-Marie de VILAINE.

DIRECTEUR DE LA REDACTION : Philippe GRUMBACH

Un projet d'économies

Dans le N° du 27 juillet 1956, M. Mendès France expose son point de vue sur les méthodes propres à enrayer l'inflation en voie de développement par suite, notamment, des dépenses occasionnées par la guerre d'Algérie. Ainsi qu'il a déjà eu l'occasion de le dire dans le précédent numéro, toute dépense engagée doit être payée.

Ceci étant posé, il n'en reste pas moins que, si le recours à l'impôt est le plus sûr moyen de stopper les dangers d'inflation et de procurer les ressources nécessaires à la poursuite de cette tragique guerre — et cela ne fait aucun doute — il importe que ces impôts ne soient pas supportés, comme toujours, par une seule catégorie de citoyens.

M. Guy Mollet prétend qu'il n'est pas responsable du régime fiscal actuel, mais depuis qu'il a pris la position que l'on sait en face du problème algérien, il aurait le devoir de songer au financement de la solution adoptée, en réalisant immédiatement des économies de plusieurs milliards par l'abrogation des subventions honteuses accordées aux betteraviers notamment (au sens large du terme).

René MARTIN,
Paris.

Le civisme fiscal

Pour le Français, un impôt est juste quand il ne le paye pas et que c'est le voisin qui en subit la charge. Dans les rappels de jeunes gens, y a-t-il de la justice ? Certains venaient de fonder un foyer, d'autres avaient des études à reprendre. Certains seront tués et ne reviendront pas.

La solution financière vers laquelle nos députés se dirigent : l'emprunt, est désastreuse, car c'est reporter le problème à plus tard dans de mauvaises conditions. Si l'Algérie est pacifiée, il faudra l'an prochain faire de grosses dépenses, c'est une condition essentielle pour s'y maintenir.

Il fallait financièrement avoir le courage d'accepter une majoration de 10 0/0 de tous les impôts pour 1956 et en même temps étudier la fameuse réforme que tous les ministères de la droite à la gauche promettent depuis dix ans et qu'ils sont incapables d'esquisser car ils n'ont pas le courage de dire la vérité au pays. Le civisme fiscal devrait être plus facile que le devoir militaire.

Quand on est membre d'une collectivité, on doit en accepter toutes les charges, militaires et financières.

J. BEMOL,
Nancy.

Ceux qui crient la vérité...

Nous étions quelques Français libéraux, hier, au palais de Rabat, où nous avions été invités par S.M. le Sultan à l'occasion de l'Aïd-el-Kebir. Sa Majesté, qui nous a reçus aussitôt après le corps diplomatique, nous a accueillis à peu près en ces termes : « L'Aïd-el-Kebir est la fête de la récompense du sacrifice, la fête de la fidélité aux principes.

» C'est parce que vous avez su rester fidèles à votre idéal, parce que vous avez su sacrifier à vos principes que cette fête est aussi votre fête.

» Au moment même où je vous parle, dans ce Maroc qui a conquis son indépendance, c'est grâce à vous, et grâce à des hommes comme vous, que Français et Européens peuvent vivre parmi nous sans être haïs par le peuple.

» Vous n'avez cessé de prêcher à vos compatriotes la justice. Et ma joie a été grande, au cours de mon récent voyage dans le Nord, de voir, mêlés à la foule des Marocains, de nombreux Français, massés sur notre passage, en agitant le drapeau marocain. Chaque fois que je les voyais, je pensais à vous et au travail que vous avez accompli. Votre œuvre n'est d'ailleurs pas terminée. Elle commence, et je vous demande d'élargir le plus possible votre influence parmi vos compatriotes... »

Ces hautes paroles, qui nous avaient profondément émus, prouvent, d'une façon péremptoire, que ce sont ceux-là mêmes que l'on qualifiait naguère de «philosophes généreux» qui ont été les plus réalistes, qui ont le mieux défendu ici la présence française et que, selon la forte parole de Mauriac, la justice peut être autre chose qu'une vertu : *une politique.*

Cet éclatant témoignage doit être aussi un précieux encouragement aux Français libéraux d'Algérie. Ceux qui crient la vérité, à temps et à contretemps, ce sont aussi ceux qui défendent le mieux leur patrie.

Guy DELANOE,
Rabat.

Lettre de Palestro

Depuis huit mois en Basse-Kabylie, dans la région, moins défavorisée qu'on ne le croit, de Palestro, je ne puis manquer de vous faire part de quelques observations que j'ai pu faire, en regard de récentes déclarations ministérielles.

Sans insister sur la déception que nous avons éprouvée en ne voyant pas Palestro figurer sur l'itinéraire de la visite de MM. Bourgès-Maunoury et Max Lejeune, il faut cependant préciser ce qu'on peut entendre par « l'amélioration des conditions de nourriture et d'entretien ». Cette amélioration concerne-t-elle les cent vingt hommes qui vivent sous la tente à la cote neuf cent et quelque, sur une plateforme brûlée par le sirocco et toujours nimbée de poussière, où les plaies ne se cicatrisent pas, où chacun souffre plus ou moins de dysenterie ? Impossible d'avoir des légumes verts. Ils sont rares maintenant en Algérie, et d'ailleurs il ne monte au maximum que deux convois par semaine, mobilisant chaque fois plus d'une compagnie de sécurité.

Bien sûr, avec des hélicoptères, on pourrait faire mieux, mais il faudrait en avoir. Loin d'être l'exception, le cas extrême, ces hommes ne sont pas ici les plus défavorisés. L'eau se fait rare en Afrique du Nord à pareille époque et il faut souvent choisir entre boire et se laver un peu, et ceci pendant des semaines.

D'autres que nous ont souffert en campagne de pires difficultés. Nous nous sentons sans mérite devant ceux qui ont connu la guerre de tranchées, le feu des Ardennes, ou plus récemment d'Indochine. Mais que personne non plus ne voie en nous des prodiges d'adaptation, des pacificateurs efficaces, lumineusement encadrés par des chefs éclairés ! Jamais je n'ai été témoin de ce « miracle d'adaptation » dont se félicitent MM. Bourgès-Maunoury et Max Lejeune.

(...) Sans doute certains faits d'armes d'unités d'élite, éprouvées, spécialisées même, apparaissent-ils comme de belles réussites. Mais il faut savoir que pour l'énorme majorité des troupes actuellement en Afrique du Nord, le rebelle reste un ennemi perpétuellement insaisissable, apparaissant et disparaissant à sa guise, à qui cinq minutes d'avance suffisent pour s'évanouir irrémédiablement dans un paysage complice et qu'il est le seul à savoir exploiter. Il en faut toujours plus à des troupes, même héliportées, pour se rendre en n'importe quel point donné, même voisin de leur base.

Le propos de cette lettre n'est pas de juger les chances de la France en Algérie. Un militaire, même appelé, est peut-être particulièrement mal placé pour le faire. Simplement, il est bon, ou même seulement honnête, de ne pas laisser connaître que les postes modèles et les actions d'éclat. Il faut également être averti de la réalité de tous les jours, aussi bête, maladroite et parfois meurtrière.

ASPIRANT X...,
Palestro.

Colis

Nous avons indiqué la semaine dernière que l'on pouvait envoyer les colis en Algérie par avion. Les P.T.T. nous signalent que ces envois ne coûtent pas 20 francs par 20 gr. (c'était le tarif pour l'Indochine) mais 5 fr. par 20 gr.

L'hospitalité des colons

Puisque vous qualifiez les lettres de rappelés publiées dans votre dernier numéro, « d'éléments d'information importants », souffrez que l'on complète votre information, qui ne peut que se vouloir impartiale, en faisant entendre un autre son de cloche.

Mon fils est affecté à la garde périlleuse de dépôts d'armes (il a été mêlé ces jours-ci à une grave et sanglante affaire) et aussi à la défense d'une ferme importante. Le « gros » colon qui en est le propriétaire s'ingénie à rendre aux soldats qui l'entourent la vie plus supportable et si possible un peu agréable. D'autres colons dans la région en font largement autant sans songer à faire publier les lettres de remerciements qu'ils reçoivent. Une famille d'Oran, encore des colons, a d'autre part invité mon fils dans sa propriété du littoral, en le priant d'amener tous les camarades qui voudraient l'accompagner, ajoutant que chez eux il trouverait en permanence son couvert et sa chambre. Qui me citera un exemple analogue d'hospitalité d'une famille de France à l'égard de l'un des nombreux fils de colons d'Algérie venus combattre en France vers 1944, alors qu'en grande majorité, les jeunes Français étaient demeurés chez eux ? (...)

La vérité est, qu'outre-mer, le patriotisme en action, celui qui consiste à s'exposer au casse-pipe, est unanime. Peut-on en dire autant de ce côté-ci de la Méditerranée après les scènes de rébellion qui, autrefois, eussent conduit au poteau d'exécution ?

J.D.
Aix-les-Bains.

DIRECTION : Françoise GIROUD, J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

TEST : Solution

Ne trichez pas. Lisez d'abord en page 24 : « Savez-vous prévoir ? »

La plus petite somme possible est 125 (voir ci-dessous le trajet qu'il fallait suivre).

La plus grande somme possible est 426 (le trajet en pointillé).

Ce test est à la fois une épreuve d'aptitude numérique — manipulations de chiffres — et d'intelligence, parce qu'il demande une perception d'ensemble du tableau et la prévision, au fur et à mesure

	1	2	3	4	5
I	14	(9)	29	16	(31)
II	82	36	(4)	(43)	23
III	3	22	58	(17)	(50)
IV	21	55	37	(30)	(69)
V	69	12	15	(8)	(20)
VI	17	19	7	(57)	(11)
VII	28	52	42	(80)	(31)
VIII	17	31	74	(15)	(76)

du déroulement de l'opération, des différents chemins ou solutions possibles, afin de choisir constamment le meilleur.

1er *CAS :* Vous avez trouvé la solution juste aux deux exercices en deux minutes ou moins par exercice : *vous avez une capacité de prévision et une aptitude numérique* très élevées.

2e *CAS :* Vous avez trouvé la solution aux deux exercices en deux minutes au moins par exercice, et vous avez aussitôt recommencé pour vérifier. La solution était juste. Votre résultat doit être interprété comme dans le 1er cas, mais vous êtes, de plus, un esprit consciencieux, scrupuleux même.

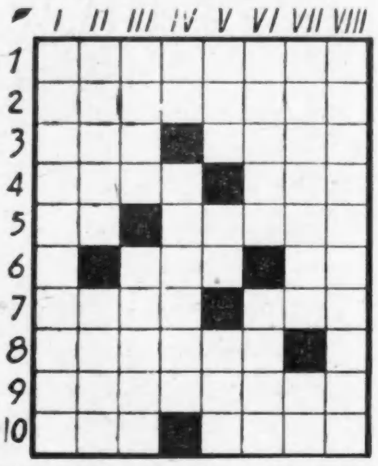
3e *CAS :* Vous avez mis plus de deux minutes à trouver la bonne solution : le procédé que vous avez employé, d'essais et d'erreurs, est moins satisfaisant ; mais vous êtes capable d'un effort posé et méthodique.

4e *CAS :* Vous avez trouvé une solution juste sur deux : vous devez vous attribuer les mérites partiels des cas ci-dessus analysés.

5e *CAS :* Vous n'avez pas trouvé de solution juste : vous avez sans doute manqué du sang-froid et de la patience nécessaires, ou bien vous n'avez guère la pratique des chiffres.

Nous rappelons que les tests de *L'Express* sont construits comme les vrais tests en usage dans les examens psychotechniques, mais les conclusions tirées des résultats de ceux-ci sont établies après avoir été éprouvées sur une large population. Les mêmes études n'étant pas à notre disposition, les tests de *L'Express* ne possèdent pas la même validité.

Mots croisés n° 42



HORIZONTALEMENT. — 1. Fait souvent le prix. - 2. Pris, ne cherche pas nécessairement à s'échapper. - 3. Peut se trouver sur une côte. Prénom qui se retourne. - 4. Dames des rues. Façon d'y répondre. - 5. Se retourne, pour faire petit nègre. Va plus haut. - 6. Cumule ramage et plumage. Ce qu'ont fait seuls les êtres humains. - 7. Sur les croix. Se termine souvent sur une faute. - 8. Réunion qui, modernisée, doit faire une belle exposition d'aspirateurs. - 9. Sur le genou du gnaf. - 10. Dijon, pour Nevers. Catalane ou bretonne.

VERTICALEMENT. — I. On est invité à lui faire un signe et à ne pas lui parler. - II. Par-dessus la couronne. Modèle de Velasquez. - III. Berceau d'un homme, mal vu chez les microbes. Peut rendre doublement fier un gentleman - farmer. - IV. Désigne un roi, bien gardé. Le plus fameux est égyptien. - V. Répété par une essayeuse optimiste. Cléopâtre dut s'en protéger. Parfois préféré au paradis. - VI. Fait espacer les notes. Dans un nom de couleur. - VII. Plus pittoresque pour un cirque que pour une figure. S'entend des deux côtés de Gibraltar. - VIII. Dans le code du savoir-régner.

Solution n° 41

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
Tirage des I.F.R. (R. Séguin)
10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS

LES AFFAIRES FRANÇAISES

GOUVERNEMENT

L'alibi

QUAND il a appris le « coup de Suez », M. Robert Lacoste n'a pas perdu son sang-froid. « *Quelle malchance !* a-t-il dit. *Juste au moment où j'étais sur le point d'aboutir à une solution politique pour l'Algérie !* »

Le ton était donné. Dès le lendemain, les commentaires et même certains éditoriaux de la presse parisienne roulaient sur le thème « Lacoste avait raison ».

Mardi matin, au cours d'un long entretien avec M. Guy Mollet, le ministre résidant exposait que le coup de force de Nasser intervenait à un bien mauvais moment. La solution politique qu'il préparait pour l'Algérie impliquait en effet le maintien de l'Occident à son stade actuel de puissance. Si l'Occident perd la face devant l'homme qui se pose en chef de file des pays arabes, c'en sera fait pour longtemps des chances de négociation et de paix en Algérie. Seule resterait ouverte la voie de l'action militaire.

Union nationale ?

Le ministre résidant ajoutait que les chefs militaires algériens du Caire, encouragés par le succès de Nasser, risquaient de refuser désormais d'entendre des modérés comme Ferhat Abbas, promu ainsi de façon imprévue au rang d'ex-interlocuteur valable.

Conclusion : en Algérie, aucune perspective de négociation ne peut plus subsister, si la réplique occidentale à Nasser n'est pas foudroyante et décisive.

Les émissaires envoyés en délégation par le M.R.P. et les républicains-sociaux au président du Conseil, avaient déjà développé la même argumentation. Un bulletin confidentiel d'information pouvait écrire qu'après ces entretiens, « *M. Guy Mollet apparaissait plus comme le chef d'un gouvernement d'Union nationale que comme celui d'une majorité de centre-gauche* ».

Mardi soir, les ministres socialistes tenaient à l'hôtel Matignon, autour du président du Conseil, la réunion hebdomadaire au cours de laquelle ils préparent à la fois le Conseil des ministres du mercredi matin et la séance du comité directeur de leur parti qui siège le mercredi soir, cité Malesherbes. Les partisans de la politique de M. Lacoste avaient une nouvelle pièce dans leur dossier : le « fait nouveau » qui allait permettre de répondre aux membres de la direction du parti qui, comme André Philip, s'obstinent à réclamer du ministre résidant l'application des décisions prises par le congrès S.F.I.O. de Lille, s'était produit.

Manœuvre

A l'Assemblée cependant, le vote en seconde lecture des projets financiers du gouvernement était acquis sans nouveau débat. Et pour répondre au rire de Nasser, par 416 voix contre 150, les députés suspendaient symboliquement leur séance sur la proposition de M. Robert Lecourt (M.R.P.). La session parlementaire allait pouvoir se terminer dans un beau climat d'unanimité dont seuls les communistes s'étaient exclus.

Certes rien ne saurait justifier la moindre faiblesse vis-à-vis du coup de force de l'apprenti sorcier égyptien. La position de la France dans le monde arabe est en jeu. Tout lui conseille la fermeté, et d'abord le retentissement grave que des menaces non suivies d'effets auraient à Rabat et à Tunis.

Si les premières réactions du Sultan et de M. Bourguiba sont plutôt tièdes à l'égard du « coup de Suez » il est certain que l'avenir dépend de ce que fera le gouvernement français (dans la mesure bien entendu où la décision de riposte lui appartient).

Mais ce n'est pas cet aspect essentiel du problème qui semble avoir guidé certaines réactions parlementaires. L'initiative du M.R.P. rassemblant une majorité « bloc national » était surtout une manœuvre de politique intérieure. Il est étrange que tout se passe comme si le coup de force du colonel Nasser avait d'une seconde à l'autre aboli tous les problèmes, et notamment le problème algérien qu'il n'a fait qu'aggraver.

Il serait dramatique que l'action nécessaire sur le plan international serve d'alibi à l'immobilisme en Algérie.

M. C. PINEAU A LONDRES — M. R. LACOSTE A PARIS

Tout le reste est oublié

BOURSE

De Nasser à Napoléon

LA Bourse de Paris ne pouvait manquer d'accuser durement le coup de Suez : la décision égyptienne, outre qu'elle lèse des intérêts capitalistes importants, crée une atmosphère inquiétante pour les entreprises situées dans le Moyen-Orient.

Ce sont naturellement les actions de Suez qui ont été les plus sérieusement touchées. Cotés 92.000 francs à la veille de la « nationalisation », ces titres sont brutalement descendus à 66.800. Les perspectives d'avenir de la compagnie justifient amplement cette chute.

Mais les craintes concernant la libre utilisation du canal affectent d'autre part les sociétés dont l'activité est centrée sur le Moyen-Orient, principalement les sociétés pétrolières. Des affaires comme la Française des pétroles, qui tire presque tout son approvisionnement (soit 10 millions de tonnes) de sa participation dans l'Iraq-Petroleum, ont vu fléchir leurs actions.

Tension

Enfin l'alourdissement de l'atmosphère internationale explique que de très nombreux titres, qui n'ont rien à voir avec le Moyen-Orient, aient également payé tribut à la baisse. Le même réflexe d'appréhension a accru simultanément les demandes de pièces d'or. Le louis que les boursiers nomment le « napoléon » a atteint 3.500 francs contre 2.500 il y a un an. A poids d'or égal, la « prime » des pièces par rapport au lingot s'établit ainsi à 25 %. Mais pour les pessimistes, cette dernière considération ne semble pas jouer.

Il serait excessif d'attribuer au seul colonel Nasser la responsabilité de la fièvre qui agite le napoléon. La défiance du public, qui sent confusément que la menace d'inflation se fait plus lourde, joue un rôle prépondérant.

Cette défiance ne constitue pas un simple symptôme : elle tend à devenir elle-même un véritable moteur de l'inflation. A dénoncer le péril avec trop d'éclat, on lui donne consistance. La hausse de l'or, baromètre de la tension, contribue ainsi à accroître encore les risques qui pèsent sur la situation française.

FINANCES

Les 150 milliards de M. Ramadier

LE dernier débat financier s'est terminé dans l'euphorie. Jamais question de confiance ne fit moins de question. M. Ramadier et l'opposition de droite avaient poussé de hauts cris lors de l'élaboration des projets fiscaux du gouvernement. Aujourd'hui, ils affichent l'un et l'autre la plus grande satisfaction. Que s'est-il donc passé et comment se traduira le compromis adopté ?

On est parti de projets gouvernementaux prévoyant des impôts nouveaux pour un montant de 80 milliards environ. Il s'agissait essentiellement d'un nouveau décime sur tous les impôts directs, et d'une taxe sur les sociétés frappant soit leurs réserves, soit leurs super-bénéfices.

A ces projets a répondu une violente contre-attaque des partisans de l'emprunt. De l'emprunt libre d'abord, puis d'un emprunt libératoire ou forcé du type de l'emprunt de 1948, qui libérait du prélèvement exceptionnel contre l'inflation.

L'emprunt de 1948

En 1948, les contribuables touchés par le prélèvement exceptionnel avaient été invités soit à souscrire, pour le montant de leur imposition, à un emprunt non négociable amortissable en dix ans et rapportant 3 %, soit à payer leur contribution. En présence d'un tel choix, tous avaient choisi l'emprunt : il est évidemment préférable de détenir un titre d'emprunt, même non négociable, mais rapportant 3 % par an, plutôt qu'une simple quittance du percepteur.

Mais les inconvénients de cet emprunt forcé et bloqué avaient pesé longtemps sur le marché financier. Les porteurs cherchèrent à s'en débarrasser par tous les moyens, malgré l'interdiction de négociation. Pour retrouver la disposition d'une partie de leurs fonds, certains étaient prêts à consentir un « agio » de 10, 15 et même 20 %. C'était un placement avantageux pour ceux qui rachetaient à 80 francs un titre rapportant 3 %. Finalement cet emprunt, à taux théoriquement bas, se traduisit par une hausse du taux de l'intérêt sur le marché et rendit plus difficile le placement de nouveaux emprunts libres à des taux raisonnables.

C'est pourquoi M. Ramadier voulait à tout prix éviter le retour à un emprunt forcé de cette nature. Il a joué sur le terme emprunt « libératoire » en consentant à une formule en réalité toute différente.

Qui souscrira ?

Il est entendu que le Trésor lancera un grand emprunt à la rentrée des vacances. Si cet emprunt rapporte 150 milliards, il n'y aura pas d'impôts nouveaux. S'il n'atteint pas 150 milliards, des impôts seront mis en recouvrement pour la différence entre le montant obtenu et les 150 milliards demandés. Les contribuables frappés par les impôts nouveaux qui auraient souscrit à l'emprunt pourront s'acquitter en remettant en paiement la moitié de leurs titres d'emprunt.

Ce n'est pas du tout la formule d'un emprunt « libératoire », où le fait d'avoir souscrit vous dispense de payer l'impôt et vous permet de garder vos titres. Ici l'avantage consenti aux souscripteurs est pratiquement inexistant.

Sans doute l'*ensemble* des contribuables éventuellement frappés par l'impôt futur a-t-il avantage à ce que l'emprunt soit un succès, puisque alors il n'y aura pas d'impôt. Mais *individuellement* aucun d'eux n'a avantage

→

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

LE ministre de l'Intérieur, M. Gilbert Jules, vient d'envoyer en Algérie 1.400 gardiens de la paix et 300 inspecteurs de police. Une grande proportion est constituée par des inspecteurs et des gardiens mutés de Tunisie et du Maroc.

On imaginera aisément leur état d'esprit en sachant qu'ils ont été choisis parmi ceux dont « la sécurité se trouvait menacée » en Tunisie et au Maroc, depuis leur remplacement par les agents nationaux.

Le recrutement dans la métropole a eu lieu en tenant compte de l'âge, de la situation de famille et de l'état de santé. Devant l'opposition de certains préfets et du syndicat de la police, le ministre de l'Intérieur a limité la mission de ses agents à six mois non renouvelables.

★

M. BEN BARKA, l'un des jeunes leaders de l'Istiqlal, vient d'exprimer le désir de voir se constituer un gouvernement homogène « sans lequel il n'est de révolution ni même d'évolution satisfaisante ».

Cette prise de position brutale venant après une campagne virulente, menée par tracts, contre l'Istiqlal par certains éléments berbères du Sud, devrait avoir des conséquences importantes.

Il est question, en effet, de mettre au pouvoir un gouvernement Istiqlal homogène dont M. Balafrej, secrétaire général du parti, prendrait la direction.

M. Bekkaï, l'actuel président du Conseil, viendrait comme ambassadeur à Paris où il compte de nombreux amis dans tous les milieux politiques.

M. Bouabid, ambassadeur du Maroc à Paris et membre influent de l'Istiqlal, se verrait offrir un ministère important, probablement celui des affaires économiques.

Le Sultan semble décidé à soutenir ce projet et souhaite sa réalisation rapide.

★

M. BOURGES-MAUNOURY, ministre de la Défense nationale, vient de préciser et d'étendre par décret les attributions du général Ely. Le chef d'état-major général des forces armées se voit confier la plupart des anciennes attributions du maréchal Juin. Celui-ci traitait à l'échelon du gouvernement la politique militaire nationale et conduisait les négociations militaires avec les alliés.

Considéré comme « la plus haute autorité militaire nationale », le général Ely pourra, au nom du ministre, donner des directives et des ordres sur l'emploi des forces, la répartition des effectifs et leurs besoins matériels et financiers. Il sera obligatoirement consulté sur les nominations des officiers supérieurs français et les désignations aux postes importants interalliés.

★

« CENT vingt mille ouvriers égyptiens sont morts d'épuisement en perçant le canal ! » s'est écrié le colonel Nasser à Alexandrie le jeudi 26 juillet.

Ce chiffre, donné par Hérodote (12 myriades) s'applique aux serfs du pharaon Néchao de la XXVIe dynastie qui fit communiquer par un canal le lac central de l'isthme de Suez à la mer Rouge, il y a plus de deux mille quatre cent cinquante ans...

Les travaux du canal entrepris par Lesseps employaient 300 ouvriers — dont 80 européens — en 1859. Ce chiffre fut porté à 1.700 en 1860. De 1860 à 1864 vingt mille Egyptiens environ furent employés. De 1864 à l'inauguration, le 17 novembre 1869, tous les travaux furent effectués par des Européens et la main-d'œuvre locale supprimée.

B. G.

→

à souscrire. Les impôts annoncés frappent d'ailleurs, et surtout, les sociétés qui ont peu de raisons de souscrire à des emprunts d'Etat, puisqu'elles utilisent normalement leurs disponibilités à financer leurs investissements ou ceux de leurs filiales. Elles sont, par ailleurs, tout à fait insensibles aux attraits d'ordre fiscal dont on peut parer un emprunt (exonération des intérêts à la surtaxe progressive et du capital à l'impôt successoral).

Ainsi l'on peut compter pour nul comme élément de succès pour l'emprunt, le désir des souscripteurs éventuels d'échapper à l'impôt. Il semble donc que ce soit M. Ramadier qui l'ait emporté dans l'assaut de finasseries qui l'a opposé à la commission des Finances.

Echelle mobile ?

Cependant il va se trouver, lui aussi, embarrassé lorsqu'il lui faudra arrêter la formule de l'emprunt. Le Parlement l'a autorisé à être généreux. « L'emprunt pourra être assorti d'une indexation et d'avantages fiscaux particuliers. » Que fera M. Ramadier ?

Il s'était absolument refusé, lors de l'émission des bons d'équipement, à ces privilèges fiscaux que sont les exonérations à la surtaxe et à l'impôt sur les successions. Au moment où le gouvernement socialiste annonce qu'il n'y aura pas de « rendez-vous d'octobre » pour les salaires, va-t-il consentir l'échelle mobile aux revenus capitalistes ? Au moment où il demande des sacrifices à tous, va-t-il accorder des avantages inédits aux souscripteurs de l'emprunt, qui ne se recrutent pas parmi les éléments les plus défavorisés ?

Si ses scrupules de socialiste l'emportent, l'emprunt sera loin d'atteindre les 150 milliards prévus, et la totalité des impôts sera mise en recouvrement. Il reste à savoir si les impôts choisis sont ceux qu'appelait la situation.

SAHARA

Le test de l'avenir

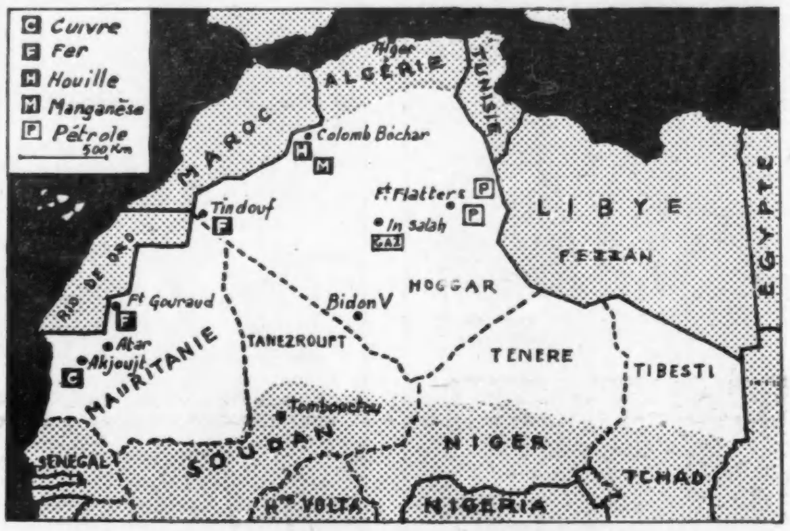
« LE destin de la France est de faire de l'exploitation des richesses prodigieuses du Sahara, la base d'une communauté d'intérêts entre elle et les pays musulmans » a déclaré samedi à Castres M. Alain Savary. Le secrétaire d'Etat aux Affaires marocaines et tunisiennes dévoilait en s'exprimant ainsi le projet qui lui tient le plus à cœur : rendre vivante et dynamique la coopération franco-maghrebine en dépassant le cadre étroit des accords bilatéraux et la défense de structures périmées...

Pour M. Savary en effet le Sahara c'est l'avenir commun de l'Afrique du Nord et de la France : au moment où les problèmes nationaux eux-mêmes ne se posent plus dans les limites des nations, il préconise un organisme qui articule harmonieusement « les contributions spécifiques en hommes, en capitaux et en moyens techniques de la France, du Maroc, de la Tunisie et des territoires limitrophes ».

Revendications

Mais c'est aussi prendre de vitesse dans l'intérêt commun de délicats problèmes politiques. La revendication du « Grand Maroc » par Allal el Fassi, le leader de l'Istiqlal, reste en effet à l'ordre du jour. La carte du Maroc qu'il a pris soin d'établir englobe Tindouf, Colomb-Bechar, Kenadza, le Sahara espagnol et la Mauritanie. Il ne se passe guère de jour que la presse marocaine n'évoque ce « problème » et ne suggère au gouvernement de Si Bekkai certaines initiatives à prendre. Vendredi dernier enfin, le Sultan recevait une délégation de 200 « hommes bleus », « membres des tribus R'guibatt du Chenguit » près d'Attar. M. Horma Ould Babana, ancien député de la Mauritanie rallié aux thèses d'Allal el Fassi et membre du « Comité de libération du Maghreb » au Caire, dirigeait la délégation.

Le surlendemain, M. Gaston Defferre, ministre de la France d'Outre-Mer, prenait la parole à Attar et, répondant directement aux allégations d'Allal el Fassi, déclarait : « *Certains leaders des partis politiques ont prétendu que le Maroc avait des droits sur la Mauritanie. Ceci est faux. Si l'un des deux pays avait des droits sur l'autre, c'est la Mauritanie et non le Maroc.* » Et le ministre ajoutait : « *Il faut que tout le monde sache que la France est décidée à défendre la Mauritanie et à empêcher toute action politique ou militaire contre la population ou le territoire.* »



LE NOUVEAU TERRITOIRE SAHARIEN
Une anticipation sur la politique

Rôle du délégué

Et M. Savary n'est pas moins ferme quant aux « droits imprescriptibles » de la France sur le Sahara, « territoire dont l'appartenance à la France ne peut être discutée. » Mais il constate que « *la paix revenue en Afrique du Nord, les impératifs économiques et les nécessités de l'avenir revêtiront une autre importance que les querelles de bornage* »...

C'est justement sur les « nécessités de l'avenir » que s'est penché M. Houphouet Boigny, ministre d'Etat, délégué à la présidence du Conseil ; le projet de loi qu'il a fait adopter mercredi au Conseil des ministres réorganise les territoires sahariens dans les perspectives que commentait M. Savary.

Il ne s'agit nullement d'un regroupement politique : un délégué général relevant directement de la présidence du Conseil coordonnera cependant l'administration et surtout le développement économique des diverses régions sahariennes. Il sera assisté dans cette tâche par un comité mixte de coordination et de contrôle composé pour moitié de représentants des Assemblées constitutionnelles nationales, et pour moitié de représentants de l'Algérie, du Soudan, du Niger, du Tchad et ultérieurement sans doute de la Mauritanie.

Le délégué général jouira de pouvoirs étendus : disposant directement des capitaux mis à sa disposition il pourra passer les conventions économiques et financières qui lui sembleront nécessaires avec tous les pays intéressés et en particulier avec le Maroc et la Tunisie. Ce sera en fait un véritable « délégué » de l'exécutif assisté d'un embryon de « parlement fédéral ».

Tel qu'il est conçu, le projet actuel peut, en effet, jouer le rôle de catalyseur d'une future fédération africaine. Mais il sera surtout, dans l'immédiat, un test décisif : celui de la capacité française à dépasser les cadres périmés du colonialisme et à créer des formes neuves de coopération...

POUJADE

La nouvelle croisade

« *L'ŒUVRE de défense des classes moyennes et de l'artisanat entreprise par Pierre Poujade est en conformité avec la doctrine traditionnelle de l'Eglise, explicitée* (sic) *dans de nombreuses encycliques.* »

Cette déclaration figure en première page du dernier numéro de « Fraternité française », organe du Mouvement Poujade, qui est presque entièrement consacré à l'audience accordée par Pie XII, le 19 juillet, à M. Pierre Poujade, accompagné de son épouse et de son fils.

Conséquence immédiate de cette audience, le « Mouvement Poujade » vient de publier une affiche intitulée : « *Le matérialisme, voilà l'ennemi !...* ».

Le slogan « Travail - Famille - Patrie » y est remis à l'honneur : « *Ce sont des idées et des notions simples, mais éternellement vraies, qu'il faut rétablir dans leur plénitude : la famille, le métier, le devoir, la conscience professionnelle, le respect d'autrui, la tolérance réciproque et l'amour du prochain.* »

Un « ancêtre » du Mouvement Poujade est invoqué : celui dont « la voix s'éleva il y a deux mille ans pour dire non à la haine et prêcher l'amour ».

Toujours l'impôt

M. Poujade annonce, d'autre part, qu'il se propose de prendre systématiquement des contacts avec « les plus hautes autorités spirituelles ».

Au cours de son tour de France de propagande, dont le départ a été donné la semaine dernière, il pourra en tout cas rencontrer, près d'Avignon, le « Christ de Montfavet ». Ce dernier est en conflit, depuis l'an dernier, avec son percepteur : l'Etat lui réclame des impôts en rapport avec les importants bénéfices qu'il tire de l'exercice de son artisanat mystique.

Mais le thème de la « croisade spirituelle » que M. Poujade vient d'inaugurer à travers la France reste la guerre à l'impôt, considéré cette fois en dehors de toute considération religieuse.

Dès le début du mois dernier, le Conseil d'administration du Mouvement, réuni à Saint-Céré, avait d'ailleurs pris des décisions importantes en vue de « raidir » son action et de préparer le terrain pour une « conversion » générale du pays, dès la rentrée des vacances : refus systématique des impôts proposés par M. Ramadier ; constitution d'un fichier permettant de repérer tous ceux qui montreraient un zèle intempestif et qu'il faudrait ramener à de meilleurs sentiments ; reprise de l'action directe contre tout coupable ou responsable du sort infligé aux amis du mouvement, etc.

Economies

Afin de réaliser ces objectifs, des mesures stratégiques ont été prises pour rendre à la fois plus souples et plus efficaces les diverses manifestations poujadistes.

Des économies de gestion ont également été décidées : le journal « Fraternité française » ne sera plus diffusé dans les kiosques, mais seulement réservé aux abonnés ; les « délégués à la propagande » seront remplacés par les députés ; ces derniers prendront en charge, à Paris, l'Hôtel du Globe, où ils vivent en phalanstère, comme des « moines-soldats ».

Enfin, pour mieux marquer le caractère spirituel de la nouvelle croisade, les dirigeants du mouvement ont décidé d'observer au moins l'un des trois grands vœux monastiques, celui de pauvreté. Cinq d'entre eux (dont M. Poujade) verseront chacun 100.000 francs par mois au mouvement sur leurs revenus personnels, et les parlementaires 50.000 francs. Soit, au total : 2.100.000 francs par mois.

De plus, le fruit des collectes et des souscriptions organisées par le « Chef » lors de son tour de France, sera versé à un « Fonds extraordinaire », créé pour parer aux pénalités financières dont les membres de l'Union pourraient être victimes.

TUNISIE

L'économie commande

EN sortant samedi dernier des bureaux de M. Savary, M. Heddi Nouira, ministre tunisien des Finances, ne cachait pas son émotion. La discussion avait été violente. Le secrétaire d'Etat aux Affaires tunisiennes et marocaines avait en effet brutalement réagi à la lecture d'une petite phrase reproduite le matin même dans toute la presse : «*Aucune coopération ne sera possible entre nos deux pays tant qu'il y aura une armée d'occupation en Tunisie...* »

Extraite de l'allocution radiodiffusée prononcée la veille à Sousse par Bourguiba, cette petite phrase ruinait quinze jours de patients efforts de conciliation et l'amorce d'une détente. M. Savary se jugeait surtout bien mal récompensé. Il venait en effet d'obtenir le rétablissement par l'Assemblée nationale des crédits d'aide à la Tunisie. Il avait réussi à neutraliser au conseil de la République l'obstruction du sénateur Colonna. Mais il avait surtout obtenu du gouvernement que la France appuie fermement la demande d'admission de la Tunisie à l'O.N.U.

Un tel geste du gouvernement français prouvait bien que la suspension des négociations n'était qu'une « querelle de famille » : la « coopération » franco-tunisienne ne pouvait pas en être profondément affectée. Que cherchait dans ces conditions Bourguiba en affirmant le contraire ? La reprise de la « lutte » et un divorce définitif ? Heddi Nouira affirma — contre toute vraisemblance — que le président Bourguiba n'avait jamais tenu de tels propos.

M. Savary restait sceptique : habitué à l'habileté et à la finesse diplomatique des représentants tunisiens, il supposa qu'une traduction « officielle » expurgerait la version arabe. Il voulut cependant en avoir le cœur net et réclama l'enregistrement intégral et en langue arabe de l'allocution incriminée. Quelques heures plus tard il savait que M. Nouira avait dit vrai : la « petite phrase » qui faisait présager le pire n'existait pas... Une dépêche d'agence l'avait purement et simplement inventée.

Au contraire le président Bourguiba avait affirmé son optimisme « *quant à l'avenir de la Tunisie et de ses relations avec la France* » : il formulait même l'espoir d'un « *règlement rapide des problèmes en suspens et des séquelles du passé.* » Bref il accentuait la « détente » et en fait les conversations reprenaient à Tunis sur le transfert des attributions de la D.S.T. et les accords commerciaux. Ce sera seulement dans une phase ultérieure, une fois la confiance totalement revenue, que seront abordés la «grande négociation » et le traité d'alliance.

Marasme aggravé

Mais M. Bourguiba n'avait pas voulu attendre pour envoyer son ministre des Finances M. Heddi Nouira reprendre directement contact à Paris avec le gouvernement français.

C'est qu'en ce moment à Tunis les problèmes économiques dominent tout. La situation actuelle justifie les plus graves inquiétudes, comme le soulignait, il y a quelques jours à Washington, le propre fils de Bourguiba. Le pays compte plus de 400.000 chômeurs, 3 millions d'habitants sur quatre vivent avec moins de 20.000 francs par mois. Le déficit du commerce extérieur s'est élevé en 1955 à 26 milliards sur 100 milliards d'échanges.

Mais le plus inquiétant, puisque ces données ne sont pas nouvelles, c'est que « le marasme » ne cesse de s'aggraver. Comme l'écrit *Action*, l'hebdomadaire néo-destourien : « *Depuis 3 mois les dépôts en banque baissent d'un milliard par mois. Le volume du crédit se contracte en même temps que celui des salaires. L'inflation qui galope en France risque d'accentuer encore le déséquilibre de l'économie tunisienne et des mesures monétaires de précaution sont à envisager.* »

Ces difficultés se sont évidemment répercutées sur le plan social, le puissant syndicat tunisien, l'U.G.T.T. et son leader, M. Ahmed Ben Salah, réclament des mesures révolutionnaires. Jugeant insuffisante l'action entreprise par M. Bourguiba, M. Ben Salah préconise l'élaboration d'un plan économique impliquant notamment la suppression de l'union douanière franco-tunisienne, le recours à l'assistance technique internationale et la création d'un institut tunisien d'émission.

Le contexte arabe

En fait M. Bourguiba a déjà retenu le principe de cette dernière mesure : le gouvernement tunisien étudie actuellement l'achat de la « Banque de Tunisie ». Il serait dans ces conditions en mesure de créer une banque nationale tunisienne en 1960, au moment où viendrait à expiration la convention accordant le monopole d'émission à la « Banque d'Algérie et de Tunisie ». De plus les ministres tunisiens ont déjà évoqué la nécessité d'aménager certaines clauses de l'union douanière actuelle.

Dans de telles conditions M. Bourguiba veut que la coopération économique franco-tunisienne s'oriente dans un sens totalement neuf : les 20 milliards que la France investira cette année en Tunisie doivent ouvrir de vastes perspectives qui concilieront par l'ampleur des objectifs les nécessités d'une économie nationale tunisienne et le développement de la communauté franco-maghrebine.

Ce choix économique implique naturellement un choix politique. Ce n'est qu'en jouant franchement la carte française que la Tunisie peut résoudre ses difficultés économiques. Car sur ce plan, quoi qu'on en ait dit, aucun pays n'est prêt à consentir un effort comparable à celui de la France. M. Bourguiba le sait. Mais le bourguibisme ne peut vivre, dans l'actuel climat du monde arabe, que dans l'intransigeance nationale : c'est ce qui explique la rupture, heureusement brève, des négociations. M. Bourguiba vient, cependant, de prouver cette semaine une fois de plus son indépendance vis-à-vis du Caire en faisant exécuter le fellagha Taieb Zellag malgré les interventions en sa faveur du recteur de l'université Al Azhar du Caire, du grand muphti d'Egypte, du secrétaire de la Ligue arabe et du comité de libération du Maghreb.

Mais, dans la situation actuelle de la Tunisie, l'expérience du bourguibisme ne conserve des chances que dans la mesure où, lorsque M. Bourguiba s'efforce de se différencier des nationalistes pan-arabes, la France sait lui en donner acte et ne l'assimile pas à un satellite de Nasser.

Ferhat Abbas avait un plan

C'EST le mardi 18 juillet que j'ai rencontré Ferhat Abbas (1) que je n'avais pas revu depuis son départ au Caire. Ce jour-là, à la tête d'une délégation du Front de la Libération Nationale, il attendait d'être reçu dans l'île de Brioni par Tito, Nasser et Nehru. On sait qu'il ne devait pas y parvenir, Tito et Nehru ayant jugé inopportune l'insistance de Nasser. Les journalistes se succédaient à sa table pour demander aux membres de la délégation quels espoirs ils nourrissaient d'une solution de paix en Algérie.

Comme tous les Français d'Algérie je connaissais Ferhat Abbas de longue date. J'ai pu rendre l'entretien plus précis et surtout le débarrasser du caractère de propagande que prenaient devant la presse étrangère les professions de foi de Ferhat Abbas.

Le docteur Francis, adjoint de Ferhat Abbas, commença par m'apprendre que le dernier Français qu'ils avaient vu avant moi, ils l'avaient vu au Caire : c'était M. François Quilici, ancien député indépendant d'Algérie dont il ne se doutait pas qu'il aurait tenu à les voir. M. Quilici les avait interrogés sur leur attitude devant ce qu'il croyait être le durcissement progressif des positions françaises.

« J'ai tout essayé »

Nous avons continué la conversation à bâtons rompus. Comme je tentais d'expliquer à Ferhat Abbas les difficultés de la France devant les intransigeances qui s'opposaient de tous les côtés, en France et ailleurs, à l'évolution de l'Empire colonial vers une formule moderne, Abbas me répondit : « Je suis la preuve vivante de l'échec persévérant et diabolique de la bourgeoisie française : j'ai vécu toute ma vi avec un espoir déraisonné dans le libéralisme possible de cette bourgeoisie à cause de l'amitié de mes amis français. »

Je lui ai dit que les Français libéraux avaient été eux-mêmes intrigués par son départ au Caire. Abbas me répondit : « Sachez que je ne me suis pas résigné à quitter l'Algérie en guerre sans avoir tout essayé. Certaines hautes personnalités le savent. Savez-vous que je suis allé voir le gouverneur général Soustelle pour lui proposer un plan très modéré (bien plus modéré que les revendications actuelles) et dont je m'étais assuré qu'il aurait l'agrément du Front? M. Soustelle a été intéressé. Certains collaborateurs de M. Edgar Faure avaient été eux aussi très intéressés. Mais comme d'habitude ils ont hésité, louvoyé, puis éludé le plan».

Le plan

Voici le détail selon Ferhat Abbas de ses entretiens avec Jacques Soustelle.

L'an dernier, avant le 20 août de funeste mémoire, Ferhat Abbas rencontra à plusieurs reprises le gouverneur général de l'Algérie. A cette époque Abbas passait pour n'avoir aucun contact avec le Front. Mais entre Jacques Soustelle et lui ce n'était, affirme-t-il, qu'une clause de style. Le gouverneur général de l'Algérie qui témoignait à l'occasion une grande amitié au leader algérien, lui demanda de lui faire confiance pour organiser des élections libres qui permettraient au peuple algérien de se prononcer. Ferhat Abbas, après consultation, en accepta le principe; mais peu après il rencontrait le gouverneur de l'Algérie pour lui soumettre un plan qui lui était, disait-il, personnel.

FERHAT ABBAS
Ma vie ? un échec.

Ce plan prévoyait un ministre de l'Algérie musulman, faisant provisoirement partie du Conseil des ministres français — à la manière de M. Lacoste aujourd'hui. A Alger, ce ministre serait entouré d'une sorte de Conseil provisoire formé à égalité d'Algériens musulmans et d'Européens libéraux. Toutes les assemblées algériennes, financières et municipales devaient être dissoutes et le Conseil devait procéder à l'étude d'un plan d'organisation électorale qui permettait le renouvellement d'institutions transitoires.

Le gouverneur Soustelle étudia l'ensemble des dispositions contenues dans le plan Abbas. A quelques réserves près il le jugea digne d'intérêt (toujours selon Ferhat Abbas). Il demanda à ce dernier si l'accord du Front était acquis sur ce plan. Abbas répondit qu'en tout cas il n'y avait pas d'hostilité. Abbas ajouta qu'il entendait soumettre lui-même son plan à Edgar Faure.

Un homme aigri

Il vint à Paris et fut reçu par les collaborateurs de l'ancien président du Conseil qui, dit-il, jugèrent très sages les dispositions du plan. Ferhat Abbas s'en retourna réconforté à Alger. Mais il devait attendre en vain. Il finit par harceler les autorités en les avertissant de l'urgence. Il obtint de bonnes paroles mais aucune décision. Enfin le 20 août catastrophique arriva qui mit fin à tous les espoirs de tous les côtés. C'était la rupture. Soustelle ne songeait plus qu'à la contre-attaque; le Front qu'à l'organisation de la rébellion.

Ferhat Abbas, sans aucun doute, est aigri. Sa vie n'a été, selon lui, qu'une suite de déceptions. Et pour se justifier d'avoir été lui-même dans l'opposition légale et pacifique dans un milieu où il n'est question que de maquis et de guérillas, il commence toutes ses phrases par : « J'ai été naïf de croire à la non-violence et mes amis activistes ont eu raison de m'accuser de cette naïveté. »

Intransigeance et compréhension

Les amis de Ferhat Abbas ont écouté mon analyse de la situation politique française avec une grande attention : quand j'ai parlé plus précisément des deux événements qui situent aux yeux de l'opinion éclairée les réalités algériennes, à savoir : le danger d'un impérialisme éventuel de la Ligue arabe avec un « leadership » égyptien et d'autre part l'avenir économique de l'Algérie auquel chacun sait que la France accorde une contribution sans aucune commune mesure avec le soutien des autres nations aux pays sous-développés, ils ont aussitôt insisté sur les dangers que constitue pour eux l'aggravation de la crise politique. Ils savent qu'ils ne sont pas plus prêts que d'autres à prendre, du jour au lendemain les rênes du pouvoir dans leur pays. Mais ils font preuve d'une intransigeance, qui repose d'ailleurs sur des complexes, lorsqu'il s'agit d'orgueil, de sens de l'honneur, d'égalité dans le dialogue.

Je ne sais pas et ne puis pas dire si les hommes que j'ai rencontrés sont représentatifs de l'état d'esprit général du Front de Libération Nationale.

J'ai essayé de me rendre compte du degré de leur conscience politique et de leurs responsabilités. Ils ne semblent pas enthousiasmés par ce qu'ils ont vu en Egypte. Ils paraissent au contraire se soucier de l'avenir économique de l'Algérie, ce qui est un fait très nouveau pour eux. Il semble, d'autre part, qu'ils ne veuillent rien faire sans une étroite collaboration avec les chefs rebelles en Algérie. Ils admettent la pacification relative de certaines zones mais ils disent en même temps que le terrorisme n'est que retardé et que chaque jour augmente le fossé non pas tellement entre la France et l'Algérie, qui seront contraintes de coopérer un jour ou l'autre, mais entre les populations musulmane et européenne d'Algérie.

Jean DANIEL.

(1) Jean Daniel était présent à Brioni à l'occasion de la rencontre Tito-Nehru-Nasser. (Voir « L'Express » n° 265 du 20 juillet.)

Ne soyez pas responsable de la mauvaise dentition de vos enfants

Les dents sont la partie de notre corps qui contient le plus de fluor. C'est de cet élément que dépend la santé de nos dents... Si l'eau de consommation bue pendant toute la formation - c'est-à-dire jusqu'à 15 ou 16 ans - est pauvre en fluor, la carie des dents est fréquente et précoce. Au contraire, si cette eau a une richesse **déterminée** en fluor, les dents résistent à la carie.

L'eau de Saint-Galmier Badoit a justement cette richesse **déterminée** en fluor qui permet de conserver ses dents intactes. De plus, par sa richesse en calcium assimilable, Badoit favorise la formation des dents. Il est donc sage de faire de Badoit la boisson quotidienne de vos enfants. Elle en fera des adultes forts aux dents saines.

Et ils seront heureux de la boire car elle est fraiche, pétillante et délicieuse. ELV 2225

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

INCIDENTS DE GRÈVES A BIRMINGHAM (1)
Le début fut difficile

EST-OUEST

L'offensive Mikoyan

(*De notre correspondant à Washington.*)

L'AIDE soviétique aux pays sous-développés s'enfle à un rythme tel qu'elle égalera, voire dépassera bientôt le volume de l'aide américaine.

Telle est la conclusion d'un rapport publié la semaine dernière par le sénateur démocrate Mike Mansfield. Il y a un an, les plans d'aide soviétiques ne portaient encore que sur des fournitures à l'Inde et à l'Afghanistan, d'une valeur de 42 milliards de francs. Depuis, l'U. R. S. S. et ses « satellites » ont porté à plus de 350 milliards de francs le volume de l'aide économique et technique qu'ils s'engagent à accorder aux pays sous-développés d'Asie et du Moyen-Orient.

Le programme d'aide américain, en comparaison, ne marque pas de progression par rapport aux années écoulées. Il disposera, durant le prochain exercice, de 600 milliards de francs de crédits, dont 350 milliards destinés à l'aide militaire.

Le mauvais cheval

L'aide proprement économique et technique ne s'élèvera durant le prochain exercice qu'à 245 milliards de francs. Tombant sur un terrain peu propice (en Thaïlande, en Corée, à Formose), elle ne pourra donner de résultats aussi spectaculaires que l'aide soviétique aux économies planifiées de l'Inde, de la Birmanie et de la Yougoslavie, notamment.

Aussi, des experts américains commencent-ils à se demander si, dans la nouvelle compétition russo-américaine, les Etats-Unis ne misent pas sur le mauvais cheval en soutenant les pays à économie « libérale », pour laisser à l'U. R. S. S. les pays « planificateurs ».

Ils estiment en outre que la différence qualitative entre l'aide soviétique et l'aide américaine ira s'accentuant. En effet, les Etats-Unis n'ont qu'un intérêt politique à aider les pays pauvres. Ils accordent cette aide à fonds perdus puisque les pays bénéficiaires, le voudraient-ils, ne pourraient rembourser le créancier américain, lui-même encombré de richesses.

Le monde communiste, au contraire, a un intérêt immédiat à s'assurer par de larges crédits les fournitures agricoles des pays sous-développés. Riz, blé, jute, coton, coprah et viande feront longtemps encore défaut aux économies surtendues des pays communistes. D'où la nouvelle offensive commerciale que M. Mikoyan lance en Amérique latine, en attendant de s'y rendre personnellement dans les semaines à venir.

L'Amérique du Sud

Le volume du commerce communiste avec l'Amérique du Sud a quadruplé en deux ans ; les accords commerciaux signés portent déjà sur des échanges quinze fois supérieurs à ceux d'avant-guerre. L'U. R. S. S. entend les doubler une nouvelle fois d'ici la fin de l'année. Déjà, avec la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne de l'Est, elle approvisionne l'Amérique du Sud en charbon, pétrole, tracteurs, camions, matériel ferroviaire et outillage industriel, en attendant de lui offrir des usines complètes.

L'intérêt politique que les Etats-Unis portent à leur rayonnement sera-t-il jamais assez intense pour contrebalancer l'intérêt matériel qui commande la pénétration soviétique ? Le sénateur Mansfield le souhaite et, en attirant l'attention du gouvernement sur cette question vitale, il espère être entendu.

ANGLETERRE

L'apprenti sorcier

(*De notre correspondant à Londres*)

EN un après-midi, Sir Leonard Lord, directeur général de la B.M.C. (British Motor Corporation), a involontairement mérité une place d'honneur dans l'histoire du mouvement syndical anglais. Il a réussi à organiser une grève dans l'industrie automobile, prouesse dont semblaient incapables les chefs syndicaux les plus écoutés :

Le T.G.W.U. (Transport and General Workers Union) avec un million et demi de membres est le plus grand syndicat du monde. Il s'était trouvé, jadis, à l'origine même du syndicalisme britannique. Depuis quelques années, il est le représentant le plus remarquable de la passivité et de la prudence qui se sont emparées de certains syndicats anglais.

L'année dernière encore, quand les dockers (qui aussi bien que la majorité des ouvriers de l'industrie automobile, font partie de ce syndicat) voulurent défendre leurs revendications, ils furent obligés de combattre sur les deux fronts : contre les employeurs et contre les dirigeants officiels de leur propre syndicat.

Désaffection

La politique de passivité des trade-unions dans certaines branches de l'industrie anglaise a ainsi écarté un nombre croissant d'ouvriers des syndicats. Sir Leonard Lord avait constaté que dans un certain nombre d'usines de son puissant trust le nombre des non-syndiqués atteint jusqu'à 50 %. Il savait également que la période des vacances est très peu propice à une grève ; enfin il était fermement persuadé que le T.G.W.U. n'en organiserait jamais une.

C'est pourquoi il prit allégrement la décision de licencier 6.000 ouvriers de ses usines. Contre le principe de cette réduction des effectifs personne ne pouvait rien dire. La politique gouvernementale de restriction de crédits ayant rétréci singulièrement le marché intérieur de l'industrie automobile, il est normal que celle-ci ralentisse sa production. On attendait depuis longtemps déjà la fermeture d'un certain nombre d'ateliers.

Mais il y a la manière.

Si Leonard Lord n'a accordé qu'une semaine de préavis aux ouvriers licenciés et il a mis à la porte la délégation syndicale en déclarant : « Moi seul décide qui je dois engager, qui je dois licencier, et de quelle façon. »

Surprise

A moins de perdre complètement la face, les dirigeants du T.G.W.U. n'ont donc plus eu d'autre issue que de proclamer immédiatement une grève illimitée. C'était une surprise non seulement pour Sir Leonard Lord mais pour les ouvriers eux-mêmes. Une grande partie d'entre eux n'ont d'ailleurs pas pris l'ordre de grève au sérieux. Ceci explique que pour la première fois dans l'histoire du mouvement syndical britannique depuis 1926, un ordre de grève n'ait été que très partiellement suivi, ce qui a provoqué une joie sans mesure dans les bureaux de la British Motor Corporation. Dans les autres milieux patronaux, on se frottait également les mains en parlant du « déclin du syndicalisme anglais ».

Mais ce n'était qu'une illusion. Dès le deuxième jour le nombre des grévistes commença à croître. Vers la fin de la semaine dernière, il était déjà suffisant pour paralyser la plupart des chaînes de production.

La bonne humeur a donc changé de camp.

Certes l'industrie automobile britannique ne craint pas un arrêt momentané de la production. Celui-ci arrangerait même ses affaires pendant un certain temps en lui permettant d'écouler les stocks. Mais une grève prolongée peut lui être fatale. Sir Leonard Lord est déjà inquiet. Le gouvernement songe à intervenir. Ce qui implique des concessions que le directeur de la B.M.C. jugeait impensables au départ.

Bien que péniblement, le T.G.W.U. est en train de gagner une des grèves les plus difficiles de son histoire. Il ne manquera pas de tirer la leçon de l'affront que lui a infligé Sir Leonard Lord et du péril des dernières semaines : la passivité et la conciliation ne sont pas payantes pour un grand syndicat.

M. Cusins, qui a succédé à Ernest Bevin et à Arthur Deakin au poste de secrétaire général du « Transport and General Workers Union » a déjà déclaré à ses amis : « Je ne me laisserai plus jamais mettre au pied du mur pour engager une grève. Désormais l'initiative doit passer entre nos mains et le patronat devra combattre sur le terrain et au moment de notre choix. »

Le chef du T.G.W.U. est connu pour son énergie et pour ses ambitions. Si son puissant syndicat passe à une vaste offensive revendicatrice, toute la situation économique et sociale de l'Angleterre sera changée. L'équilibre des forces au sein des Trade-Unions penchera immédiatement vers les « durs » qui depuis longtemps déjà s'opposent à la trêve tacite entre les syndicats et le gouvernement et le patronat. Une « guerre sociale » se prépare en Grande-Bretagne.

SATELLITES

Une victoire pour Malenkov

UN Polonais rapatrié des Etats-Unis après la guerre, a enfin trouvé cette semaine une image pour expliquer à ses compatriotes le mécanisme de la démocratie américaine :

« *Regardez la tournée de Boulganine et Joukov en Pologne. Ils s'adressent personnellement aux ouvriers du textile à Lodz, aux mineurs de Silésie, aux métallos de Nowa Huta, et même aux paysans de la région de Cracovie. En Amérique, un candidat à la présidence et son adjoint font exactement la même chose, et cela s'appelle « la campagne électorale !* ».

Pourtant, ce n'est pas pour solliciter les suffrages des Polonais que les deux chefs soviétiques ont fait leur voyage dans la plus grande démocratie populaire européenne. Ils sont venus apporter leur caution aux hommes au pouvoir à Varsovie.

La méthode choisie prouve cependant que quelque chose est changé dans l'Europe de l'Est. Du temps de Staline, si la nouvelle parvenait aux oreilles du dictateur que les Polonais étaient mécontents de leurs dirigeants et de leur situation économique, un ukase était envoyé à un Bierut, à un Ochab ou à quiconque se trouvait à la tête du pays pour qu'il rétablisse immédiatement « le calme parmi ses turbulents compatriotes ».

L'appui russe

Pourtant, au moment même de la tournée de Boulganine et Joukov, les hommes au pouvoir à Varsovie et à Budapest étaient réunis à huis clos pour de dramatiques réunions. Ils savaient que les leaders soviétiques ne pourraient pas les sauver longtemps et qu'ils devaient à tout prix apaiser eux-mêmes le mécontentement dans leur pays.

L'appui russe leur permet momentanément de tenir à l'écart du pouvoir en Pologne, Gomulka, et en Hongrie, Imre Nagy, mais un nouveau Poznan ouvrirait inévitablement le chemin aux communistes « minoritaires ».

A Varsovie, la session plénière du Comité central du Parti communiste polonais, ouverte le jour même de l'arrivée de Boulganine et Joukov, avait commencé sous le signe de Gomulka. Dès le premier jour, un membre du Comité central et chef des syndicats polonais, M. Klosiewicz, était intervenu pour demander que l'ancien secrétaire général du parti soit invité à la session. Sa proposition avait été esquivée.

Hommes nouveaux

A l'issue de huit jours de débats parfois houleux, le Comité central s'est séparé en décidant de renouveler partiellement son bureau politique et en adoptant d'importantes mesures pour l'assainissement de la situation économique.

Trois hommes nouveaux ont été appelés à siéger dans l'organe suprême du Parti communiste polonais : *M. Edward Gierek*, ancien mineur de France et de Belgique, qui ne retourna en Pologne qu'en 1948 ; *M. Roman Nowak*, ancien ouvrier de Silésie et ancien émigré qui passa la guerre en Bolivie ; enfin, *M. Adam Rapacki*, actuel ministre des Affaires étrangères et un des leaders du parti socialiste polonais avant la fusion de ce parti avec le P.C. ; M. Eugeniusz Stawinski enfin, un syndicaliste qui, jadis, représentait les ouvriers des textiles de Lodz, a été élu comme suppléant.

Le choix de ces hommes est significatif. On sait que c'est dans le bassin minier de Silésie et dans les usines de textiles de Lodz que le mécontentement ouvrier est le plus profond. L'appel au pouvoir des hommes qui sont connus dans ces régions névralgiques est destiné à y faire baisser la température. D'autre part, à travers M. Rapacki, un appel est lancé à tous les anciens socialistes auprès de qui il devrait jouir d'une autorité particulière.

(*Suite page 8.*)

(1) Le piquet de grève de l'usine Austin à Birmingham s'oppose à l'entrée d'un camion dans l'usine.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

L'U.R.S.S. à la recherche du bonheur

Un grand reportage de Jean MARABINI

Jean Marabini et sa femme viennent de passer plus de deux mois en U.R.S.S. aussi librement qu'un couple de touristes aurait pu le faire en Europe. Arrivés par avion à Moscou, ils ont descendu la Volga, puis le Don en bateau. Ils ont pris le train jusqu'à Bakou et Erivan, puis ils sont remontés jusqu'à Léningrad.

Parce qu'il parle russe, et que le russe est la langue maternelle de sa femme, Jean Marabini a pu, partout, s'entretenir avec les paysans et les citadins, les intellectuels et les ouvriers. Partout il a trouvé la même aspiration profonde vers des jours plus heureux. Ce qu'il commence à décrire cette semaine ici, c'est un pays inconnu : l'U.R.S.S. à la recherche du bonheur.

Un simple parcours de 10.000 kilomètres pendant deux mois hors des sentiers tracés de l'Intourist suffit pour arriver à cette constatation prudente : l'U. R. S. S. échappe au raisonnement cartésien. En nous approchant du continent soviétique, la boussole s'affole, les notions se chevauchent, le poids d'une certaine culture pèse moins que celui, spécifique, de la géographie, et l'Europe n'est plus pour un instant, aux yeux de l'Occidental terrifié, que ce nez de l'Asie, prévu avec pessimisme par Paul Valéry dans son fameux théorème fondamental.

Ce vertige d'ordre purement intellectuel échappe à l'Américain qui, ayant résumé la situation tel ce fermier du Texas rencontré à Stalingrad, déclare : « *C'est l'Amérique il y a cent ans* ». Définition optimiste, surtout dans le Far-East soviétique, à la condition de tenir compte de l'horizon rougi par des milliers d'usines qui y préparent une super-Amérique pour 1970.

Un perroquet

Ceci dit, quelle est l'opinion des hommes et des femmes soviétiques sur le sort qu'on leur réserve dans le cadre du plan quinquennal ? Dans quelle mesure influence-t-il leur destin ? Quelles sont leurs aspirations ? Comment s'exprime leur volonté ? Quel est leur concept de la liberté, s'il existe ? J'ai recueilli un nombre effarant de réponses. Et tout d'abord, me demandera-t-on, l'homme soviétique existe-t-il ? Oui, sans doute, dans la mesure où on l'observe en opposition à un système de valeurs qui n'a pas cours à l'intérieur des frontières de l'Union. Mais si nous voulons le définir selon ses besoins infiniment variés vus de près, il serait difficile de le faire sous l'angle politique, comme certains sociologues modernes s'acharnent à le faire en créant un archétype soviétique ou communiste facile à isoler. En fait, sur un grand nombre de personnes rencontrées, j'ai vu aussi des communistes. Ils ressemblent aux nôtres. Les uns étaient des sectaires, encore méfiants, tout de suite agressifs avec l'étranger. Imbibés par la propagande, ils se montraient ironiques et sceptiques pour tout ce qui venait de l'Occident, niaient le bon marché d'un litre de vin ou l'eau courante dans nos campagnes. Je n'en ai rencontré qu'une dizaine de ce genre, mais chaque fois il se trouvait quelqu'un pour m'attirer à part et me dire : « *Celui-là est un perroquet, un type à l'ancienne façon, il ne comprend rien* ». En allant visiter le directeur d'une usine, celui d'une maison d'édition, ou bien le secrétaire général des Partisans de la paix, je savais rencontrer un membre influent du parti. Cependant, alors que les fonctionnaires subalternes étaient prudents, ceux-ci répondaient plus librement et je devais me défendre farouchement en retour contre une curiosité ouverte et sans limites.

Les dirigeants

Pour illustrer ce nouveau climat, il faut commencer par décrire ces dirigeants devenus après trente ans soudain si familiers. Boulganine, toujours habillé de sombre, apparait tel un grand-père bien tenu, le cheveu propre et bien soigné, une expression de bonté un peu myope sur son visage. On se presse autour de lui et il s'incline profondément devant les dames, sa chaîne de montre surgissant alors de son gousset.

Kroutchev, lui, a un style différent, brutal, jovial et débordant de vivacité, comme un paysan un jour de foire où l'on aurait bu. Dans la salle des Chevaliers de Saint Georges, il me cligne de l'œil lorsqu'un fonctionnaire me présente, je ne sais pourquoi, comme représentant

Un groupe de jeunes ouvriers moscovites
Nous avons un ciel et un enfer

un journal italien : « Ah ! l'Italie, fait-il, en buvant un verre de cognac, c'est la musique. Tous les Italiens sont des musiciens, vive la musique. »

Les Excellences étrangères sourient jaune devant ce petit trapu bien fait pour symboliser un peuple de paysans et murmurent entre leurs dents du ton sifflant de Talleyrand : « Ce Bonaparte ! »

Pendant ce temps, Chepilov s'entretient avec Molotov de ce ton glacé et avec le visage fermé qui est devenu de tradition au ministère des Affaires étrangères. On connaît les qualités de Mikoyan comme amuseur, on y fait inlassablement appel comme on aime à répéter en U.R.S.S. les histoires de Karapet, le Marius arménien. Chacun considère Mikoyan comme un bon camarade. Il a la puissance modeste, l'aspect d'un maître de maison à l'aise et aucun des complexes d'infériorité du Russe. Pourtant un mot de lui suffit pour modifier les structures les plus profondes. En Arménie, où il est roi, on dit que Staline voulait le tuer et qu'en fait c'est lui qui a eu Staline. Comme nous le verrons, ce n'est pas tellement une karapetterie.

« Ne sois pas timide »

J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec Georges Malenkov qui, au cours d'une réception, faisait un peu tapisserie avec beaucoup de charme. Ma femme, prise de courage, lui demanda un autographe et Kaganovitch, tout près, remarqua : « Georges, ne sois donc pas si timide, je signerai après toi. » Kaganovitch signa sur le programme du gala officiel après Malenkov et Pervoukine, l'air d'un technicien scandinave, dont on dit qu'il est l'homme de demain, signa après lui. Ce que voyant, Kroutchev réclama à haute voix un « Caran d'Ache » pour ajouter sur notre programme son énergique paraphe. C'était la première fois qu'une chose semblable se produisait et des journalistes américains se précipitèrent le stylo à bille à la main, mais ils furent éconduits. « Nous ne signons que pour les dames », fit Kaganovitch, découvrant un sourire à la de Sica.

A la sortie d'une autre réception, je vis encore Joukov se présenter sur le perron avec un métropolite de l'Eglise orthodoxe. La foule amassée dans la rue se mit à applaudir. Joukov prit le métropolite par le bras et lui dit, aimable : « Ceci est autant pour vous que pour moi, l'armée et l'Eglise vont toujours de pair dans les batailles. » La foule se mit à applaudir de plus belle.

En écho à cette tirade, le président Mollet, présent ce jour-là à Moscou, devait dire en visitant le Kremlin : « Je n'aime ni les canons ni les cloches. » Comment les Russes auraient-ils compris ?

La volonté réformatrice résume à mon avis l'état d'esprit qui anime un grand nombre d'intellectuels après le XX^e congrès. Cependant, à côté du corps franc qui explore l'avenir, il existe une vieille garde qui ne se rend pas. « *Il faudrait*, m'a dit Léontiev, directeur de la « Literaturnaya Gazeta », *secouer ces poussiéreux qui, enfermés dans une cave à huis clos, se réfugient maintenant dans Homère pour justifier le passé* ». Ehrenbourg précise, en fumant des gauloises l'une derrière l'autre et en découpant un gâteau au chocolat : « *Certes, nous avons un ciel et un enfer comme les autres, mais vous n'y comprenez rien à l'étranger. Tâchez pour une fois de dire la vérité.* »

Le directeur des Editions de la Littérature étrangère est heureux de voir la fin de la guerre froide où l'on a confondu André Stil avec les meilleurs écrivains.

Un peintre me reçoit. L'art officiel lui tourne encore le dos, mais une haute personnalité lui achète déjà ses toiles. Lui aussi n'a jamais vu d'étranger et ses mains tremblent d'émotion tandis qu'il me dévoile avec des gestes d'homme d'église un portrait d'écuyère, me glissant, timide : « *N'est-ce pas que l'on voit que je m'inspire de Toulouse-Lautrec ?* ».

Par la suite, je me suis enfoncé, pendant des semaines, à l'intérieur de l'U. R. S. S., jusque dans la steppe, par la voie des amoureux, les voyages de noces s'effectuant toujours en Russie sur la Volga.

Où étaient donc les agro-villes aux cheminées d'usines fumant sur l'horizon des blés ? Les champs de blé s'étendaient bien à perte de vue, mais, à bien regarder, seules les antennes de télévision voisinaient à côté de la maisonnette du merle sur chaque isba familiale.

Tracteur et petit cheval

La Russie peut être le pays des tracteurs, elle est aussi le royaume du petit cheval. L'Ukraine sous ses toits de chaume que l'on n'ose pas montrer dans les brochures de propagande, est d'une telle opulence, d'une telle poése qu'aucun homme de goût n'y résisterait. Ignore-t-on tant le goût occidental que l'on veuille toujours nous présenter des coopératives laitières qui imitent les fermes américaines? Le mauvais goût socialiste triomphant à la ville et qui suscite la juste révolte des jeunes peintres auxquels on refuse toujours le « congrès de la libération » disparait dans ces campagnes où tout évoque encore ces images muettes d'un certain cinéma qui nous a donné *Le Village du péché* et *L'Enfance de Gorki*.

Les jeunes de Léningrad, la ville la plus belle du monde avec Paris, m'ont souvent exprimé le désir de s'enfoncer vers l'intérieur de la Russie, loin de la tentation occidentale. Tolstoï nous a déjà décrit ce processus sentimental qui pousse le Russe déçu ou insatisfait à s'accrocher à son sol, à manger la soupe paysanne, à se perdre dans le tourbillon des saisons et d'une lutte acharnée contre un climat qui façonne en définitive l'homme davantage que le marxisme. « *La terre est mon refuge* », m'a dit un vieux bolchevik de Krasnodar qui, de retour lui aussi de dix ans de déportation, s'est mis, vieux et presque infirme, à cultiver des tournesols avec une énergie désespérée. « *D'autres*, a-t-il précisé, *ont choisi leur évasion dans l'alcool, fréquentent les églises ou bien écrivent des poèmes. Chacun choisit son arche pour survivre sur les eaux du déluge.* ». La profondeur de cet aveu m'est apparue un soir, au coucher du soleil, tandis que je suivais un sentier menant à la maison de Cholokhov, non loin du Don, dans son cours dénommé par les Russes : paisible. Le grand écrivain vivait là isolé, loin des tumultes, au contact de simples objets et de la terre. Il avait trouvé sa voie et la paix. Dans le sentier, je croisai un groupe de jeunes gens qui suivaient l'un d'eux jouant de l'accordéon. Les filles en fichu chantaient une romance un peu triste. Dans chaque refrain de cette romance revenait pourtant comme un petit frelon obstiné traversant cette soirée de printemps du bout du monde : le mot « bonheur ».

J. M.

(*A suivre.*)

Prochain article :
« Ce qui nous intéresse c'est notre niveau de vie »

FORUM

L'U.R.S.S. soutiendra-t-elle Nasser jusqu'au bout ?

Nasser peut-il mener sa nouvelle politique de défi à l'Occident sans l'aide soviétique ? L'U.R.S.S. peut-elle prendre le risque de soutenir Nasser totalement ? Nasser peut-il s'appuyer jusqu'au bout sur l'aide soviétique ?

Maurice DUVERGER répond :

Maurice DUVERGER

NASSER ne peut mener seul sa politique de défi à l'Occident, si celui-ci ne la tolère pas. Financièrement les bénéfices nets du canal sont absolument insuffisants pour financer le barrage d'Assouan. Economiquement, l'Egypte est vulnérable et un boycott la mettrait dans une situation difficile. Militairement, l'armée égyptienne ne pourrait s'opposer sérieusement aux forces occidentales. Politiquement, Nasser n'est pas si solide : il n'est pas populaire en profondeur (comme l'était Neguib), l'armée reste son seul appui véritable, le prestige de l'Amérique demeure grand dans l'opinion publique. Washington, qui a fait Nasser, pourrait le défaire.

Les Russes ne peuvent pas aider Nasser jusqu'au bout si les Occidentaux montrent clairement qu'ils estiment que leurs intérêts vitaux sont en jeu dans cette affaire. Les rapports entre l'Est et l'Ouest sont réglés par une loi non écrite fondamentale : aucun des deux groupes de puissances n'intervient brutalement à l'intérieur de la zone d'influence de l'autre ; chacun des deux blocs respecte les territoires considérés par l'autre comme fondamentaux (sauf en ce qui concerne la propagande et l'action souterraine à long terme).

Cette règle a été observée même pendant la guerre froide : a fortiori s'impose-t-elle en période de détente. Les Soviets l'ont respectée à propos de l'affaire iranienne, malgré la proximité du territoire en cause. Son abandon à propos de l'Egypte signifierait un renversement complet de la politique soviétique, bien plus profond que la déstalinisation et le « dégel » : aucun signe d'un tel changement n'est perceptible. On peut noter, au contraire, la relative discrétion de Moscou à l'égard des affaires égyptiennes, ces jours derniers.

Nasser ne peut pas s'appuyer jusqu'au bout sur la seule aide de l'U.R.S.S. Le développement de l'influence soviétique en Egypte serait trop dangereux pour son propre régime. L'effroyable misère du peuple égyptien offre au communisme un terrain de propagande magnifique. Sans doute l'Islam immunise, dans une certaine mesure, contre cette propagande : mais il ne serait pas très difficile à Moscou de tourner l'obstacle. Vis-à-vis de l'Islam, d'ailleurs, la position de Nasser est délicate : Frères musulmans et Universités cherchent leur revanche. Une habile action politique en profondeur pourrait ainsi enfermer le colonel dans les deux mâchoires d'un étau. Il ne faut pas oublier que le dictateur égyptien est désarmé sur ce terrain : son parti unique n'existe que sur le papier, il ne dispose d'aucune organisation d'encadrement collectif.

Mais tout cela suppose que les Occidentaux soient décidés à agir. Cette décision existe-t-elle ? A Paris, certainement ; à Londres, probablement. A Washington, c'est plus douteux. La seule chance de victoire du Colonel Naser est là. Le sort non seulement de la navigation sur le canal de Suez, mais encore de toute l'influence occidentale au Moyen-Orient dépend de la réponse à la question suivante : « Les démocraties d'Occident sont-elles moins veules aujourd'hui qu'elles ne le furent il y a vingt ans, le 7 mars 1936 ? »

M. D.

(*Suite de la page 6*)

En Hongrie, l'heure des anciens socialistes est également arrivée. MM. Marosan et Zoltan Horwath, anciens leaders de la social-démocratie hongroise, qui disparurent dans l'ombre après la réunification des deux partis, ont fait cette semaine un retour triomphal au bureau politique, dans le gouvernement et dans le Comité central. Autres ressuscités : Gyula Kallai, ancien leader syndicaliste, et Janos Kadar, ancien ministre de l'Intérieur, considéré comme ami de Rajk.

Ces différents remaniements n'ont qu'un seul but : élargir la base du régime et ressusciter la confiance des masses. Il est significatif que, huit ans après la fusion du parti communiste et du parti socialiste, on considère toujours à Varsovie et à Budapest que la base ouvrière continue à se différencier, et que le nom des anciens socialistes peut avoir un retentissement très grand auprès d'une partie des militants.

La bataille économique

Les changements de personnes ne sont pas les seules décisions prises cette semaine en Pologne et en Hongrie. Sur le plan économique, une grande bataille doit être engagée incessamment. Son but : améliorer l'approvisionnement des villes et relever les salaires réels des travailleurs. Les Hongrois ont décidé de réserver 27 % de leurs investissements à l'agriculture, contre 10 % au cours des années précédentes. Les Polonais envisagent des mesures analogues et se préparent à supprimer les livraisons obligatoires en vigueur jusque là. Désormais, l'Etat achètera des produits chez les paysans et régularisera leurs revenus par des moyens fiscaux, mais n'aura plus recours à des méthodes qui équivalaient à la confiscation d'une importante partie de la récolte.

Les plans quinquennaux qui doivent très prochainement être adoptés en Pologne et en Hongrie prévoient un ralentissement des investissements dans l'industrie lourde, au profit de celle des produits de large consommation. Les démocraties populaires s'orientent vers le « malenkovisme ».

Mais toutes les mesures envisagées ne pourront porter de fruits qu'après de longs mois, peut-être des années. Les peuples auront-ils la patience d'attendre ? Feront-ils confiance aux équipes au pouvoir, même élargies ? Seront-ils impressionnés par l'appui que les Russes leur accordent ? Selon la réponse qui sera donnée à ces questions, on saura si la tournée de Boulganine et Joukov clôt une période d'agitation dans les démocraties populaires ou si elle n'aura été qu'une tentative infructueuse pour calmer les esprits des trop ardents déstalinisateurs.

K. S. K.

ÉTATS-UNIS

Quatre semaines de congé

(*De notre correspondant à Washington*)

UN dicton politique américain affirme : « On ne peut pas battre la machine. » La « machine », en l'occurrence, c'est l'organisation du parti républicain. L'homme qui s'efforce de la battre est M. Harold Stassen, leader de l'aile gauche républicaine.

La « machine » républicaine reste dominée, aujourd'hui comme il y a quatre ans, par cette « vieille garde » qui aurait préféré le défunt sénateur Taft, ultra-conservateur, à M. Eisenhower et qui, selon les termes de Walter Lippmann, a démontré depuis que « M. Eisenhower est le choix unanime d'un parti qui refuse de suivre sa ligne politique ».

La « machine » entend imposer aujourd'hui, à tout prix, la candidature de M. Nixon à la vice-présidence, car M. Nixon est l'homme de confiance de la vieille garde. Grâce à lui, celle-ci pourrait revenir au pouvoir, pour la première fois depuis 1928, si le président Eisenhower ne parvenait pas au terme d'un second mandat.

La « machine », que préside M. Leonhard Hall, affirme depuis trois semaines que M. Nixon est « absolument » l'homme choisi par M. Eisenhower. Cette affirmation catégorique a déclenché une petite révolte. Des délégations sont venues trouver M. Stassen pour le mettre en garde :

— *M. Hall,* lui dirent-ils, *assure aux délégués que le président tient « absolument » à M. Nixon. Puis M. Hall va trouver le président et lui affirme que M. Nixon est le choix quasi unanime des délégués.*

De son côté, la Ligue républicaine de Californie a envoyé à M. Stassen un télégramme d'encouragement, désavouant M. Nixon. C'est un coup sévère pour le vice-président, qui perd ainsi le soutien de son Etat d'origine.

M. Harold E. Stassen
Le président n'a encore rien dit

Cette semaine, le président Eisenhower a indiqué implicitement que son choix de M. Nixon n'était pas aussi « absolu » que le prétend M. Hall. Il a donné quatre semaines de congé à M. Stassen (son adjoint pour les questions de désarmement) afin de lui permettre de poursuivre sa campagne contre M. Nixon.

Les mains libres

Par ce geste, Eisenhower apporte une réponse implicite au défi lancé il y a huit jours par M. Stassen :

— *Si le président se prononce en faveur de M. Nixon,* avait déclaré M. Stassen, *j'abandonnerai ma campagne.*

Le président ne s'est pas prononcé. Au contraire, il laisse les mains libres à son adjoint.

L'enjeu de cette campagne dépasse de loin le cadre intérieur ; c'est la modération du « leadership » américain qui est en question. Durant les douze derniers mois, M. Eisenhower a été empêché durant 280 jours d'exercer ses fonctions. Il devra se ménager durant les quatre années à venir, s'il est réélu, en déléguant au vice-président une partie de ses charges. Or le succès et la cohérence de la politique occidentale dépendant du président des Etats-Unis plus que d'aucun autre homme, les modérés du parti républicain estiment que la continuité de la politique américaine serait mieux assurée par MM. Herter (gouverneur du Massachusetts), Adams (chef du « staff » présidentiel, dont Ike a dit : « Il est le seul qui sache ce que je veux ») ou Langlie (gouverneur de l'Etat de Washington) que par M. Nixon.

Dans le fond de son cœur, le président est d'accord sur ce point. Il sait aussi que s'il veut « régénérer » son parti, comme il en avait primitivement l'intention, une occasion inespérée, peut-être la dernière, se présente aujourd'hui.

Critiques

Pourtant, parce qu'il déteste les épreuves de force et place la loyauté personnelle (en l'occurrence son affection presque paternelle pour M. Nixon) au premier rang des vertus, Ike hésite à se prononcer ouvertement. Pendant ce temps, toute une partie de la presse l'exhorte à imposer son choix : « Le président laisse les choses aller à vau l'eau, pour n'avoir pas d'ennuis avec personne, écrit James Reston dans le *New York Times.* Et pourtant il est pratiquement sûr de gagner en novembre avec le coéquipier de son choix. »

S'il ne se prononce pas dans les jours à venir, la « machine » de M. Hall aura raison de M. Stassen et de ceux qui, par loyauté personnelle envers « Ike », cherchent à disputer le terrain à la vieille garde.

FABRIQUE
DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES
POUR MONTRES
*
J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76
*
Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

JE, TU, IL...

● PIERRE CLARENCE, 9 ans, n'est plus. En réalité, il n'a jamais été. Ce nom ne représentait qu'une société fondée en 1947 par M. Boussac pour l'exploitation d'une maison de couture rue Saint-Florentin.

Fermer une affaire bénéficiaire employant 500 personnes, et en pleine expansion, est un luxe que vient de s'offrir le « Comptoir des Cotons ». La raison de cette décision : une maison du type « couture secondaire » n'avait plus sa raison d'être au sein de l'empire Boussac qui concentrera désormais ses efforts sur la confection. Le personnel a été réparti dans les différentes succursales, en particulier les ouvrières sont réembauchées pour la plupart par Dior. Cette mesure a permis d'éviter les indemnités de licenciement.

Créé par Marcel Boussac en même temps que Dior, Pierre Clarence était le deuxième pion sur lequel le roi du coton jouait dans le domaine de la couture. Beaucoup moins cher que les autres couturiers, les robes de Clarence valaient entre 30.000 et 80.000 francs. Organisant des tournées en province et à l'étranger, Clarence s'était acquis une confortable clientèle dans la bourgeoisie.

En fait, la maison faisait concurrence au « prêt à porter de luxe ». Il est d'ailleurs question, en grand secret, de relancer sous le même nom, dans quelques mois, une affaire de haute confection.

ARNOUL
Oui

RIBOT
Toujours

HITCHCOCK
Boum

LA CEINTURE
Peut-être

● ILS ONT DIT : *« Il semble que les Américains veuillent s'appuyer sur l'Arabie séoudite, et je me demande s'il n'y a pas tout simplement une histoire de pétrole là-dessous ».* (Edmond NAEGELEN, le 28 juillet.)

« La nuit de noces est-elle l'épreuve suprême ? ». (Marcelle AUCLAIR, dans « Marie-Claire », août.)

« Tristes Tropiques... », livre de Claude Lévi-Strauss qui doit sortir le mois prochain... » (« Combat », 26 juillet : *Tristes Tropiques* est en vente depuis dix mois.)

Et, dans un placard de publicité littéraire : *« Afrique, nous t'ignorons ».* (Editions R. LACOSTE.)

● FRANÇOISE ARNOUL, 25 ans, fille du général Gautsch et vedette de cinéma, a épousé mardi le publiciste Georges Cravenne, 42 ans. Maurice Chevalier, Pierre Lazareff, directeur de *France-Soir*, Hervé Mille, directeur de *Paris-Match*, et l'imprésario André Bernheim étaient leurs témoins.

● RIBOT, 5 ans, fils prodige de Tenerani, est considéré en Italie comme le « cheval du siècle ». Imbattu jusqu'à présent, il vient de remporter sa quatorzième victoire. Avec toujours la même facilité déconcertante. Son jockey n'a jamais eu besoin de l'effleurer de sa cravache. Des acheteurs anglais ont fait savoir à ses propriétaires qu'ils leur en offraient six cents millions de francs. Des acheteurs américains ont encore renchéri. Mais Ribot ne sera pas vendu, car comme reproducteur, le carnet probable de ses montes représente au bas mot deux cents millions par an.

● ALFRED HITCHCOCK, 56 ans, roi du « suspense » au cinéma et expert en humour macabre, voudrait tourner un film inspiré de l'extraordinaire aventure de Mrs Booth Luce, ambassadeur des Etats-Unis en Italie, qui manqua d'être empoisonnée par le plafond de sa chambre. « C'est un bon sujet, dit-il, parce qu'il est absurde. Le plafond des Borgia, tout est là. Il faut imaginer qu'une puissance étrangère, ou encore une rivale en amour, veuille la mort d'une belle ambassadrice américaine... Le plafond de sa chambre est subrepticement tapissé d'une couche d'arsenic en poudre. Au-dessus de la chambre, l'espion, ou l'assassin délégué, marche à pas pesants... Boum... boum... boum... Des pas dans la nuit. Et il fait ainsi tomber des rosaces ou des caissons une pluie subtile qui, peu à peu, tue la charmante victime... Un assassin classique, un Russe, mais surtout un Russe aux pieds plats ! »

● LA CEINTURE (10.000 ans et quelques), chassée cet été, revient-elle au galop ? C'est l'un des points d'interrogation que posent les collections d'hiver présentées par une haute couture résolument rétrospective (voir page 23).

PUBLICITÉ

Les pancartes du ciel

DE Dunkerque à Menton, 1.300 plages françaises sont survolées depuis le début des grandes vacances par les premiers avions de la publicité dans l'espace. En moins d'un mois, cette forme nouvelle de la publicité a conquis le public et aussi les annonceurs. Les commandes de publicité ont fait un bond de 50 % et les derniers clients inscrits devront attendre six mois avant de se voir promener dans les airs.

L'inventeur des « pancartes du ciel » est un industriel de 48 ans, trapu et brun, Jean Chatelain, surnommé par ses amis, à cause de son activité, « Soucoupe volante ».

« La principale difficulté, explique M. Chatelain, *est de maintenir les banderoles à la hauteur de l'avion. Il faut aussi vaincre le frémissement de l'air qui transforme les lettres du texte publicitaire en hiéroglyphes indéchiffrables. »*

Ces lettres, en tissu fluorescent, hautes d'1 m. 80, sont attachées sur des câbles d'acier : elles forment des banderoles d'une quarantaine de mètres, tirées par des avions qui doivent être à la fois très puissants et très lents. L'avion idéal n'existant pas, on utilise généralement des avions américains de 190 CV, les Stinson.

Envol secret

Pour arriver à faire directement décoller ses banderoles de terre, il a fallu à M. Chatelain deux ans d'études. Son procédé — secret — est maintenant parfaitement au point.

Il y a quinze jours, une pancarte vantant une boisson gazeuse est tombée dans la baie de Villefranche où elle est immergée par 80 mètres de fond. C'est le premier et le seul incident technique de cette nouvelle industrie.

Le premier client de M. « Soucoupe volante » a été la présidence du conseil : le slogan de la lutte contre l'alcoolisme « Sécurité-Sobriété » a été promené pendant un mois au-dessus du département de Seine-et-Oise et dans le Nord de la France. Ont suivi la présidence : des marques d'appareils photographiques, de réfrigérateurs et d'eaux pétillantes. Le prix de l'heure de vol est de 40.000 francs environ.

L'hiver prochain, en Tunisie, M. « Soucoupe volante » confectionnera des banderoles en arabe, de six couleurs différentes.

ENSEIGNEMENT

Les écoliers américains ne « redoublent » pas

Au moment où la réforme de l'enseignement suscite les plus vives controverses en France, il nous a paru intéressant de présenter à nos lecteurs les méthodes d'éducation en usage aux Etats-Unis. A titre d'information, il va de soi, et non d'exemple.

(De notre correspondant particulier à New-York.)

PETITS hommes en blue-jeans déambulant à travers les rues avec une tranquille assurance, les gosses américains, de dix à quinze ans, sont pour un Européen aux Etats-Unis un perpétuel sujet d'étonnement.

Leur comportement d'égal à égal avec les adultes passe souvent pour un manque d'éducation. En fait, il est le résultat voulu et réfléchi de l'éducation américaine dont le but est moins d'enseigner un savoir et des connaissances générales qu'une méthodologie : comment s'orienter et se débrouiller dans l'Amérique, non d'hier ou de demain, mais d'aujourd'hui. Ensemble de prescriptions d'hygiène et de sécurité, de règles de morale, de civisme et de savoir-vivre en communauté, qui s'appelle aussi l' « américanisme ».

C'est que l'éducation aux Etats-Unis est conçue pour les enfants, mise à leur service ; au lieu que les enfants soient conçus pour l'éducation, comme il arrive chez nous, soient considérés comme des moyens de transport et de préservation de la culture d'une époque à l'autre.

Première conséquence : le souci primordial des éducateurs américains est de donner une éducation à tous les enfants sans exception — et pas seulement aux plus doués.

Un diplôme pour chacun

Les écoles américaines ne s'emploient pas seulement à recevoir tous les enfants qui se présentent, elles leur font encore la chasse. Lorsqu'un enfant étranger arrive aux Etats-Unis, même au milieu de l'année scolaire, les écoles lui sont ouvertes. Quel que soit son niveau de connaissances, il est mis en contact avec des enfants de son âge ; si nécessaire, on lui donne des leçons supplémentaires d'anglais. Ce qui prime dans l'esprit des éducateurs est d'intégrer l'enfant à un groupe où il apprendra à vivre, confiant et détendu, en communauté.

Le système des examens obéit aussi à ce même souci : on ne redouble jamais une classe et lorsqu'on a suivi toutes les classes il est à peu près sans exemple qu'on ne reçoive pas son diplôme de B.A. (bachelor of Arts), qui du point de vue des connaissances est un faible équivalent du bachot. L'éducation est un droit : refuser un étudiant à un examen est lui refuser ce droit.

L'inconvénient de cette méthode est l'abaissement continuel du niveau des études, qui se répercute jusque dans les facultés et les universités. Le mal se développe d'autant plus que les parents d'enfants doués font des sacrifices pour retirer leurs enfants de l'enseignement public et les envoyer dans des écoles privées.

Une école aux Etats-Unis est pour le visiteur étranger un spectacle surprenant : il a l'impression de se trouver soudain dans une immense nursery, à la fois fête foraine et jardin d'enfants. Partout l'enfant s'est « exprimé », c'est-à-dire que pendant un nombre important d'heures de classe, il a couvert les murs de dessins, sculptures, découpages, collections d'objets divers au milieu desquels il évolue avec le sérieux du créateur dans son atelier.

On lui enseigne également l'imprimerie, l'électricité, la menuiserie, la machine à écrire, la poterie, l'art dramatique, le chant, la danse, la cuisine, etc., etc.

Mais la façon essentielle de « s'exprimer » demeure la parole. Là-dessus porte continûment l'effort éducatif : un bébé encore balbutiant est invité à donner son opinion sur l'histoire qu'on vient de lire en classe, ou à raconter son après-midi de dimanche. Au bout de quelques années il aura, pour prendre la parole, cette tranquille et parfois ennuyeuse assurance qui caractérise les orateurs américains.

En effet, habitué à ce qu'on ne lui coupe jamais la parole, il ne tente pas de « gagner » le droit de parler par la drôlerie ou l'intérêt de son exposé ; entraîné aussi à s'exprimer « objectivement », c'est-à-dire en citant surtout des faits et en s'efforçant de ne pas donner des opinions dont le tranchant pourrait blesser les autres, il finit par préférer une sorte de progression logique des idées à la discussion vivante. (On enseigne une technique de la discussion ; par exemple utiliser des phrases comme « Je suis d'accord avec ce que vient de dire Jo, mais je voudrais y ajouter... » ou « Je vois ce que vous voulez dire, Richard, mais ce que je ne comprends pas, c'est... » (Manuel des Etudes sociales, département d'éducation de New-York).

Un programme par école

Voici comment se passe, par exemple, une classe de géographie. Le professeur s'adresse à Jimmy (il ne parle jamais à la classe en général, mais toujours à quelqu'un de quelque chose qui le concerne), et lui demande de faire un rapport sur la façon d'aller de New-York à Tombouctou. Jimmy organise alors, avec l'aide du professeur, son groupe de travail (avec dans certains cas trésorier, rapporteur, secrétaire) où chacun se verra affecter une tâche précise de recherche et d'information : se documenter à la bibliothèque, dresser des cartes, interroger les agences de voyage, se procurer compas, vêtements, disques, photographies, films ayant trait à la « tâche ».

Au jour dit, Jimmy et son groupe donneront à leurs camarades un vrai petit spectacle sur le voyage New-York-Tombouctou, avec exposés, mimes, chants au besoin. Puis les autres élèves poseront des questions sur ce qu'ils n'ont pas compris, feront des objections, des suggestions ; chaque intervention sera prise en considération, chaque problème examiné avec soin. Tout ce temps, le rôle du professeur sera uniquement celui d'un guide qui indique des directions aux initiatives, fait parler les timides, freine les trop bons élèves ; puis, en conclusion, donne son opinion sur le travail, mais sans décourager personne.

Aucun système d'éducation n'est toutefois appliqué d'une façon systématique : méthodes et programmes varient d'une école à l'autre, et même dans une école se modifient d'une année sur l'autre.

Chacun des quarante-huit Etats possède son propre ministère d'éducation, et en plus chaque école, qu'elle soit publique ou privée, a le droit d'établir à son idée son programme et sa propre « philosophie » éducative, les professeurs ont aussi dans leur classe une grande liberté. Puisqu'il n'y a pas d'examen général auquel préparer également tous les enfants du pays, à quoi bon l'uniformité ? « Est-il vrai, demandent, d'un air rêveur, les directeurs d'établissement, qu'en France, le lundi 22 avril, à 9 heures du matin, par exemple, tous les petits Français du même âge étudient en même temps la même chose ? »

TOURISME

Comment les Allemands nous voient

Les Allemands ne détestent pas visiter la France : le nombre des touristes d'outre-Rhin était trois fois plus élevé l'an dernier qu'en 1950 et tout permet de croire qu'il sera encore plus important cette année-ci (les cars provenant de

→

VICHY
Résidence MAJESTIC
beaux appartements libres
confortablement aménagés
A LOUER A L'ANNEE
Visite immédiate des Locaux
Renseignements à Résidence MAJESTIC
Rue Petit - VICHY - Tél. 25-51

DES TOURISTES ALLEMANDS A SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Une atmosphère de sérénité et de culture.

Hambourg ou de Bonn que l'on peut apercevoir sont une indication).

Que voient donc en France ces visiteurs ? Comment nous jugent-ils ? Sont-ils, comme les Français, enclins à penser que « tout va mieux ailleurs » ?

A ces questions répondent les témoignages que nous reproduisons ici. Publiés dans deux importants journaux allemands, ils semblent refléter l'opinion moyenne de nos visiteurs d'outre-Rhin, opinion qui surprendra sans doute une majorité de Français.

● *Un journaliste écrit, dans le quotidien de Hambourg « Die Welt » :*

JE n'étais pas allé en France depuis 1951. A cette époque, j'avais trouvé un pays retardataire et fatigué. Paris donnait bien l'impression d'une vie intense, mais la province semblait dormir, paralysée par son manque de confiance en l'avenir. La France se tournait vers son passé. Aujourd'hui, on est tenté de parler d'un miracle économique français. (...)

Rien de plus instructif à ce sujet qu'un voyage en Lorraine. Partout on voit pousser dans cette région les nouvelles aciéries qui sont devenues, avec quelque raison, le cauchemar de la Sarre.

Enfants

On construit partout : dans les petites villes, dans les grandes, dans les villages. Même dans la solitude des Cévennes, on voit surgir de terre des bâtiments neufs à côté de vieilles maisons abandonnées. Les champs en jachère, les terres à l'abandon ont disparu comme par enchantement. Là où la culture est rentable, le paysan français se met au travail avec soin.

Au cours de mon voyage, j'ai vu en cent endroits différents de vastes rectifications routières, des ponts en construction, des passages à niveau supprimés pour être remplacés par des ponts. Ce qui manque si cruellement chez nous : une politique de la route, existe en France.

Mais ce qui frappe le plus, c'est que le pays grouille d'enfants. L'enfant unique n'est plus l'idéal. On considère en France qu'une famille de trois enfants est une chose normale. La France décadente est un conte de nos grands-pères.

Il est bien dommage que la plupart des touristes allemands qui se rendent sur la Riviera ne roulent jamais que sur les grandes routes nationales. Ils seraient étonnés de constater quelle vitalité se cache dans la province.

Hôtellerie

● *D'un touriste qui signe A. B., dans le « Stuttgarter Zeitung » :*

PLUS on compare ce qui a été réalisé en matière de construction à l'existence très modeste de ce peuple et plus on est frappé d'admiration. La culture, la tradition et une saine insouciance tiennent vraiment, en France, une très grande place. (...) Tout cela, et le voile léger qui enveloppe les campagnes françaises, donne cette atmosphère de sérénité et de culture qui a tant manqué aux Allemands au cours des vingt dernières années et dont ils ont aussi un besoin urgent.

Dans les magasins, les produits alimentaires coûtent à peu près le même prix que chez nous. Le Français (...) renonce aux vins d'appellation contrôlée (de quatre à sept marks la bouteille) et achète un délicieux « vin ordinaire » qui coûte quatre-vingts pfennigs le litre. Il renonce aussi au menu à cinq marks (avec lequel on ne mange pas à sa faim) et à celui à huit marks, trop cher pour sa bourse. Avec le délicieux pain blanc tout frais, du fromage — excellent — et une bouteille de vin, on peut vivre très bien et à bon compte.

Barrières

Au cours de notre voyage de retour, nous nous sommes trouvés cinq fois devant des barrières fermées, et cinq fois la garde-barrière nous a ouvert. Dans un seul cas, la garde-barrière a refermé la barrière déjà ouverte, parce qu'on apercevait le train qui approchait. Cela aussi c'est la France. On est d'abord un individu, et ensuite seulement un employé. Chez nous, en Allemagne, la garde-barrière s'en serait tenue au règlement.

Qu'on permette à un conducteur de dire quelques mots sur le règlement de la circulation en France. Je crois définir ce problème en remarquant que les conducteurs français et la police routière allemande pourraient transformer en procès-verbaux la production mondiale de papier.

Dommage que les Français ne puissent pas prendre un peu aux Allemands, et les Allemands beaucoup aux Français ! L'Europe serait trop belle !

COULEURS

Peinture sur usine

UNE usine de bas à Troyes (D.D.)... Une usine d'automobiles à Poissy (Simca)... Seul point commun entre ces deux entreprises : les couleurs vives qui orneront les murs des ateliers, des bureaux et des cantines.

Le responsable est un homme de trente-sept ans, au visage carré et aux épaules de lutteur, Georges Patrix, qui anime une équipe de huit esthéticiens industriels. Pour le compte d'une compagnie française d'organisation du travail, il a, depuis 1950, « colorié » plus de vingt entreprises, aussi bien en France qu'en Suède, en Hollande et en Belgique.

Georges Patrix n'imaginait pas, il y a dix ans, qu'il deviendrait le premier « peintre sur usine » français. Il faisait de la peinture abstraite lorsque, en 1950, on lui proposa d'égayer les douches et les vestiaires des Houillères du bassin du Dauphiné. Il chercha à faire de ces locaux un « tableau fonctionnel » : il utilisa des tonalités et des gammes de couleurs qui aident les mineurs, émergeant de l'obscurité, à se réadapter peu à peu à la lumière (la première pièce était sombre, tandis que sur les murs de la dernière se retrouvaient les teintes des paysages du Dauphiné).

Les résultats furent excellents. Patrix avait trouvé sa voie... et une nouvelle technique.

Délivrez-nous du vert

Dans les usines qu'on lui confie maintenant, les couleurs sont distribuées entre les ateliers, les couloirs, les bureaux, les cantines, de façon que l'ensemble constitue une polychromie équilibrée.

Entre les deux guerres, la mode du vert avait sévi, venant d'Amérique. Il y opérait des miracles, détendait et réveillait à la fois. On l'implanta en France. Dans certaines usines, tout verdit. Au début, ce fut efficace. Mais cette monochromie tourna, pour certains, au cauchemar.

— *Monsieur,* devait dire à Patrix le directeur d'une usine de Lille, *par pitié, délivrez-nous du vert !*

Encore les amateurs de vert étaient-ils des précurseurs, la plupart du temps on se contentait de choisir la teinte « la moins salissante ».

— *Vous n'arriverez pas à mettre la couleur ici,* dit un vieil ouvrier d'usine du Nord à l'esthéticien industriel. *Chez nous, les usines, ça se peint en gris. En gris seulement.*

Mais les murs tristes sont justement ceux dont nul ne s'efforce de protéger la propreté.

Réadaptation

Dans une usine des environs de Paris, les murs des vestiaires étaient toujours maculés et couverts de graffiti. Le directeur poussa de hauts cris quand Patrix lui annonça qu'il avait choisi de les repeindre dans des couleurs claires et vives. Il reconnait aujourd'hui que l'esthéticien avait raison : les murs sont respectés depuis l'instant où ils sont devenus « respectables ».

L'usage étudié de la polychromie intervient jusque dans le choix des blouses des ouvrières et, parfois, la couleur des produits proposés aux clients.

L'esthéticien soumet toujours ses plans au comité d'entreprise et sollicite son accord. D'après lui les ouvriers prennent si bien conscience du rôle de la couleur en le voyant travailler que, partout où il passe, ils veulent repeindre leur maison et viennent lui demander des conseils.

— *L'usine est un lieu neuf,* dit Patrix, *qui a seulement cent ans d'âge. On ne sait pas ce qu'elle deviendra dans l'avenir. Jusqu'à présent, elle était le domaine de l'ingénieur qui songeait seulement à la technique. Aujourd'hui, les portes des lieux de travail commencent à s'ouvrir devant l'architecte et l'artiste qui ont pour premier devoir de songer au mieux-être des hommes. On ne doit pas qu'un salaire à un ouvrier d'usine : on lui doit aussi des couleurs.*

NAUFRAGE

Quinze milliards sous l'eau

SUR les bureaux des armateurs de l'*Andrea-Doria,* le paquebot italien éperonné dans la nuit du 26 juillet dernier, s'entassent journellement des chèques provenant d'Italie, d'Angleterre, du Canada, des Etats-Unis, d'Espagne, d'Australie. Et même de France.

On a pu se demander comment une compagnie d'assurances maritimes était capable de payer « dans les meilleurs délais » les quinze milliards de lires (neuf milliards de francs) pour lesquels l'*Andrea-Doria* était assuré. Et l'on a rappelé à ce propos un précédent qui est frappant : les armateurs du *Champollion,* échoué en 1952 sur les côtes de Syrie, ont été remboursés en quinze jours.

Me Dor avait répondu à cela, il y a trente ans, en déclarant, au sujet du *Titanic,* navire de fort tonnage coulé dans des conditions semblables à celles de l'*Andrea-Doria* (voir notre article p. 11) : « Procureur, le naufrage de ce navire vous touche vous-même davantage que vous ne le pensez ! »

Cycle d'assurances

En effet, il n'est aucune compagnie d'assurances au monde qui puisse disposer de quinze milliards de lires. Il n'y a même guère de compagnies qui acceptent d'assurer à elles seules un autocar de sept millions de francs. Dès que le montant de l'assurance dépasse un certain chiffre, elles font appel à d'autres compagnies. Ainsi l'*Andrea-Doria* était assuré par une vingtaine de compagnies italiennes et par près de soixante-dix compagnies étrangères résidant en Italie, les unes se portant garantes pour six millions, les autres pour douze. Mais même l'ensemble de ces compagnies ne pouvait prendre un risque de quinze milliards de lire (en France, par exemple, le marché international de l'assurance ne dépasse pas dix-huit milliards de francs). Pour couvrir cette somme, elles ont dû se « réassurer » elles-mêmes à l'étranger.

Grâce au système des réassurances, il est possible non seulement de « découvrir » les fonds bancaires indispensables, mais même, en tenant compte de la marge des opérations, d'assurer des valeurs bien supérieures à ces fonds. Ce système est aujourd'hui tellement répandu que l'on a vu des compagnies se réassurer elles-mêmes, bouclant ainsi un cycle passant par cinq ou six pays.

C'est pourquoi le sort de l'*Andrea-Doria* flottant entre deux fonds à quarante mètres sous l'eau, empêche aujourd'hui de dormir tous les assureurs du monde.

★

L'obéissance ne paie pas

QUI, du *Stockholm* ou de l'*Andrea-Doria,* porte la faute de la catastrophique collision des deux navires au large de New-York ? Juridiquement, personne. Matériellement, la faute incombe au *Stockholm.*

La position des navires et leurs manœuvres respectives étant maintenant connues, il y avait en effet trois possibilités :

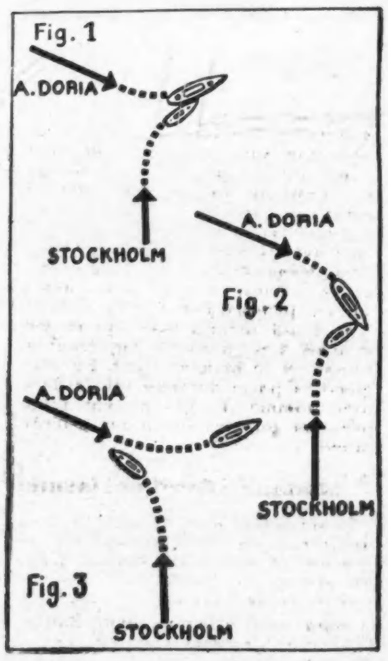


FIG. 1 : L'*Andrea-Doria,* contrairement au code de la circulation maritime (lequel est d'ailleurs facultatif), a viré à bâbord. Le *Stockholm,* appliquant le code, a viré à tribord. La collision était inévitable.

FIG. 2 : Si l'*Andrea-Doria,* appliquant le code à la lettre, avait lui aussi viré à tribord, la collision eût été tout aussi probable. Pour réussir la manœuvre, les deux navires auraient dû s'entendre une demi-heure à l'avance.

FIG. 3 : Un virage à bâbord aurait été pour les deux navires la manœuvre la plus simple et la plus sûre. Mais seul l'*Andrea-Doria* opta pour elle ; le *Stockholm* s'y refusa.

Conclusion : l'obéissance à la lettre du code ne paie pas, même sur mer.

La vérité sur le naufrage du " Titanic "

par Walter LORD

Le jeudi 26 juillet au matin, le monde apprenait que deux des plus grands transatlantiques : le « Stockholm » et l' « Andrea-Doria » s'étaient abordés dans la nuit au large de New York. Dix heures après la collision, l' « Andrea-Doria » coulait, entraînant dans les flots une trentaine de ses 1.134 passagers. Comme chaque fois qu'un drame de cette sorte se produit, on évoque la plus grande catastrophe maritime de tous les temps : le 14 avril 1912, au cours de son voyage inaugural, le « Titanic » dont la devise était : « Even God could not sink her » (1), heurtait un iceberg et sombrait en quelques heures. Depuis, la légende s'est emparée du « Titanic » au point qu'il semblait impossible qu'on puisse un jour rétablir la vérité. Après vingt ans de recherches, l'écrivain américain Walter Lord y est cependant parvenu. Dans son livre A night to remember, qui vient de paraître à New York, il reconstitue scrupuleusement la dernière nuit du « Titanic ». La vérité, tragique, n'est pas toujours à la hauteur de la légende, mais elle est bien instructive.

DANS le nid de pie du « Titanic », Frederick Fleet scrutait l'obscurité depuis plus d'une heure et demie. La nuit était claire et glaciale. Il n'y avait pas de lune, mais le ciel étincelait d'étoiles. L'Atlantique était calme comme un miroir. Ce dimanche soir, 14 avril 1912, Fleet avait reçu pour consigne de surveiller particulièrement les icebergs, mais il n'en avait vu aucun. Il allait être 11 h. 40.

Tout à coup, Fleet aperçut, directement sur l'avant, une tache plus sombre que la nuit qui grandit de seconde en seconde. Aussitôt, il fit sonner trois fois la cloche du nid de pie et décrocha son téléphone pour appeler la passerelle.

Le bridge reprend

— Qu'avez-vous vu ? lui demanda une voix calme à l'autre bout.

— *Iceberg droit sur l'avant.*

— Merci, répondit la voix avec un curieux détachement. Et ce fut tout.

Pendant les 37 secondes qui suivirent, Fleet et son compagnon de vigie regardèrent la glace se rapprocher. Ils étaient maintenant presque au-dessus d'elle et le bateau n'avait toujours pas viré. Puis, miraculeusement, la proue se mit à glisser vers bâbord. A la dernière seconde, l'étrave évita l'obstacle et l'iceberg glissa à tribord le long du navire. Fleet pensa que le « Titanic » l'avait échappé belle.

La plupart des passagers étaient dans leur cabine, lorsque le choc se produisit. Mrs Stuart White eut l'impression que le navire roulait « sur un millier de billes » ; Lady Cosmo Duff Gordon, « que quelqu'un avait promené un doigt géant sur le flanc du paquebot ».

Dans le fumoir des premières classes, s'attardait un groupe de passagers appartenant tous à la crème de la société anglaise et américaine. Le choc les fit sursauter et beaucoup d'entre eux abandonnèrent leur bridge ou leur conversation pour aller jeter un coup d'œil sur le pont. Les premiers sortis purent voir la montagne de glace disparaître à l'arrière et annoncèrent aux autres que le navire avait heurté un iceberg. Mais l'excitation ne dura pas longtemps. Le « Titanic » paraissait aussi solide qu'auparavant et il faisait trop froid dehors pour qu'on s'y attardât. Les curieux regagnèrent le fumoir et le bridge reprit. En claquant la porte derrière lui, le dernier homme du groupe eut l'impression que les machines s'arrêtaient.

Manque d'enthousiasme

Il ne se trompait pas. Sur la passerelle, le commandant en second, William Murdoch, venait de pousser la manette du télégraphe intérieur jusqu'à la position « stop ». Le commandant Smith était arrivé quelques minutes après le choc : « M. Murdock, que se le choc :

— M. Murdoch, que se passe-t-il ?

— *Un iceberg, sir. J'ai mis la barre à tribord toute, renversé la vapeur et je m'apprêtais à le contourner, mais il était trop près. Je ne pouvais rien faire de plus.*

Le commandant fit aussitôt chercher le directeur général des Chantiers Harland et Wolff, Thomas Andrews, constructeur du navire, et les deux hommes commencèrent une tournée d'inspection. Dix minutes plus tard, ils se retrouvaient sur la passerelle et établissaient le bilan des dégâts : une déchirure de près de 100 mètres et l'inondation irrémédiable des cinq premiers compartiments étanches du navire.

Que signifiaient ces chiffres ? Andrews l'expliqua calmement. Le « Titanic » pouvait flotter avec deux de ses seize compartiments étanches inondés, quels qu'ils soient. Il pouvait flotter avec trois de ses cinq premiers compartiments inondés. Il pouvait même flotter avec ses quatre premiers compartiments submergés. Mais de quelque façon qu'on aborde le problème, il ne pouvait pas flotter avec ses cinq premiers compartiments perdus.

A minuit cinq — vingt-cinq minutes après le choc — le commandant Smith donna l'ordre de découvrir les canots de sauvetage. A minuit et quart, l'opérateur radio commençait à émettre le signal international de détresse : les lettres C.Q.D.

L'équipage s'efforçait maintenant de tirer les passagers de leur cabine et de les embarquer dans les canots. Le paquebot transportait seize canots de bois et quatre canots pliants en toile d'une capacité totale de 1.178 personnes. Il y avait ce soir-là 2.207 personnes à bord. Cette différence arithmétique était ignorée de tous les passagers et de presque tous les membres de l'équipage, mais eût-elle été connue que très peu s'en seraient inquiétés : le « Titanic » était « incoulable ».

Les officiers s'en aperçurent lorsqu'ils invitèrent les femmes et les enfants à sauter dans les canots. La réponse fut loin d'être enthousiaste. Pourquoi échanger les ponts illuminés du « Titanic » contre quelques heures dans un canot en pleine nuit. L'orchestre contribuait à apaiser les craintes : rassemblés à la hâte, engoncés dans leurs ceintures de sauvetage, les huit musiciens du « Titanic » jouaient des airs de « ragtime ». Le tempo était rapide et la musique joyeuse.

Le remplissage des canots s'effectuait difficilement. « Allons, mesdames ! » criaient les officiers, et beaucoup devaient être poussées par-dessus le bastingage, malgré leurs protestations.

A une heure moins le quart, Murdoch fit mettre à l'eau le premier canot (capacité : 40 personnes) avec 20 personnes à bord. Les autres furent successivement mis à la mer presque tous chargés en deçà de leur capacité. L'un d'eux fut descendu avec douze personnes seulement, dont six membres de l'équipage.

BASEBALL FINAL EDITION — The Evening Sun. — BASEBALL FINAL EDITION

ALL SAVED FROM TITANIC AFTER COLLISION

RESCUE BY CARPATHIA AND PARISIAN; LINER IS BEING TOWED TO HALIFAX AFTER SMASHING INTO AN ICEBERG

BIGGEST OF LINERS IN CRASH

PREMIER RÉCIT DE LA CATASTROPHE DU « TITANIC »
« The Evening Sun » titre : « Tout le monde est sauvé. »

2 h. 20 : Tout est fini

Si les passagers des première et deuxième classes se montraient réticents, ceux des troisièmes classes n'eurent même pas l'occasion de l'être. Ce ne fut qu'à une heure et demie que l'ordre arriva de convoyer les femmes et les enfants des troisièmes vers les ponts d'embarquement.

Le trajet était long et compliqué à travers le labyrinthe des couloirs et des escaliers inconnus d'eux. La plupart des passagers de troisième classe qui purent s'embarquer le durent à leur initiative personnelle et à la façon dont ils surent forcer les barrages leur interdisant l'accès des classes supérieures et que personne n'avait songé à lever.

Lorsque tous les canots furent partis (à l'exception de deux canots de toile que l'on n'avait pas réussi à mettre à l'eau), un calme étrange s'établit sur le navire. Pour l'équipage, pour les passagers, la bataille était terminée. Il n'y avait plus qu'à attendre. Le « Carpathia », de la Cunard Line, se dirigeait à toute vapeur vers le « Titanic » dont il n'était qu'à 100 kilomètres au moment de l'accident.

A 2 h. 15, la passerelle du « Titanic » disparut sous l'eau et la mer déferla sur le pont d'embarquement. C'est alors que le chef d'orchestre tapota son violon pour faire arrêter le ragtime. Il dit quelques mots à ses musiciens qui attaquèrent non pas « Plus près de toi, mon Dieu » — comme le veut la légende — mais l'hymne religieux « Automne ».

L'inclinaison du navire était devenue telle que les passagers glissaient dans l'eau par groupes entiers. Les harmonies d' « Automne » furent noyées dans un bruit d'instruments et de musiciens dégringolant le long du pont. Quelques minutes plus tard, la poupe du navire se dressait verticalement vers le ciel, des centaines de passagers restant accrochés dans les superstructures. Puis elle se mit à s'enfoncer de plus en plus vite. A 2 h. 20, la mer se refermait sur le pavillon arrière du « Titanic ».

Cependant, à l'endroit où le navire s'était enfoncé, des centaines de nageurs appelaient au secours. Les voix individuelles se perdaient dans une clameur unique. Pour le chauffeur George Kemish, qui ramait dans le canot n° 9, elle ressemblait aux hurlements de 100.000 supporters à la finale d'un championnat de football.

Le bilan

Sur les lieux du naufrage, flottaient les deux canots de toile qui n'avaient pu être largués, l'un la quille en l'air, l'autre à moitié rempli d'eau. Une quinzaine de nageurs réussirent à atteindre le second, qui dérivait lentement, et s'y entassèrent, dans l'eau jusqu'à la taille. Plusieurs devaient mourir dans la nuit. Sur la quille du canot retourné, plus de trente hommes s'entassèrent bientôt, qui se mirent à pagayer avec les mains pour distancer ceux qui tentaient de les rejoindre et dont le poids supplémentaire eût fait sombrer l'embarcation.

Un seul des autres canots revint sur les lieux pour ramasser des survivants, mais après avoir attendu un certain temps pour laisser à la foule le temps de « s'éclaircir ». Il avait calculé trop large : lorsqu'il arriva vers 3 heures, il ne put recueillir que quatre personnes, dont une mourut dans l'heure qui suivit. Dans tous les autres canots, après des discussions plus ou moins longues, on avait décidé que revenir chercher les survivants serait courir au suicide. Des 1.600 personnes restées à bord du « Titanic », 13 seulement furent recueillies, dont 9 pour avoir pu atteindre par leurs propres moyens les canots les plus proches.

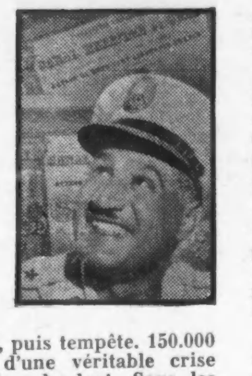
A 4 h. 10, le « Carpathia » arrivait sur les lieux. A 8 h. 30, le dernier passager du dernier canot était à bord. 665 personnes avaient été sauvées. La capacité totale des canots était de 1.178 personnes.

La White Star Line nia toujours qu'il y ait eu la moindre distinction de classe dans le remplissage des canots de sauvetage et les tribunaux qui enquêtèrent sur la catastrophe se montrèrent très discrets sur ce point. Mais les faits démentent en partie la belle légende de galanterie et de chevalerie dont fut auréolé après coup le naufrage. En première classe, 139 femmes furent sauvées sur 143 ; en seconde, 78 sur 93 ; en troisième, 98 sur 179. Tous les enfants des première et seconde classes, sauf un, furent sauvés, alors que 53 des 76 enfants de troisième classe périrent. Pour la presse, l'embarquement dans les canots fut une splendide illustration du principe « les femmes et les enfants d'abord », et cependant, le pourcentage de perte fut plus élevé chez les enfants des troisièmes que chez les hommes des premières.

(1) « Dieu lui-même ne pourrait pas le couler ».

SUEZ : LE COUP DE

ENORME, inextinguible, le rire du colonel Nasser se déchaîne. Cette houle, amplifiée par les haut-parleurs, roule d'abord comme une vague sur l'immense foule agglutinée, à Alexandrie, place de la Libération — l'ancienne place Mohamed-Ali.



Elle devient orage, puis tempête. 150.000 Egyptiens, saisis d'une véritable crise d'hystérie collective, hurlent. Sous les beaux palmiers de la place Ismaïl et jusque sur le terre-plein triangulaire de l'église anglicane, on voit s'agiter comme des voiles, sur cette mer, les drapeaux rouge-blanc-noir des milices du parti.

Cependant Nasser, penché au balcon de la Bourse du coton, tenant à pleines mains le micro, continue de crier entre deux hoquets : « Le canal de Suez est à nous. Je le nationalise ! »

C'est le cadeau fait jeudi dernier par le régime au peuple égyptien pour le quatrième anniversaire de sa « Libération ». C'est aussi la riposte brutale et spectaculaire de l'Egypte au refus occidental de financer la construction du barrage d'Assouan, pierre angulaire de l'équipement du pays.

S'il ne s'agissait que de la saisie des biens d'une grande compagnie financière internationale, ce 27 juillet 1956 n'aurait qu'un intérêt anecdotique — sauf pour les actionnaires de Suez. Mais l'extraordinaire coup de poker du colonel-président met tout simplement en cause l'équilibre mondial. On ne devait d'ailleurs pas tarder à s'en apercevoir.

Le secrétaire et le télégramme

La sourde rumeur de la foule égyptienne était à peine retombée que, déjà, au Caire, à Ismaïlia, à El-Kantara, à Suez, des policiers casqués et des soldats en armes occupaient les bâtiments de la Compagnie du canal. Partout, des huissiers apposaient des scellés sur les coffres-forts, sur les portes des bureaux, sur les caisses.

En Suisse, où il arbitre pour le compte de l'Arabie Séoudite le conflit qui oppose ce pays à la Compagnie pétrolière américaine Aramco, Helmy Bahgat Badaoui, notable égyptien, apprenait qu'un décret venait de le désigner comme nouveau président du conseil d'administration de la Compagnie, à la place de l'ambassadeur Charles-Roux, limogé. M. Badaoui, entré dans ce conseil il y a un an environ pour occuper l'un des cinq sièges dévolus à l'Egypte, est un homme prudent : il a aussitôt fait savoir qu'il doutait que sa santé lui permette de regagner Le Caire avant un ou deux mois.

A Alexandrie, le nouveau directeur général, le colonel égyptien Younès, s'installait dans le bureau de M. Jacques Georges-Picot, révoqué lui aussi par le gouvernement égyptien. Déjà parvenaient aux membres de la direction qui résident à Paris des lettres les convoquant d'urgence au Caire.

A l'heure où les feux d'artifice illuminaient Alexandrie, dont aucun habitant, cette nuit-là, ne devait dormir, Sir Anthony Eden, Premier ministre de sa Très Gracieuse Majesté Britannique, présidait dans la grande salle à manger du 10 Downing Street, sa résidence, un grand dîner d'apparat offert à deux hôtes illustres : le roi Fayçal d'Irak et son premier ministre, le vieil ami de la Grande-Bretagne au Moyen-Orient, Nouri Saïd.

Les invités de M. Eden avaient bien remarqué ce secrétaire qui fit une entrée silencieuse au milieu du dîner, se pencha longuement à l'oreille du Premier ministre anglais, lui remit discrètement quelques feuillets maculés, arrachés en hâte à un téléscripteur. Mais lorsqu'ils quittèrent, vers 22 heures, le 10 Downing Street, le roi et son compagnon ne savaient pas ce qui s'était passé : ils sentaient simplement que quelque chose d'important s'était produit dans le monde ; la courtoisie souriante de Sir Anthony ne s'était à aucun moment démentie.

Dix minutes après le départ des Irakiens, un taxi déposait, devant la porte qu'ils venaient de franchir, l'ambassadeur de France Jean Chauvel, costume gris clair et nœud papillon, et le premier conseiller de l'ambassade des Etats-Unis, Andrew B. Foster, en smoking. Un peu plus tard, les trois chefs d'état-major anglais des armées de terre, de l'air et de mer venaient se joindre à ce véritable conseil de guerre réuni autour du Premier ministre et du secrétaire au Foreign Office, M. Selwyn Lloyd.

A Paris, la standardiste du Quai d'Orsay convoquait un à un les chefs de service et les directeurs, en pointant les noms sur la liste que venait de lui faire porter M. Louis Joxe, secrétaire général du ministère.

Le chef de la diplomatie américaine, John Foster Dulles, assistait à Lima à l'une des réceptions innombrables par lesquelles les délégations à la conférence panaméricaine rivalisent en faste et en importance. Là aussi, la scène du secrétaire apportant le télégramme donna le départ à un match téléphonique de grande envergure entre la capitale du Pérou et Washington.

Mourir pour Suez

Le lendemain, ce fut pire. A Londres, tandis que s'ouvrait la séance de la Chambre des Communes, on vit — événement exceptionnel — le Premier ministre s'entretenir longuement, derrière le siège du speaker (président), avec le leader de l'opposition, le travailliste Hugh Gaitskell. Puis, l'opposition et le gouvernement étant tombés d'accord, les deux hommes exposaient tour à tour devant la Chambre que le lion britannique n'accepterait pas sans réagir que le Président égyptien lui tire la crinière.

A Paris, un conseil de cabinet entendait Albert Gazier et Alain Savary conseiller la prudence — ne s'agissait-il pas, après tout, de la nationalisation d'une société capitaliste ? — mais aussi Paul Anxionnaz, secrétaire d'Etat à la Marine, annoncer qu'il avait donné l'ordre aux unités de la flotte en Méditerranée de tenir les navires sous pression. M. Pineau accusait Nasser d'avoir « manqué quatre fois à sa parole ». Dans les couloirs de l'Assemblée, M. Soustelle évoquait l'occupation de la Rhénanie en 1936, on parlait de Hitler, de Munich.

Convoqué dans la nuit, le conseil d'administration de la Banque Ottomane, qui est la banque de la Compagnie du Canal à Paris, siégeait depuis huit heures du matin dans le désarroi et la consternation. Un des administrateurs délégué au Quai d'Orsay obtenait une réponse de principe : « Nous serons très fermes. » Mais encore ? Réponse : « Nous étudions la question avec nos alliés. » Un banquier ami, venu en voisin, levait les bras au ciel : « Après tout, une nationalisation, nous avons bien fait la même chose à la Libération en France. »

Chaque jour désormais allait apporter tout ce fatras de déclarations, de conférences, de communiqués, de conseils des ministres et de consultations internationales qui sera un jour, pour l'Histoire, le chapitre consacré à « la réaction occidentale après la décision du colonel Nasser. » M. Pineau, des banquiers, de hauts fonctionnaires, les ambassadeurs faisaient la navette entre Londres et Paris. Les Bourses des deux capitales s'agitaient ; le Suez perdait près de 25 % de sa valeur ; les titre pétroliers, sur le marché de Londres, baissaient globalement d'un milliard de francs dans la seule journée de vendredi.

Rentré au Caire, l'homme qui avait, d'une petite phrase, provoqué tout ce tintamarre, répétait : « Toute intervention d'un gouvernement étranger sera catégoriquement rejetée. » Et il ajoutait : « Nous répondrons à la force par la force. » Allait-il falloir mourir pour Suez, nouveau Dantzig ?

Le colonel Nasser, avant de lancer ce que la presse américaine a qualifié de « super-bombe atomique », était allé d'abord se recueillir quarante-huit heures, dès son retour de Brioni où il avait rencontré, chez le maréchal Tito, le pandit Nehru, dans ce pavillon d'officier qui est resté son domicile personnel, à Héliopolis.

Deux heures avec l'ambassadeur

Gamal Abdel Nasser n'a que 38 ans. Fils d'un employé des postes d'Alexandrie, il était encore lycéen quand, à seize ans, il a commencé à militer dans un mouvement politique. Second-lieutenant à 20 ans, après son passage à l'Académie militaire royale, il semblait appelé à connaître la carrière d'un officier obscur, quand la campagne d'Israël à laquelle il prit une part active, lui ouvrit à la fois les yeux sur l'impuissance et la corruption du régime qui gouvernait son pays et sur la solidarité des pays arabes à travers le monde. Il s'en explique largement dans son livre-programme « Philosophie de la Révolution » (dont « L'Express » publie aujourd'hui le texte intégral).

Le soldat discipliné, l'officier qui avait vu sa compagnie encerclée par l'armée israélienne à Falouja, près de Gaza, le père de famille modèle (Nasser a trois fils et deux filles) allait céder la place au révolutionnaire. Le complot des « Officiers libres » qui s'étaient donné pour chef le colonel Neguib, a conquis le pouvoir et exilé Farouk qu'une salve de 21 coups de canon saluait sur cette même place Mohamed-Ali, devenue place de la Libération, tandis qu'il montait à bord de la vedette qui devait l'emmener hors d'Egypte.

Au début, les séances du groupe des Officiers libres, devenu le « Conseil de la Révolution », duraient chaque jour huit, dix ou même douze heures. Peu à peu, le Conseil a vu espacer ses convocations, s'abréger ses délibérations. Aujourd'hui, Neguib est en résidence forcée, presque en prison ; le « major bondissant » Salah Salem, l'élément le plus remuant du gouvernement révolutionnaire, est écarté, déchu de toutes fonctions. De remaniement en remaniement, les quatorze membres du Conseil ne sont plus que neuf. Et quand Nasser est à la veille d'une décision importante, il se retire seul, à Héliopolis, dans le petit bureau encombré de livres qu'il a aménagé dans l'une des cinq pièces de la maison familiale, pour réfléchir.

Cette fois, pourtant, entre cette veillée d'armes et le discours d'Alexandrie, il a reçu une visite : deux heures durant, l'ambassadeur d'U.R.S.S. au Caire est venu réfléchir avec lui aux conséquences qu'allait avoir la saisie du canal de Suez.

Selon la terminologie soviétique et communiste, Nasser est encore le chef d'une révolution qui a arraché le pouvoir à une poignée de féodaux terriens — les pachas — appuyés sur l'occupant anglais, pour instaurer un régime « objectivement progressiste » : réforme agraire, destruction de la féodalité, orientation vers le socialisme d'Etat. Le coup de poing d'Alexandrie, si l'on tient compte du jugement de Moscou sur le régime Nasser, est donc d'abord dirigé contre les Occidentaux.

Comme un roitelet du Pacifique

Depuis près de deux ans, les négociations traînaient entre Le Caire, Washington, Londres et les dirigeants de la Banque Internationale (B.I.R.D.) dépendant de l'O.N.U. Leur thème était l'octroi à l'Egypte des crédits nécessaires à la construction, sur le Nil, du gigantesque barrage d'Assouan qui exige 450 à 500 milliards de francs et dix ans.

C'était, pour l'Amérique, l'occasion de choisir entre les deux attitudes qui s'offrent à elle en face des pays sous-développés, choix qui commande dans une large mesure les chances de survie de son influence dans le monde, et peut-être l'avenir d'un capitalisme moderne.

Les libéraux américains, et nota[…] les syndicats, réclament que les[…] Unis fassent de leur aide la cart[…] cipale de la détente et de la coex[…] pacifique. Ainsi, cette aide ne s[…] verait liée à aucune condition p[…] elle ne supposerait pas d'immixtio[…] les affaires intérieures des pays […] ciaires ; bref, la main du donateu[…] légère et il n'exigerait pas le mo[…] de la charité.

L'autre méthode, prolongeant la[…] froide sur le plan économique, n'[…] qu'à annexer les pays sous-dévelop[…] bloc occidental et à traiter l'assist[…] me s'il s'agissait d'un quelconque[…] let du Pacifique.

Les conditions américaines rel[…] plutôt de la seconde méthode : t[…] res, elles allaient jusqu'au contr[…] budget égyptien. Elles venaient […] d'être acceptées, après de longue[…] tations, par l'Egypte, quand […] M. Dulles décida, la semaine de[…] qu'en définitive, le colonel n'éta[…] un bon placement.

Le sec refus américain, aussitô[…] par l'Angleterre, tablait sur une […] réserve de l'U.R.S.S. : M. Chepil[…] nistre des Affaires étrangères ru[…] nu assister à la gigantesque kerm[…] ferte par Nasser, il y a un mois[…] célébrer le départ du dernier so[…] glais d'Egypte, n'avait-il pas dit […] mier ministre : « Nous entendons[…] souan soit une occasion de dét[…] non une cause supplémentaire […] flit » ?

Pour Nasser, le « no » améri[…] anglais était une gifle. Déjà, d[…] chancelleries, on ironisait sur so[…] tige ébréché, on prédisait sa chu[…] chaine. Le ballon de la fameuse […] viétique aux pays sous-développ[…] dégonflé par le coup d'épin[…] Washington. La partie était gagné[…] pouvait faire Nasser ? Il semble q[…] sonne, dans ces jours d'euphori[…] eu même une pensée pour cette m[…] ble petite voie d'eau qui est d[…] brusquement l'artère vitale d'un […] en fièvre.

Cette méprisabl[…] petite voie d'ea[…]

Cette méprisable petite vo[…] a 171 km. de long. Elle a co[…] puis le premier coup de pioch[…] le 25 avril 1859, beaucoup d'ar[…] 1 milliard 300 millions de fr[…] — beaucoup de sueur — […] 20.000 fellahs égyptiens — […] drames et un peu de sang.

Ce relent d'épopée coloniale et […] tures explique que Ferdinand d[…] seps, inventeur et réalisateur du[…] ait réussi à placer en France plu[…] moitié des actions. En avait-il ach[…] éditorialiste du journal « Le Glob[…] Paris, qui écrivait le 30 novembre[…] « Les souscripteurs sont des garç[…] café trompés par les journaux qu[…] sous la main et des garçon épicie[…] bitués à lire des réclames sur les[…] loppes de leurs paquets... Jamais […] percevra même un maravédis de[…] ur un canal impossible » ? Le ca[…] possible a laissé, pour l'exercice[…] 16 milliards de bénéfices sur 34 mi[…] de recettes.

L'Angleterre, d'abord absente […] fois n'est pas coutume — de cette[…] tesque et profitable entreprise, de[…] faire son entrée par la grande po[…] 1875, montrant ainsi que si elle […] pas fait le canal, elle avait su du[…] l'acheter à temps. Pour 100 milli[…] francs versés au khédive d'Egyp[…] cond actionnaire après la Franc[…] forçait la porte du conseil d'ad[…] tration où elle occupe aujourd'hui[…] ges, 16 étant demeurés la proprié[…] Français et 5 des Egyptiens.

Chaque jour, 45 bateaux e[…] (moyenne 1955) se présentent à l[…] méditerranéenne du canal, à Por[…] ou à sa porte sur la mer Rouge[…] La plupart de ces navires sont des[…] liers. Sur les 107 millions de ton[…] marchandises qui ont transité pa[…] en 1955, le pétrole en provenance[…] bie et du Moyen-Orient repré[…] 65 % du trafic (contre 17 % av[…] guerre). Ce trafic s'effectue donc[…] la proportion de 80 % dans le se[…] nord. La plupart des navires, fr[…]

L'EXPRESS

SUPPLEMENT AU N° 267

EXCLUSIF

Le document inédit qu'il faut connaître :

LE PROGRAMME NASSER

Texte intégral de son livre : PHILOSOPHIE DE LA RÉVOLUTION

« L'OUVRAGE que je cite s'appelle « La Philosophie de la Révolution ». Ne croyez-vous pas que « Mein Kampf » serait plus approprié ? »

C'est en ces termes que le président du Conseil commentait, après la nationalisation de Suez, quelques phrases extraites du livre-programme de Nasser.

Ce livre, inédit en France, il faut le lire ; ce programme, il faut le connaître. C'est son texte intégral que « L'Express » publie cette semaine, parce qu'il constitue, par la forme et par le fond, un document d'une importance capitale pour la compréhension et la juste appréciation des événements et de l'homme.

Ces « Carnets du Major Nasser » se lisent d'ailleurs aisément. Leur titre ambitieux habille une pensée politique dérisoire, une doctrine creuse, et cette affligeante ignorance qui n'a cependant jamais entravé la carrière d'un aspirant dictateur.

L'assimilation à Hitler reste cependant, — et si l'on ose dire — à la fois flatteuse et dangereuse.

Hitler était une mine au cœur de l'Europe. Nasser n'est qu'un détonateur dont il appartient à l'Occident d'une part, et à l'U.R.S.S. d'autre part de décider s'ils lui laisseront le loisir de continuer à jouer ce rôle.

Voici, dans sa brutalité et sa naïveté, le plan de conquête de Nasser.

L'EXPLOSION DE JOIE POPULAIRE APRÈS LE « COUP DE SUEZ »
« Qu'il est facile de s'adresser à l'instinct et difficile de parler à l'intelligence. »

AVANT tout, je désire me pencher un instant sur le mot « philosophie ». Ce mot fait grande impression ; en le voyant, il me semble que je me trouve devant l'infini. Un sentiment me pénètre qui m'empêche de plonger dans les profondeurs de la mer.

Sur la côte où je me trouve, je ne peux voir la côte d'en face. Aussi essaierai-je ici de ne pas employer le mot « philosophie ».

Deux raisons expliquent la difficulté que j'éprouve à décrire la philosophie de la révolution. Et, d'abord, ce sont des professeurs qui devront rechercher les racines de la révolution du 23 juillet dans l'histoire de notre peuple et en évaluer l'importance. Dans l'histoire d'une nation, il n'y a pas de brèches que l'on puisse remplir par des bavardages ; il n'y a pas de faits qui apparaissent soudain, comme s'ils n'avaient pas de précédents.

La lutte d'une nation est semblable à un bâtiment qui va s'érigeant brique par brique. De même qu'une brique prend place sur une autre brique, de même chaque étape de la lutte succède à une autre ; chaque événement naît de l'événement qui l'a précédé et engendre celui qui nous est encore inconnu.

Je ne pose pas au professeur d'histoire. Loin de moi cette pensée, mais, si comme un écolier, j'essayais d'apprendre l'histoire de notre lutte, je dirais, par exemple, que la révolution du 23 juillet est la réalisation d'un espoir qui emplit le cœur du peuple égyptien à l'époque moderne, depuis que pour la première fois il s'est mis à imaginer son autonomie — depuis qu'il a décidé d'être son propre maître.

Vaines tentatives

Un premier essai échoua alors que El Saïd Amer Mackram dirigeait le mouvement pour la nomination aux fonctions de vice-roi de Mohamed Ali, comme représentant du peuple égyptien.

Arabis lui aussi échoua dans sa lutte pour une Constitution égyptienne. Tous les efforts qui furent faits dans la période d'épanouissement intellectuel qui se situe entre la rébellion d'Arabis et la révolution de 1919 furent vains. La révolution à la tête de laquelle se trouvait Saad Zagloul n'apporta pas, elle non plus, les résultats désirés.

L'opinion selon laquelle la révolution du 23 juillet a ses origines dans les résultats de la guerre d'Israël est fausse. L'armement défectueux qui frappa vivement les officiers et leurs troupes n'en est pas non plus la cause. Il est également évident qu'il ne faut pas en chercher l'origine dans le mouvement qui prit corps au moment des élections au Club des Officiers. A mon avis, il y eut des raisons bien plus profondes. Même si les officiers avaient voulu se venger d'avoir été trompés en Eretz-Israël,

LE LIVRE-PROGRAMME DE NASSER :

d'avoir été dotés d'un armement défectueux ou encore d'avoir eu leur honneur blessé lors des élections au Club des Officiers, ceci n'aurait pas conduit à la révolution. Il se peut que ces événements nous aient poussés dans la voie de la révolution. Mais, sans eux, nous nous serions quand même engagés dans cette voie.

Aujourd'hui, j'essaie de me souvenir de tout ce qui s'est passé, pendant les années au cours desquelles, pour la première fois, des pensées révolutionnaires se sont éveillées en nous et j'essaie de me reporter au jour où j'ai découvert en moi le germe de la rébellion. Ce jour fut bien antérieur au mois de novembre 1951, lorsque éclata la crise des élections au Club des Officiers.

L'organisation des Officiers Libres existait déjà à cette époque. Je n'exagérerai pas en disant que la crise du Club des Officiers est née de l'activité des Officiers Libres. Nous avions décidé de combattre afin d'évaluer l'influence de notre organisation sur les foules.

Nos rêves étaient en Egypte

L'organisation des Officiers Libres existait bien avant qu'éclate le scandale des armements défectueux. Dans les pamphlets qu'elle rédigeait, elle annonça, la première, les dangers imminents. Ce sont ses avertissements qui expliquent l'émotion causée par le scandale. C'est aussi avant le 16 mai 1948 — date de mon engagement dans la guerre d'Eretz-Israël — que j'ai découvert en moi le germe de la rébellion.

En repensant aux détails de notre expérience en Eretz-Israël, j'éprouve un sentiment bizarre. Nous combattions bien en Eretz-Israël, mais c'est à l'Egypte seule que nous songions. Nos balles étaient dirigées vers l'ennemi qui nous guettait dans les tranchées mais notre cœur allait vers notre patrie lointaine qui, en ces jours-là, était la proie de ceux qui la pillaient.

En Eretz-Israël, les cellules d'Officiers Libres se réunissaient dans les tranchées. C'est là que Salah Salem (1) et Zacharia Mohiedine (2) vinrent me voir après avoir traversé les lignes des assiégeants de Faloudja. Nous étions alors encerclés, sans savoir comment et quand viendrait la fin du siège. Mais nous ne parlions que de notre pays et des moyens de le libérer.

C'est en Eretz-Israël qu'un jour Gamal Adline Houssein (3) s'assit près de moi et me dit sans trop insister : « Sais-tu ce qu'a dit Ahmed Abd el Aziz avant de mourir ? »

« Qu'a-t-il dit ? » demandai-je.

Gamal l'avait entendu dire, d'une voix basse mais avec un éclat dans le regard :

« Notre lutte principale est en Egypte même. »

Ce ne sont pas seulement des amis associés à l'action pour l'Egypte que je devais rencontrer en Eretz-Israël, mais aussi des idées nouvelles. C'est là-bas que se levèrent en moi pour la première fois des pensées qui m'éclairèrent la voie de l'avenir.

La leçon d'Israël

Je me souviens très clairement des jours où, assis dans les tranchées, je songeais à nos problèmes. Faloudja était encerclée et l'ennemi avait concentré sur ce point toute la puissance de son armement et de son aviation. Souvent je me disais : « Me voici encerclé dans ces trous souterrains. Comment avons-nous été attirés dans cette guerre à laquelle nous n'étions pas prêts, alors que notre avenir est entre les mains des intrigues et de la rapacité. De tous côtés, on nous tire dessus et nous n'avons pas d'armes. »

Arrivées à ce point, mes pensées s'élancèrent soudain à travers le front, par-dessus les frontières, vers l'Egypte. Je me disais :« Voici ma patrie, c'est une Faloudja en plus grand. Ce qui arrive maintenant en Eretz-Israël n'est qu'une copie en miniature de ce qui se passe en Egypte. Notre patrie elle aussi est encerclée ; elle est la proie des pillards ennemis. Elle a été trompée et poussée à une guerre à laquelle elle n'était pas préparée. La rapacité et les intrigues, qui s'en donnent à cœur-joie, l'abandonnent en pleine bataille, sans armes. »

Ce ne sont pas seulement les amis que j'ai trouvés en Eretz-Israël et qui me parlèrent de l'avenir de notre pays, ou l'expérience que j'ai acquise là-bas, qui ont éveillé mon esprit et l'ont tourné vers l'avenir, mais c'est aussi l'ennemi qui joue son rôle dans notre prise de conscience des problèmes de notre patrie.

Il y a quelques mois, j'ai lu les articles qu'a écrits à mon sujet un officier juif du nom de Yerham Cohen. Ces articles ont été publiés dans le « Jewish Observer » (4). L'auteur y raconte comment il m'a rencontré pendant les conférences d'armistice. « Je parlais avec Gamal Abd el Nasser, écrit-il, de la lutte d'Israël contre les Anglais ; je lui racontais comment nous avions organisé notre existence en Eretz-Israël et de quelle manière nous avions réussi à mobiliser l'opinion publique mondiale en notre faveur. »

(1) Ministre de l'Orientation nationale.

(2) Ministre de l'Intérieur actuel.

(3) Membre du Comité de Révolution, ministre de l'Education, responsable des Volontaires de la Défense Nationale Egyptienne.

(4) « Jewish Observer », bulletin sioniste anglais.

FAROUK ENCORE ROI
« La seule façon de résoudre un problème est de trouver son origine. »

J'ai découvert en moi le germe de la rébellion avant même le 4 février 1942 (5). J'écrivais, ce jour-là, à un de mes amis : « Que faire maintenant que le malheur est tombé sur nous, après nous y être habitués et après nous y être soumis avec bassesse ? Il me semble que l'impérialisme élève la voix afin de nous effrayer et de nous faire peur. S'il se rend compte un jour qu'il y a des Egyptiens qui sont prêts à se venger, à verser leur sang et à opposer leur force à la force, il reculera et s'éloignera comme une prostituée. Telle est la conduite de l'impérialisme partout. »

A partir de ce jour-là, l'armée, comme nous-même, fut imprégnée d'un nouvel esprit. Mes officiers ne parlaient plus de corruption et de plaisir mais de leur désir de sacrifier leur vie pour sauver l'honneur de leur patrie. Tous regrettaient, malgré leur faiblesse évidente, de ne pas avoir fait quelque chose pour purifier le nom de leur pays et effacer sa honte quand ce serait au prix de leur sang. Mais armons-nous de patience, demain n'est pas loin.

Certains criaient vengeance, mais l'heure de la vengeance était passée. La douleur brûlait le cœur de flammes ardentes.

Le fait est que le coup que nous avions subi rendit à certains d'entre nous la vie et leur fit comprendre qu'ils devaient être prêts à défendre leur honneur.

Lettre d'un étudiant

C'est bien avant ce jour, pendant ma vie fiévreuse d'étudiant, que je marchais parmi les manifestants qui réclamaient le retour à la Constitution de 1923, revendication qui fut satisfaite en 1936. J'avais rejoint alors les délégations d'étudiants qui se présentaient aux domiciles des chefs politiques afin de les conjurer de s'unir pour l'Egypte. Ces efforts engendrèrent en 1936 le Front National. Je me souviens qu'en 1935, alors que les choses étaient au pire, j'écrivis à l'un de mes amis (le docteur Ali el Nacher) la lettre suivante :

« Mon frère Ali, le 30 août, j'ai téléphoné à ton père et je lui ai demandé de tes nouvelles ; il m'a répondu que tu te trouvais à l'école. J'ai donc décidé de te faire savoir par écrit ce que je voulais te dire de vive voix. Ainsi parle Allah : « Amasse tes forces contre lui (l'ennemi) dans la mesure de ton possible. » Et nous, où est notre force ? La situation actuelle est grave et celle de l'Egypte l'est encore plus. Nous planons entre la vie et la mort. Les fondements du désespoir sont vigoureux, qui pourra les ébranler ?... »

Je continuai ma lettre sur ce ton.

Quand donc pour la première fois ai-je découvert en moi le germe de la rébellion ? Il me semble que non seulement ce germe s'est toujours trouvé en moi, mais encore que je l'ai découvert chez d'autres qui ignoraient eux aussi d'où il venait. Il est clair que ces germes se trouvaient en nous dès notre naissance et nous sont venus en héritage des anciennes générations.

(5) Les Anglais avaient obtenu de Farouk, qu'ils craignaient de voir rallier les puissances de l'Axe, qu'il nomme Nahas Pacha président du Conseil.

J'ai maintenant expliqué pourquoi j'éprouve des difficultés à parler de la « Philosophie de la Révolution », mais j'ai aussi souligné qu'il était nécessaire que des professeurs approfondissent l'histoire de notre peuple. J'étais moi-même au cœur de la révolution. Ceux qui se trouvent au milieu de la tempête peuvent difficilement savoir ce qui se passe en dehors d'elle.

Au cœur de la révolution

J'ai suivi attentivement avec ma foi et mon esprit tout ce qui s'est passé, mais je ne peux me libérer de ce qui se passe dans mon âme quand je m'incline sur les événements et les idées cachées dans les racines de ma foi et de mon esprit.

Je suis persuadé que rien ne peut exister dans un espace vide. Telle est la vérité qui se trouve en nous : tout ce qui nous semble être la vérité est, en effet, la vérité, est en même temps les secrets de notre âme ; notre âme n'est que la structure dans laquelle vit tout ce qui existe en nous. Cette structure donne forme à tout ce que l'on verse en elle et mène aux faits.

J'essaierai d'éviter dans la mesure du possible de modifier la vérité. Je suis persuadé que je réussirai dans une grande mesure.

Tel est le problème et si je ne désire ni me faire du tort ni faire de tort à la philosophie de la révolution, je laisserai à l'histoire le soin de découvrir et de vérifier comment sont apparus en moi et chez les autres les germes de la rébellion, comment ils se sont épanouis et développés. Ainsi sera connue la vérité tout entière.

Nécessité de l'action

De quoi parlerai-je si j'élimine le mot « philosophie » ? Je ne mentionnerai que deux points à ce sujet : premièrement, certains sentiments qui prirent, à leurs débuts, la forme d'un espoir vague et obscur et qui, plus tard, la veille du 23 juillet, sont devenus une idée solide et un programme clair ; deuxièmement, un certain nombre de faits qui ont concrétisé ces sentiments à minuit le 23 juillet et à partir de ce jour.

Une question s'est posée à moi sans cesse : Etait-il de notre devoir de militaire de faire la révolution du 23 juillet 1952 ? J'ai expliqué auparavant que cette révolution était la réalisation des espoirs vers lesquels les Egyptiens levèrent les yeux dès qu'à l'époque moderne, ils se mirent à croire à leur autonomie et à leur capacité de fixer leur propre destin.

Si les événements du 23 juillet n'avaient été qu'une révolte militaire (qui diffère d'un soulèvement populaire), pourquoi donc était-ce le destin propre de l'armée de faire la révolution ?

J'ai toujours fait confiance au militarisme. Le seul devoir du soldat est de mourir sur les frontières de son pays. Pourquoi donc notre armée a-t-elle dû agir dans la capitale et non sur les frontières ?

Permettez-moi, encore une fois, de souligner que, bien que ces facteurs aient peut-être renforcé le courant, ce n'est ni la défaite en Eretz-Israël ni l'affaire de l'armement défectueux, ni la crise du Club des Officiers qui sont la véritable origine de ce torrent. Pourquoi donc ce devoir a-t-il incombé à l'armée ? Cette question m'a souvent

APRÈS LE 23 JUILLET 52 : NEGUIB ET SES COLONELS
« L'idée de l'assassinat politique perdit à mes yeux sa valeur. »

intrigué. Elle s'est posée à moi sans relâche pendant toute la période qui a précédé le 23 juillet à l'époque des espoirs, des rêves et de l'élaboration des programmes. Elle s'est de nouveau présentée à moi pendant la période des expériences après le 23 juillet. Nous pouvons invoquer différentes raisons pour justifier mes activités, avant le 23 juillet, et pour expliquer pourquoi l'action de l'armée était indispensable.

Nous nous disions à nous-mêmes : « Si l'armée n'agit pas, qui agira ? » Nous étions la force qu'employait le tyran pour déverser l'effroi dans le peuple. L'heure était arrivée pour cette même force de se retourner contre le gouvernement du tyran. D'autres choses aussi furent dites, mais toutes allaient dans le même sens car tous sentaient profondément que notre conscience nous contraignait à l'action. Si nous n'avions pas agi, nous aurions trahi ce qui nous avait été confié. J'avoue que la réalité complète ne s'est présentée aussi clairement à mon esprit qu'après cette étape enrichissante qui a suivi le 23 juillet.

Solitude de l'avant-garde

J'avoue qu'après le 23 juillet, souvent des hésitations me prirent ; peut-être nous étions-nous trop pressés et n'avions-nous pas suffisamment pesé nos actions le 23 juillet ?

Avant ce jour-là, j'étais sûr que la nation tout entière était prête à l'action, qu'elle ne faisait qu'attendre l'assaut de l'avant-garde sur les murs extérieurs pour suivre cette avant-garde jusqu'au but suprême. Je pensais que nous formerions l'avant-garde, les troupes de choc et rien de plus, que nous ne devrions tenir cette position avancée que pour quelques heures seulement et que très rapidement nous serions suivis par tout le peuple qui marcherait avec nous vers le but. Parfois, dans mon imagination, il me semblait entendre le grondement des foules marchant en rangs ordonnés et solides vers le front. Ma foi était si forte que toutes les rumeurs qui arrivaient jusqu'à moi devenaient dans mon esprit un fait acquis et non pas un rêve.

Après le 23 juillet, j'ai été étonné de voir la situation telle qu'elle était : l'avant-garde avait accompli sa mission, elle avait fait tomber les murs de la forteresse de la tyrannie, elle avait obligé Farouk à démissionner et attendait la poussée des foules vers le but final. Mais en vain. Les foules étaient bien apparues. Mais quelle différence entre la réalité et les rêves. Les foules, certes, nous suivaient, mais sans qu'en elles se soit fait jour un sentiment d'unité. La croisade vers le grand but était arrêtée avant terme. Nous nous trouvions devant un triste spectacle, sombre et plein de menaces. Mon cœur était douloureux et plein d'amertume. La mission de l'avant-garde n'était pas terminée. En fait, elle ne faisait que commencer.

Nous voulions la discipline mais à l'arrière de nos troupes régnait le chaos. Nous voulions l'unité, mais à nos yeux se révélait la discorde. Nous voulions l'action et nous avions trouvé la bassesse et la paresse.

Nous n'étions pas prêts à ce coup du sort. Nous sommes allés vers les gens de l'esprit afin de prendre conseil et vers les gens de l'action pour qu'ils nous dirigent — malheureusement, nous n'avons trouvé chez eux ni conseil ni direction. Chaque dirigeant auquel nous nous adressions désirait éliminer son adversaire. Chaque conseil obtenu avait un but : éliminer un concurrent. Si nous avions exécuté tout ce qui nous a été conseillé, aucun dirigeant ne serait resté en vie ni aucune idée entière. Notre mission aurait été terminée, et nous n'aurions plus eu qu'à nous asseoir entre les cadavres, à l'ombre des ruines, en pleurant sur notre mauvaise fortune.

Plaintes et récriminations

Nous avons été noyés sous les plaintes ; parfois, il y avait aussi parmi elles des revendications justifiées, des situations qui demandaient réparation — et ceci était logique et compréhensible — mais la plupart exprimaient des désirs de vengeance comme si le but de la révolution avait été de servir la vengeance et la haine.

Si l'on m'avait demandé à cette époque quel était mon désir le plus fervent, j'aurais répondu immédiatement : « Entendre de la bouche d'un Egyptien une seule parole de justice sur son frère, voir un seul Egyptien qui ne consacre pas tout son temps à une critique malfaisante des pensées d'autrui, sentir qu'il y a au moins un Egyptien qui soit prêt à ouvrir son cœur aux sentiments de pardon, de tolérance et d'amour envers son frère. »

Un égoïsme obstiné était à l'ordre du jour. Le mot « je » était sur toutes les lèvres. Il était la solution de toute difficulté et le remède tout-puissant à toute maladie. J'ai souvent rencontré des hommes de tous les courants, différents dans leurs idées, qui par la presse avaient acquis la réputation de « grands hommes ». Je leur demandais une solution à un problème quelconque. Tout ce que j'ai entendu d'eux c'était « Je ». *Lui*, et seulement *lui*, comprenait les problèmes de l'économie ; tous les autres n'étaient que des enfants marchant à quatre pattes. *Lui*, et seulement *lui*, était le diplomate expert, et tous les autres en étaient encore à l'a b c de la politique. Après des entrevues de ce genre, je revenais vers mes camarades et leur disais avec amertume : « Tout cela est totalement inefficace. » Si nous avions demandé à ces hommes leurs opinions sur les difficultés de la pêche dans les îles Hawaï, leur seule réponse aurait été : « Je ».

Un devoir sacré

Je me souviens d'avoir visité une fois l'une de nos universités et de m'être assis parmi des professeurs afin de tirer profit de l'expérience de ces hommes d'esprit. Beaucoup parlèrent et longuement. A mon dépit, aucun d'eux n'émit une idée nouvelle. Chacun se présenta lui-même et passa en revue ses qualités morales qui, selon lui, pouvaient provoquer des miracles.

Le premier devoir, cependant, est un dévouement total et si vous, les professeurs d'université, aviez pensé à vos élèves et leur aviez consacré toute votre attention, ainsi que cela devrait être, vous auriez pu nous enrichir en vue de la construction de notre pays. Chacun à son poste. Ne levez point vos yeux vers nous. Les conditions nous ont contraints à changer de rôle afin de remplir un devoir sacré. Nous désirons en toute sincérité que notre seul devoir dans l'Etat soit celui du soldat dans son armée. Cette fonction nous suffirait.

Je ne voulais pas rappeler à ces professeurs l'exemple des membres du Comité de la Révolution qui remplirent avec diligence leurs fonctions dans l'armée avant que la crise les élève vers ces fonctions suprêmes. Je ne voulais pas leur raconter que la plupart des membres du Conseil de la Révolution avaient été professeurs à l'école d'état-major, preuve décisive de leur distinction en tant que soldats professionnels. De même, je n'ai pas voulu mentionner devant eux que trois des membres de la révolution furent promus sur le champ de bataille en Eretz-Israël, car j'aurais paru à leurs yeux m'enorgueillir de mes frères de la révolution.

J'avoue que cette situation m'a abattu. Mais plus tard l'expérience et la réflexion m'ont permis d'en tirer les conclusions. J'ai compris qu'il fallait chercher des solutions en tenant compte de la réalité, et ces solutions se présentèrent à mon esprit quand j'eus pleine conscience de l'état de ma patrie. En outre, je tenais la réponse à une question qui n'avait cessé de me tracasser : « Etait-ce de notre devoir, le devoir de l'armée, d'agir comme nous avons agi le 23 juillet ? » La seule réponse possible était : « OUI ».

Les deux révolutions

Maintenant, je dirai que nous nous trouvons en présence non seulement d'une révolution, mais de deux.

Chaque nation traverse deux révolutions : l'une politique grâce à laquelle elle reconquiert son autonomie sur le tyran qui lui a été imposé ou sur l'armée qui occupe son territoire sans sa permission. La seconde présente un caractère social dans laquelle les classes de la société luttent l'une contre l'autre jusqu'à ce que la justice règne entre tous les citoyens — alors la situation se normalise. D'autres nations nous ont précédés sur la voie du progrès humain et ont dépassé les étapes des deux révolutions — l'une après l'autre.

Des siècles séparaient l'une de l'autre. Dans notre cas, les deux révolutions se déroulent en même temps et nous mettent dans une situation périlleuse. Les difficultés de cette situation découlent du fait que chaque révolution est totalement différente des autres et qu'il existe souvent entre elles des contradictions et des oppositions graves.

Pour la réussite d'une révolution politique, l'union et la solidarité sont indispensables comme il est indispensable de mettre le bien du pays tout entier au-dessus de celui de l'individu.

L'un des premiers signes d'une révolution sociale est l'écroulement des valeurs existantes et l'affaiblissement de la foi ; les habitants d'un même pays en tant qu'individus et que classes combattent les uns contre les autres. La corruption, la méfiance, la haine et l'égoïsme les gouvernent. Comme entre le marteau et l'enclume, nous vivons maintenant entre les deux révolutions. L'une nous demande de nous aimer et de faire tout notre possible afin d'atteindre notre but ; l'autre nous force malgré nous à nous diviser et à nous partager dans la haine et l'égoïsme.

Entre le marteau et l'enclume, la révolution de 1919 a échoué sans pouvoir apporter les ré-

CONFÉRENCE A TROIS. AUTOUR DE NASSER : LES REPRÉSENTANTS DE LA SYRIE ET DE L'ARABIE SÉOUDITE.
« J'ai senti mon cœur battre au même rythme que celui du monde arabe. »

sultats espérés. L'armée qui s'était concentrée en 1919 pour combattre la tyrannie fut taillée en pièces quelque temps plus tard. La tyrannie allait se renforcer sous l'œil du conquérant étranger, soit ouvertement, soit par ses moyens cachés, avec le roi Fouad et ensuite son fils Farouk. La nation n'avait moissonné qu'une récolte de manque de confiance en elle-même, d'égoïsme et de haine.

Les espoirs qui avaient soulevé la révolution de 1919 s'étiolèrent. Le fait même qu'ils s'étiolèrent sans disparaître entièrement prouve l'existence de ce potentiel d'opposition qui est la raison d'être de nos espoirs et de nos désirs depuis toujours. Ce potentiel d'opposition survécut donc, préparant une nouvelle lutte. Telle est la situation qui régnait après la révolution de 1919 et qui contraignit l'armée à l'action car seule l'armée était capable d'agir.

La situation exigeait que prédomine le souci d'unité sur les luttes d'individus et de classes. Ce souci devait pénétrer le cœur du peuple. Il fallait aussi posséder les moyens matériels pouvant assurer une action rapide et décisive. De telles conditions n'existaient que dans l'armée.

Comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas l'armée qui a fixé son rôle dans les événements. Le contraire serait plus proche de la vérité. Les événements et leur développement, voici ce qui a décidé de la fonction de l'armée dans la formidable lutte pour la libération du pays.

Dès le début, il m'a paru clair que notre succès dépendait de notre compréhension complète des événements contemporains et de leurs rapports avec le passé de notre peuple. Il nous était impossible de changer la réalité d'un seul coup. Nous ne pouvions pas non plus retenir les aiguilles de l'horloge ou les faire avancer plus vite, de même nous ne pouvions diriger la marche de l'histoire comme le fait le policier qui se tient au carrefour — arrêtant la circulation d'un côté afin de permettre à ceux venant du côté opposé de passer sans accident. Il ne nous restait qu'à agir de notre mieux et à prendre garde de ne pas nous laisser écraser.

Pris entre deux feux

Nous avons été forcés de poursuivre les deux révolutions à la fois. Le jour même où nous primes la voie de la révolution en faisant abdiquer Farouk, nous avons amorcé la révolution sociale en limitant les droits de propriété sur les terres.

Je crois toujours que la révolution du 23 juillet doit considérer comme un devoir de conserver sa capacité d'initiative et d'action rapide afin qu'elle puisse réaliser le miracle d'avancer simultanément sur la voie des deux révolutions et cela même si, parfois, notre activité peut paraître contradictoire.

Lorsqu'un de mes amis vint chez moi et me dit : « Tu as demandé l'unité devant les Anglais et en même temps tu permets aux tribunaux de contre-corruption de continuer leurs travaux », je l'écoutais et notre crise dans toute son acuité se présentait à mes yeux : nous sommes pris entre deux feux. L'une des révolutions nous demande de serrer nos rangs et d'oublier le passé alors que l'autre nous force à redéfinir nos valeurs morales sans changer le passé.

J'ai répondu à mon ami qu'il n'y avait qu'un seul moyen de redresser la situation : faire usage de notre capacité d'action rapide et d'initiative pour suivre les deux voies à la fois.

Ce n'est pas ce que je souhaitais ; ce n'est pas non plus ce que souhaitaient les hommes qui participèrent à la révolution du 23 juillet. C'était la volonté du destin, la logique de notre histoire et de notre situation actuelle.

- II -

QUEL est notre but ? Et comment y arriverons-nous ?

Maintes fois j'ai pu répondre à la première question, et je n'étais pas le seul, puisqu'elle représente l'idéal de toute notre génération.

En ce qui concerne la seconde question, c'est-à-dire les moyens à employer pour atteindre notre but, j'avoue que mes idées ont varié plus souvent que sur tout autre sujet. Je trouve que ce problème est le plus disputé de cette génération.

Nous rêvons tous d'une Egypte libre et forte. A ce sujet, il n'y aura jamais de dissensions entre Egyptiens.

Mais le choix de la voie vers la libération et l'indépendance est le plus ardu de nos problèmes vitaux. Il m'a préoccupé avant le 23 juillet 1952, aussi après cette date — jusqu'à ce que s'éclaircissent pour moi les points obscurs. J'aperçus des horizons nouveaux, qui ne m'étaient pas apparus dans l'obscurité où était maintenue notre patrie depuis des centaines d'années.

L'enthousiasme ne suffit pas

Dès les débuts de ma prise de conscience, je savais que seule vaut l'action concrète. Mais quelle action ? Le mot « concret » est très convaincant sur le papier, mais dans la réalité, dans les circonstances difficiles que connaît notre génération — et surtout dans la crise qui a si durement touché notre pays — il ne convenait pas aux nécessités. A l'un des stades de ma vie, le mot « enthousiasme » prit le sens d'action concrète comme moyen de remonter le moral. Mais plus tard, mon idéal d'action concrète s'est modifié et comme le temps passait, je compris que mon enthousiasme personnel ne suffisait pas et qu'il était de mon devoir de l'implanter dans le cœur des autres, pour qu'à leur tour ils fassent leur prise de conscience et se joignent à moi.

En ce temps-là, j'étais à la tête des manifestations de l'école El-Nahda. Du fond de mon âme, j'appelais la libération totale ; des autres reprirent mon appel — mais ce fut en vain. Le vent emporta nos appels jusqu'à les métamorphoser en faibles échos incapables de soulever des montagnes et de fendre des rochers ; plus tard, encore, je crus que « action concrète » voulait dire union de tous les leaders d'Egypte autour du même idéal. Nos foules révoltées défilèrent pleines d'allégresse devant les maisons des leaders en demandant leur union autour d'une même et unique cause.

Quelle ne fut pas ma tragédie quand la seule chose pour laquelle ils s'unirent fut le traité de 1936 !

L'assassinat politique

Plus tard éclata la deuxième guerre mondiale. Cette étincelle alluma au sein de la jeunesse une flamme qui pénétra jusque dans les profondeurs de son âme. Mais toute notre génération envisagea l'acte de violence comme moyen d'action. J'avoue, et j'espère que le procureur général ne m'en voudra pas, que mon esprit enthousiasmé vit en ce temps l'assassinat politique comme la seule action concrète, capable de sauver notre pays.

Je voulais attenter à la vie de ceux en qui je voyais un obstacle à l'avenir de mon pays. Je dévoilais leurs crimes et me constituais juge de leurs actes et du mal qu'ils avaient causé à l'Etat, et ensuite je prononçais leur verdict.

Je pensais assassiner l'ex-roi et ceux de ses gens qui se moquaient de nos coutumes saintes. Et je n'étais pas le seul. Quand j'en discutai avec les autres, nous commençâmes à préparer nos plans. Et nombreux furent les plans que j'ai tracés en ces temps-là. Nombreuses furent les nuits que j'ai passées à préparer les moyens pour l'action concrète espérée. Notre vie ressemblait à un roman policier. Nous avions des mots d'ordre et des signaux secrets, et nous nous cachions pour ranger et camoufler nos revolvers et nos bombes.

Tels étaient nos espoirs et maintes fois, nous essayâmes de les réaliser. Je me rappelle encore le sentiment que nous éprouvions en nous sauvant après une telle action...

Je ne me sentais cependant pas à mon aise en voyant la violence devenir l'action concrète indispensable pour sauver notre pays. Je ressentais une espèce d'embarras et d'incertitude à l'origine desquels il y avait bien des causes : patriotisme, religion, pitié, cruauté, foi, soupçons, connaissance et ignorance.

Petit à petit l'idée de l'assassinat politique qui avait enflammé mon imagination perdit à mes yeux sa valeur comme moyen d'atteindre à l'action concrète espérée.

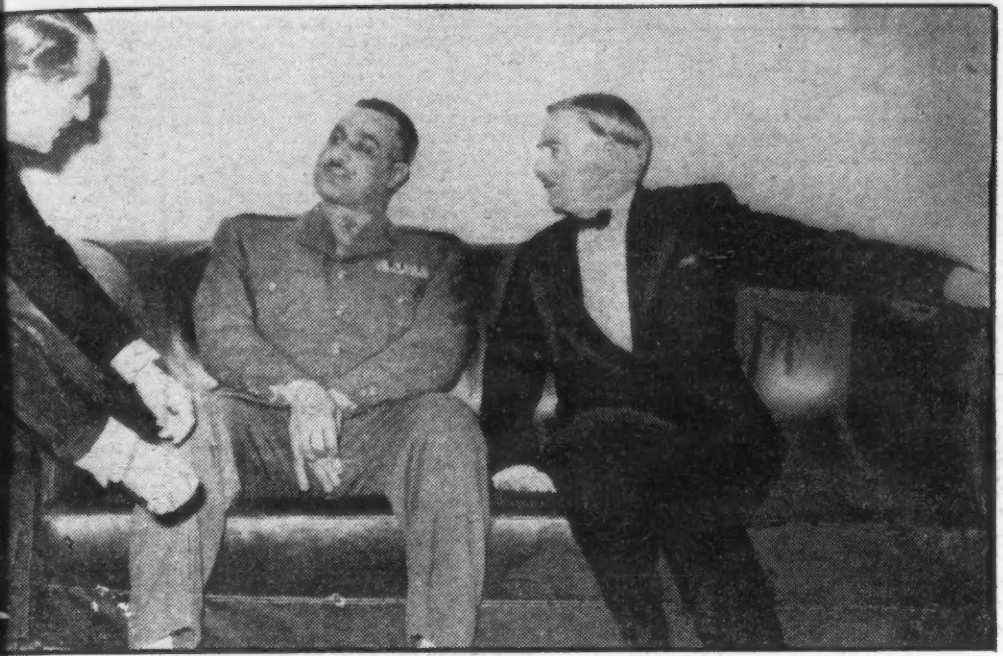
Je me souviens plus particulièrement d'une nuit décisive pour mes pensées et mes rêves. Nous avions tout préparé pour une action. Nous avions désigné quelqu'un dont l'élimination nous

● Le pays nous a
ses maîtres ; nous
publique et nous
coté pour gouver
● Notre destin no
des chemins du

paraissait indispensable. Notre plan était préparé dans tous ses détails et tenait compte des habitudes de l'homme. Nous irions le tuer le soir, quand il rentrerait chez lui. Deux groupes, l'un après l'autre, devaient faire feu sur lui, un troisième devait assurer la retraite des deux premiers. Quand arriva la nuit fixée, tout marcha selon le plan. Je faisais partie du premier groupe. Comme nous l'avions prévu, la place était déserte. Les groupes étaient embusqués et commencèrent à tirer quand notre homme apparut. Puis nous nous retirâmes, couverts par le troisième groupe, et la fuite commença. Ma voiture démarra et je m'éloignais déjà, quand soudain des cris, des gémissements et des sanglots percèrent mes oreilles. Les sanglots d'une femme, la voix d'un enfant effrayé et des appels prolongés et angoissés : « Au secours ! »

Chose étrange : dans le tumulte de mes sentiments, je fus longtemps poursuivi par ces cris

...SER : “PHILOSOPHIE DE LA RÉVOLUTION”



...EUX. AUTOUR DE NASSER : SIR ANTHONY EDEN ET L'AMBASSADEUR SIR RALPH STEVENSON.
...oitié des réserves mondiales de pétrole se trouvent dans la zone arabe. »

et ces sanglots alors que j'étais déjà loin du théâtre de l'attentat.

Arrivé chez moi, je me jetai sur mon lit, l'esprit enfiévré, la conscience et le cœur lourds. Ces bruits affreux me poursuivaient encore ; je ne pus dormir de la nuit. Couché sur mon lit, allumant cigarette après cigarette, l'esprit en révolte, obsédé par les cris dont j'avais les oreilles encore pleines, je me demandais : « Ai-je bien fait ? » Et plein de confiance, je répondais : « J'ai agi par patriotisme. » Et je continuais : « Etait-ce indispensable ? », je répondais cette fois sans hésitation : « Que devions-nous faire ? Est-il possible de transformer l'avenir de notre patrie par l'élimination de tel ou tel personnage ? Le problème n'est-il pas beaucoup plus profond ? » Tout confus, je me disais : « Oui, je crois que le problème est beaucoup plus complexe. » Nous rêvons de la gloire d'une nation. Mais alors là, qu'est-ce qui est le plus important ? Que quelqu'un disparaisse de la vie parce qu'il doit disparaître, ou que quelqu'un apparaisse parce qu'il doit apparaître ?

En disant ceci, je voyais peu à peu un rayon de lumière se frayer un chemin dans la nuit de mes sentiments. « L'essentiel, me disais-je, est que quelqu'un apparaisse. Nous rêvons de la gloire d'une nation ; mais cette gloire, il faut la créer. »

En me tournant et me retournant, dans cette chambre enfumée et violemment éclairée, je continuais à me dire : « Et après ? Et après ? » Je me répétais, plein de confiance : « Notre système doit changer. Notre but ne doit pas être une action concrète de ce genre. Les racines du problème sont beaucoup plus profondes. La chose est beaucoup plus grave et va beaucoup plus loin. » A ce point, j'éprouvai un sentiment de contentement et de joie, qui pourtant s'évanouit très vite,

> ...rtient ; nous sommes
> ...présentons l'opinion
> ...ns la loi de notre
> ...
> ... placés à la croisée
> ...de.

car j'entendis à nouveau les échos des cris, des gémissements, des sanglots, des plaintes et des supplications. Soudain, je m'écriai : « Plût à Dieu qu'il vive. » En vérité, situation étrange, à l'aube je priai pour la vie de celui dont je voulais la mort au coucher du soleil. Dès le matin je courus voir les journaux, et à ma joie, j'appris que l'homme dont j'avais désiré la mort, vivait.

Bref, ceci n'était point le problème de base. L'essentiel était de trouver ce que doit être l'action concrète. Depuis ce jour, nous commençâmes à chercher une solution plus étudiée et plus sérieuse. Nous posâmes les jalons du plan qui devait se réaliser dans la nuit du 23 juillet, c'est-à-dire une révolution dont les racines seraient profondément populaires, uen révolution nourrie par les espoirs du peuple et qui s'appliquerait à leur réalisation.

J'ai commencé en posant deux questions : l'une : « Quel est notre but ? » C'était un but auquel tout le monde aspirait. L'autre : « Comment y parvenir ? » La réponse à cette seconde question a été longuement discutée jusqu'au 23 juillet.

Les événements du 23 juillet ont-ils satisfait toutes nos exigences ? Non. Ce n'était qu'une première étape. Je ne fus point trompé par l'enthousiasme qui régnait le 23 juillet. Je voyais que nos espoirs n'étaient pas encore prêts d'être réalisés, peut-être même était-ce le contraire. A tout instant, je voyais de nouvelles réalisations de la révolution, mais en même temps s'accumulaient de nouveaux fardeaux qui pesaient lourd sur moi. Je fais remarquer plus haut qu'avant le 23 juillet, je croyais que la nation entière était tendue et prête pour l'action, qu'elle attendait seulement que les pionniers fassent la brèche où elle pourrait s'engager à son tour. Je fais remarquer que notre rôle de pionniers était limité à des instants comptés et que les forces régulières devaient nous rejoindre le plus vite possible. Dans le même paragraphe, je décris les disputes, la confusion, la haine et les instincts qui se déchaînèrent quand chacun, dans son égoïsme, essaya d'employer la révolution à ses propres fins. Je disais dans le passé et je le redirai dans l'avenir : ceci fut le coup le plus dur qui me fût jamais porté. Il est vrai que j'aurais dû prévoir tout ceci, car on ne peut réaliser des rêves en appuyant sur un bouton, ni laver en un clin d'œil la pourriture de plusieurs générations.

Le destin de l'Egypte

Aujourd'hui comme autrefois, je n'hésite pas à répandre le sang de dix, vingt, ou même trente, afin de semer la terreur et l'effroi dans l'âme des hésitants, et de les forcer ainsi à avaler leur haine, leurs instincts et leurs folies. Mais à quoi de bon cela peut-il nous mener ? Je pense toujours que la seule façon de résoudre un problème est de trouver son origine. Il ne suffisait pas d'introduire un « régime de terreur » sans rechercher les circonstances historiques qui ont marqué notre peuple et formé notre caractère. Je répète que je ne me prends pas pour un professeur d'histoire, loin de là. Je vais essayer, comme l'élève qui commence à peine à apprendre l'histoire.

Notre destin fut de nous trouver à la croisée des chemins du monde. Souvent nous avons servi de passage aux envahisseurs et de proie aux aventuriers. En certaines circonstances, il est impossible d'expliquer ce qui se passe dans les profondeurs de l'âme de notre peuple sans tenir compte de ces données.

Nous ne pouvons rayer l'histoire de l'Egypte pendant l'époque des Pharaons, la greffe de l'esprit grec sur notre tradition ; l'invasion romaine, la conquête par l'Islam et les vagues d'immigrants arabes qui la suivirent.

Je crois qu'il serait bon de nous arrêter un instant afin d'analyser les circonstances de notre existence pendant le moyen âge, car là se trouvent les racines de notre situation actuelle.

Les Croisades, qui en Europe ont marqué les débuts de la Renaissance, ont marqué chez nous le début du moyen âge car elles ont laissé notre pays las, pauvre et dénué de tout. En plus du fait qu'il était menacé par la guerre, notre pays était livré à la tyrannie, notre pays était tombé sous les sabots des chevaux des tyrans de l'Asie intérieure. Ceux-ci, esclaves à leur arrivée, se révoltèrent contre leurs maîtres et devinrent émirs à leur place. Ils furent amenés en Egypte nombreux, comme esclaves mamelouks, et après avoir reçu le droit de vivre pendant quelque temps dans ce pays calme et bon, ils devinrent rois.

La tyrannie, l'esclavage et la destruction caractérisèrent le royaume des Mamelouks qui plongea l'Egypte dans l'obscurité pour des générations. A cette époque, notre patrie ressemblait à une forêt ravagée par des bêtes de proie. Les Mamelouks virent en elle une proie facile. Ils s'entretuèrent pour le partage du butin. Et ce butin, c'était notre âme, notre richesse, notre terre.

Parfois, en tournant les pages de l'histoire, j'éprouve un chagrin immense en arrivant à l'époque du féodalisme, dont le but était de sucer le sang de nos veines, de déraciner les derniers vestiges de notre force et de notre dignité. Il ne sera pas facile de nous débarrasser de ce mal semé en notre sein.

En réalité quand je vois de mes yeux l'influence de ce féodalisme tyran, je crois comprendre la plupart des symptômes de notre vie politique.

Souvent j'ai l'impression que nombreux sont ceux dont l'attitude envers la révolution est celle d'observateurs intéressés uniquement à connaître le résultat d'une bataille, sans y prendre part. Je m'élève souvent contre cette attitude en me disant et en disant à mes amis : « Pourquoi ne se montrent-ils pas ? Pourquoi ne sortent-ils pas de leur cachette pour parler et agir ? »

Je ne trouve d'autre explication à ce phénomène qu'un reste de l'époque des Mamelouks, pendant laquelle les émirs luttaient entre eux, les cavaliers se tuaient dans les rues, tandis que les habitants couraient s'enfermer chez eux pour s'éloigner le plus possible d'une lutte qui ne les regardait point.

Souvent encore, j'ai l'impression que nous nous réfugions dans l'imagination pour contempler nos aspirations réalisées, et que nous nous contentons de ces vaines visions au lieu d'agir pour contribuer à leur réalisation.

Nombre d'entre nous ne sont pas encore débarrassés de ces travers ; ils ne sont pas encore habitués à l'idée que ce pays nous appartient, que nous sommes ses maîtres, que nous représentons l'opinion publique et que nous avons la loi de notre côté pour le gouverner.

J'ai essayé de comprendre le sens de la prière que parfois je criais lorsque j'étais enfant, quand je voyais des avions dans le ciel. Je disais : « Dieu, apporte le malheur sur les Anglais ». Plus tard, j'ai découvert que nous avions hérité cette prière de nos ancêtres du temps des Mamelouks — eux ne pensaient point aux Anglais, ils disaient : « Dieu, fais la perte des Osmanli ». Nous avions changé le nom, car l'agresseur avait changé.

L'arrivée des Français

Le sens n'a pas changé. « Anglais » a seulement remplacé « Osmanli ».

Et que se passa-t-il après l'époque des Mamelouks ? Les Français arrivèrent, le rideau de fer derrière lequel les Tartares nous avaient enfermés était pulvérisé. Nous fûmes inondés d'idées nouvelles, et des horizons inconnus s'ouvrirent devant nos yeux.

La dynastie de Mohammed Ali hérita de toutes les mœurs des Mamelouks, quoiqu'elle essayât de les habiller à la mode du XIX^e^ siècle. Nos liens avec l'Europe et le monde furent renouvelés. Une conscience nationale naquit parmi nous et amena avec elle une nouvelle crise.

Nous étions comme un malade qui a passé trop de temps dans une pièce fermée. La chaleur devenait étouffante, quand tout d'un coup, un orage éclata et enfonça toutes les portes et les fenêtres. Des vents frais fouettèrent le corps trempé du malade. Mais ce malade qui avait besoin d'un peu d'air frais, fut frappé d'une tourmente qui fit seulement monter la fièvre de son corps affaibli.

La même chose se passa avec notre société, et cette épreuve fut très dangereuse. La société européenne avait passé, l'un après l'autre, tous les stades de son évolution. Elle avait franchi, pas à pas, le pont qui relie la Renaissance et la fin du moyen âge au XIX^e siècle. Cette évolution se produisit progressivement ; par contre chez nous tout se passa d'un seul coup. Nous vivions derrière un rideau de fer ; soudain il s'effondra. Nous étions isolés du monde et de sa vie, surtout depuis que la plupart des voies de commerce avec les pays de l'Orient passaient par le cap de Bonne-Espérance. Maintenant, à nouveau, les pays d'Europe nous convoitaient, car ils voyaient en nous une voie de passage vers leurs colonies de l'Est et du Sud.

“Je demandais l'impossible”

A ce stade de notre évolution, nous n'étions pas capables de nous adapter au flot d'idées et d'opinions dont nous fûmes inondés. Notre esprit en était encore au XIII^e siècle ; en même temps s'infiltraient chez nous le XIX^e et le XX^e siècles.

Notre esprit essaya de rattraper la caravane de l'humanité sur laquelle nous avions un retard de plus de cinq cents ans. Le parcours était accablant et la course terrible et effrayante.

Cette situation est sans aucun doute à l'origine de l'absence de toute opinion publique cristallisée dans notre pays. Les cloisons entre individus et les cloisons entre générations s'étaient trop épaissies.

Je me disais souvent que les gens ne savent pas ce qu'ils veulent. Ils ne sont pas d'accord sur la ligne à suivre. Plus tard, j'ai compris que je demandais l'impossible, dans l'état où se trouve notre société.

Elle est encore toute en ébullition, en transformation, et pas encore suffisamment apaisée pour poursuivre une évolution progressive semblable à celle des nations qui l'ont précédée.

Sans avoir nullement l'intention de distribuer des éloges, je dois constater que notre peuple a réalisé un miracle. Une autre nation dans des conditions pareilles aurait pu facilement être submergée et entraînée par les torrents qui l'inondaient. Mais il n'en fut pas ainsi. Notre peuple resta debout malgré le séisme qui le secoua.

Il est vrai que parfois il perdit son équilibre. Mais il ne tomba jamais. Que vois-je en regardant une famille égyptienne moyenne, l'une d'entre les milliers qui habitent la capitale ? Le père, par exemple, est un fellah coiffé de son turban, venant de l'intérieur du pays ; la mère, une femme d'origine turque ; les fils étudient dans une école dirigée selon le système britannique, et les filles s'adaptent au système français. Et tout ceci se situe entre le XIIIe siècle d'un côté et les phénomènes extérieurs du XXe siècle de l'autre côté.

En voyant tout ceci, j'arrive à comprendre les causes de la confusion qui nous entoure. Et je me dis : « Cette société se cristallisera, ses éléments se réuniront pour former une unité. Mais pour y arriver, il faut mettre en jeu toutes nos forces aussi longtemps que durera cette période de transition. »

Une tàche provisoire

Telles sont donc les racines de notre situation actuelle et les origines de la crise que nous traversons. J'ajoute à tous ces facteurs sociaux les conditions qui m'ont poussé à détrôner Farouk et à cause desquelles nous aspirons à libérer notre pays de toute force armée étrangère.

Si nous additionnons tout ceci, nous nous rendrons compte du large espace dans lequel nous évoluons, espace ouvert de tous côtés aux vents, tempêtes, éclairs, tonnerres.

Donc, il ne serait pas juste de nous imposer un « régime de terreur » en cette époque.

Et là se pose la question : « Quel est le chemin à suivre ? Et quelle est notre tâche à nous ? ». Le chemin à suivre est celui qui mène à la liberté et à l'indépendance économique et politique.

Et notre tâche n'est autre que celle de gardiens, ni plus ni moins, gardiens pour une certaine période limitée.

Notre peuple ressemble aujourd'hui à cette caravane qui, pendant qu'elle avançait sur sa longue route, fut attaquée par des bandits, et en proie à des mirages, tant et si bien qu'elle fut dispersée, chacun de ses hommes partant dans une direction différente.

Et notre mission, dans les circonstances présentes, ressemble à celle de l'homme qui essaie de rassembler les égarés et de les ramener sur une bonne route pour les laisser ensuite continuer à leur guise. Telle est notre tâche et je n'en vois pas d'autre. Si je croyais pouvoir résoudre tous les problèmes de notre pays, je me ferais des illusions ; et je n'aime pas du tout les illusions. Nous ne sommes pas capables de mener à bien une telle entreprise, nous ne possédons pas l'expérience nécessaire. Notre rôle est, comme je l'ai déjà dit, de marquer la route et de ramener les égarés au droit chemin, de les convaincre que leur course aux mirages est dénuée de tout sens.

Dès le début, je savais que notre mission ne serait pas des plus faciles et que pour assurer sa réalisation nous perdrions une bonne part de la sympathie dont nous pouvions jouir auparavant. Notre devoir est de parler sincèrement et de pénétrer droit dans la conscience du peuple. Mes prédécesseurs avaient l'habitude d'offrir au peuple des rêves et de lui faire entendre uniquement ce qu'il voulait.

La colère des mécontents

Qu'il est facile de s'adresser à l'instinct et difficile de parler à l'intelligence ! Nos instincts sont semblables, mais nos cervelles sont très différentes. Les politiciens égyptiens du passé le comprenaient et parlaient aux instincts du peuple. Ils laissaient son intelligence errer dans le désert. Nous aussi, pourrions agir de cette façon. Nous pourrions remplir le cœur du peuple de grands mots, dont l'origine est dans le monde de l'imagination et qui le conduiraient à commettre des actions irréfléchies et prématurées, sans aucune préparation.

Nous pourrions le laisser s'égosiller à crier : « Que Dieu porte malheur aux Anglais ! » Comme nos ancêtres du temps des Mameloukș criaient : « Que Dieu amène la perte des Osmanli. »

Mais tous ces cris sont stériles. Est-ce ceci notre mission ? Et que réaliserions-nous de concret si nous suivions cette voie ?

Je fais remarquer plus haut que le succès de la révolution dépend de sa compréhension des obstacles qu'elle rencontre et de son aptitude à l'action rapide. A ceci, j'ajoute que la révolution doit rester vierge de slogans creux et brillants. Elle doit réaliser ce qu'elle trouve juste — sans tenir compte du prix qu'elle devra payer en sympathie et en ovations de la part du peuple. Autrement, elle trahirait la confiance qui lui a été donnée.

Nombreux sont ceux qui viennent à moi se plaindre : « Tu as mis en colère tout le monde. » A ceux-là, je réponds : « La colère n'a jamais changé la marche des événements. » Il vaut mieux demander : « Ce qui les a mis en colère était-ce pour le bien de l'Etat ? » Je sais que nous avons mis en colère les propriétaires des grandes terres. Mais était-il possible d'accepter qu'eux, si peu nombreux, possèdent des milliers de dounams de terre, tandis que les autres ne possèdent même pas celle dans laquelle ils sont enterrés ?

Je connais la fureur des anciens politiciens, mais pouvions-nous l'éviter, en laissant notre pays en proie à leurs ambitions, leur corruption et leur course effrénée aux prébendes ?

Je sais que nous avons encouru la colère de nombreux fonctionnaires d'Etat. Mais si la moitié du budget avait continué à être dépensée pour le paiement de leurs salaires, aurions-nous été capables d'adjuger la somme de 40 millions de livres à des fins productives ? Que se serait-il passé si, comme eux, nous avions ouvert les caisses de l'Etat et partagé leur contenu entre les fonctionnaires ? Un an plus tard, nous aurions dû arrêter le paiement des salaires.

Il serait facile de contenter tous ces mécontents. Mais quel serait le prix que notre patrie aurait à payer ?

Telle est la tâche que l'Histoire nous a imposée. Nous ne pouvons nous y soustraire. Jamais nous ne nous sommes trompés dans l'appréciation de notre rôle ou des devoirs qui nous incombent. Ce que nous faisons nous cause beaucoup de souffrance, mais nous le faisons pour réparer les torts et effacer le souvenir du passé.

En ce qui concerne l'avenir, d'autres doivent également faire entendre leur voix et ceci pour défendre la vie politique.

Unir 400 millions de musulmans, voici un rôle gigantesque qui attend un acteur qualifié.

Nous nous sommes adressés aux leaders du public, de toutes les classes et de tous les cercles et nous leur avons dit : « Faites une Constitution qui défendra l'héritage saint de votre pays. » Et ainsi fut créée l'Assemblée constituante. Pour assurer notre avenir économique nous avons recherché les plus éminents professeurs du pays et leur avons dit : « Assurez la prospérité de votre pays et faites que chacun de ses citoyens ait tous les jours son morceau de pain. » Et ainsi fut créé le Comité de la Production nationale.

Nous n'avons pas dépassé ces limites. Nous devons à tout prix écarter ces pierres et ces obstacles qui obstruent notre chemin.

Quiconque a des idées nouvelles et l'expérience nécessaire pour contribuer à la construction de notre avenir est libre de le faire. Ceci est notre devoir à tous. Ne soyons pas égoïstes et ne le transformons pas en un bien personnel.

Notre mission nous oblige à nous unir tous pour l'Egypte — L'EGYPTE FORTE, L'EGYPTE LIBRE.

- III -

JE reviens vers la philosophie de la révolution, vers cette période de plus de trois mois, riche en événements. Durant ces trois mois, j'ai souvent essayé d'écrire mes impressions sur la philosophie révolutionnaire, mais mes efforts ont été vains.

Bien que je n'aie pas mis mes impressions sur le papier, je n'ai pas cessé de les accumuler dans mon esprit. Elles ont continué à se cristalliser avec d'autres impressions à l'état latent ; la soif des détails nouveaux, jointe à mes souvenirs et aux événements du jour, a constitué finalement pour moi un tableau d'ensemble clair et complet.

Mais quel est ce tableau clair et réel que je veux tracer maintenant ? Et quel lien a-t-il avec ce qui a été dit dans les deux chapitres qui précèdent ?

Dans le premier chapitre, j'ai raconté comment la révolution s'est imposée comme un devoir à quelques rares individus représentant la jeunesse de notre génération. Je me suis étendu sur la révolution et son rôle dans l'Histoire de notre peuple, et j'ai parlé du 23 juillet comme d'une journée de la révolution, parmi d'autres.

Dans le second chapitre, j'ai relaté les diverses mesures prises durant la préparation de la révolution et j'ai expliqué comment l'Histoire nationale nous a tracé le chemin — d'un côté sur la base des leçons du passé, leçons d'une grande portée morale — et de l'autre, en nous inspirant de nos vues d'avenir, vues pleines d'espoir.

A ce propos, j'ai déjà parlé du facteur « temps ». Je parlerai maintenant du facteur « espace ». Je n'ai pas l'intention d'aborder d'une manière philosophique les problèmes « du temps et de l'espace », mais il n'y a aucun doute que la terre entière, et non pas seulement notre pays, est le produit de l'action du temps et de l'espace. En traitant des facteurs qui ont conduit notre pays à la situation actuelle, je ne pourrai pas ne pas tenir compte des facteurs « temps » et « espace ».

“ L'espace ” égyptien

En langage clair et simple, nous ne pouvons pas revenir au XIIe siècle et vêtir ses habits, qui nous paraissent aujourd'hui étranges et ridicules. Nous ne devons pas nous laisser troubler par des siècles qui nous paraissent plus sombres que le noir, pensées que ne pénètre aucun rayon de lumière. De même, nous ne pouvons pas nous comporter comme si l'Egypte était l'Alaska du Nord ou une île isolée où règne la désolation, comme l'île de Wake dans l'océan Pacifique. Si le temps a tracé la voie de notre évolution, l'espace trace celle de la réalité qui se présente. Après avoir parlé du facteur « temps » dans les deux chapitres qui précèdent, j'aborderai maintenant le facteur de l'espace.

Avant tout, nous devons être complètement d'accord sur une chose importante : la délimitation de nos frontières. Si on me dit que notre frontière, c'est la capitale dans laquelle nous résidons, je ne suis pas d'accord. Si on me définit notre pays comme limité aux frontières politiques qui le bornent, là encore je ne saurai l'accepter. Car si nos problèmes se trouvaient restreints au cadre de notre capitale ou des frontières politiques de notre pays, nous n'aurions pas eu de difficultés particulières à les résoudre. Nous nous serions enfermés, nous aurions calfeutré nos portes et nous aurions vécu comme dans une île, éloignés dans la mesure du possible du monde et de ses difficultés, de ses guerres et de ses crises. Mais celles-ci ont défoncé nos portes et ont marqué visiblement notre pays de leur empreinte, bien que nous n'ayons rien fait pour cela.

La période d'isolement est révolue. Sont révolus aussi les temps où des barbelés délimitaient les frontières des pays et séparaient un Etat d'un autre. Aujourd'hui, chaque nation doit regarder au-delà de ses frontières, afin de déceler les divers courants, de remonter vers la source qui a eu sur elle des incidences, afin de savoir organiser sa vie à côté des autres pays.

Il est nécessaire que chaque pays regarde autour de lui, afin de savoir quelle est sa situation réelle, sinon il ne pourra pas décider de l'action à entreprendre, de son domaine vital et du rôle réel qui lui incombe dans le monde.

Souvent, en travaillant à mon bureau, cette pensée me vient à l'esprit et je me demande : « Quel est le rôle que nous devons jouer dans le monde ? »

Le rôle à jouer

Je réfléchis à notre situation et j'arrive à la conclusion que nous nous trouvons au centre de plusieurs cercles, et que ce centre est notre vrai domaine d'activité, que c'est là que nous devons agir d'abord autant qu'il sera possible.

Nous ne pouvons pas regarder la carte du monde comme des naïfs, sans chercher à comprendre quelle est notre part, et quel rôle nous est destiné. Nous ne pouvons pas oublier que nous sommes entourés d'une zone arabe et que cette zone est une partie de nous-mêmes, dans la mesure même où nous constituons un de ses éléments. Nous ne pouvons pas oublier que notre Histoire s'est identifiée avec cette zone et que ses intérêts sont unis aux nôtres par un lien solide ; ce que je viens de dire n'est pas une simple formule, mais constitue un fait concret.

Pouvons-nous oublier que le destin a fixé notre héritage dans cette région qui mène aujourd'hui un combat très dur pour son avenir ? Ce combat nous touche, que nous le voulions ou non.

Pouvons-nous oublier qu'il existe un monde musulman auquel nous sommes liés non seule-

ment par nos croyances, mais aussi par des causes historiques. Comme je l'ai dit, le destin ne plaisante pas. Ce n'est pas pour rien que nous sommes liés au Sud-Est asiatique, si proche du monde arabe, et qui mène la même existence. Ce n'est pas pour rien que notre pays se trouve au nord-est de l'Afrique — d'où nous pouvons observer le continent noir dans lequel se déroule aujourd'hui un combat très serré entre ses enfants noirs et les colons blancs pour la possession de trésors illimités. Ce n'est pas pour rien que les noirs demandent la culture islamique après avoir été défaits par les Mongols durant leur conquête des capitales antiques de l'Islam, et que l'Egypte a pu leur servir de base lorsqu'ils ont contre-attaqué et repoussé les Tartares à la bataille d'Ein-Glaot.

Tout cela constitue des faits concrets dont les racines sont fortement ancrées dans notre vie. Nous ne pouvons pas les oublier. Nous ne pouvons ni les nier, ni leur tourner le dos, quoi qu'il advienne.

A la recherche d'un acteur

En m'asseyant à ma table de travail, lorsque mes pensées volent à travers le monde, je me souviens soudain du poète italien Luigi Pirandli, et de son conte « Six personnages en quête d'acteurs » (6). Et je ne sais pas pourquoi je m'en souviens précisément maintenant.

Il y a des héros qui jouent des rôles importants sur la scène historique. Par contre, nous voyons l'Histoire riche en rôles grandioses et héroïques pour lesquels on ne trouve pas d'acteurs à la hauteur. Je ne sais pourquoi, mais il me semble que dans notre zone, il existe un rôle important qui est à la recherche d'un acteur pour le jouer. Ce qui est clair, c'est qu'après tant de recherches infructueuses, ce rôle s'offre enfin à notre pays. Car il n'y a personne d'autre que nous qui puissions le jouer.

Je dois préciser que ce rôle consiste à coordonner les facteurs qui mettent en mouvement les forces immenses et latentes que nous possédons, pour ériger une puissance capable de redresser notre zone et lui mettre entre les mains le rôle positif et réel qui lui incombe dans l'humanité de demain.

Il est clair que la zone arabe est la plus importante de toutes et que nos liens avec elle sont d'une solidité à toute épreuve. Son Histoire rejoint la nôtre. Nous avons fait face aux mêmes difficultés. Les mêmes crises nous ont atteints. Lorsque nous avons été piétinés par les conquérants montés sur leurs chevaux, les autres pays arabes étaient couchés à nos côtés. De même, la religion nous a liés à eux, les principaux centres religieux ayant été La Mecque et puis Le Caire.

De plus, un même lien solide unit fortement tous ces faits historiques, intellectuels et matériels qui constituent notre passé commun. Je me souviens encore des sentiments qui m'ont envahi lorsqu'à l'école secondaire, j'ai pris conscience de l'existence réelle du monde arabe.

Je me souviens aussi des grèves que mes camarades et moi faisions chaque année le 2 décembre (7) pour protester contre la déclaration Balfour par laquelle les Anglais donnèrent aux Juifs un foyer national, foyer qui avait été volé à ses propriétaires légaux.

Lorsque je me suis demandé, à cette époque, pourquoi, en sortant de l'école, j'étais si enflammé, et pourquoi je me suis si souvent emporté ou irrité à propos d'un pays que je n'avais jamais vu, je n'ai eu d'autre réponse que l'écho de mes sentiments profonds. Lorsque j'étais au Collège militaire et que j'ai étudié de plus près les diverses batailles qui se sont livrées en Palestine, et les conditions faites à ce pays, qui a été au siècle dernier la proie de plusieurs envahisseurs, j'ai commencé à comprendre la situation. Et lorsque la crise palestinienne s'est déclenchée, j'étais déjà convaincu qu'il ne s'agissait pas d'une guerre pour un pays étranger, mais pour notre propre défense.

La guerre d'Israël

Je me souviens qu'un jour, après que le partage de la Palestine eut été décidé, en septembre 1947 (8), les Officiers Libres ont tenu une réunion dans laquelle ils ont décidé de porter au peuple arabe de ce pays une aide rapide et efficace.

Le lendemain, je me suis rendu au domicile de Haj Amin El Husseini, mufti de Jérusalem, qui résidait en ce temps à Zeitoum. Je lui ai dit : « Tu as certainement besoin d'officiers pour diriger les combats et entraîner les volontaires. Nombreux sont les officiers dans l'armée égyptienne qui veulent s'enrôler. Ils sont à ta disposition à tout moment. »

Haj Amin El Husseini exprima vivement sa joie, mais préféra, avant de répondre à ma proposition, obtenir la permission du gouvernement égyptien. Quelques jours après, le gouvernement égyptien répondait négativement.

Entre temps, nous n'étions pas restés inactifs. L'artillerie d'Ahmed Ebd El Azis avait commencé à diriger ses obus vers les colonies juives au sud de Jérusalem. L'officier d'artillerie était Kamal El Dine Hussein, membre du Comité restreint des Officiers Libres, devenu aujourd'hui le Conseil de la Révolution.

Je me rappelle un fait gardé secret jusqu'aujourd'hui par les Officiers Libres. Hassan Ibrahim (9) partit pour Damas où il entra en contact avec quelques officiers de Fawzi El Kaoudji. En ce temps, Kaoudji était commandant de l'Armée de Libération arabe qui se préparait à la bataille décisive dans le nord de la Palestine. Hassan Ibrahim et Abd El Latif El Bagladi (10) préparèrent un plan d'action pour le combat décisif dont les points principaux étaient les suivants :

L'Armée de Libération arabe n'avait point d'aviation, dont l'intervention eût été décisive dans la bataille. Où pouvait-on se procurer des avions ? Hassan Ibrahim et Abd El Latif El Bagladi n'ont pas hésité à déclarer que l'aviation égyptienne était en mesure d'acomplir la mission qui lui serait confiée. Mais comment ?

Peu avant, l'Egypte était entrée en guerre. Le contrôle des forces armées était précis et rapide. De grands efforts avaient été faits, notamment dans l'aviation, pour la réparation des appareils, l'entraînement et la préparation des pilotes. Mais rares sont ceux qui étaient au courant du secret qui consistait en cèci : des aviateurs et leurs appareils devaient être envoyés en Syrie lorsque les Syriens nous feraient savoir que le moment était venu, afin d'intervenir dans le combat décisif pour la Terre Sainte.

Ce programme n'a pas été mis en application et le signal n'a pas été donné. Toutes les armées arabes sont entrées en guerre pour sauver la Palestine. Je n'ai pas l'intention de m'étendre sur la guerre de Palestine, qui nécessiterait un examen approfondi et force détails. Mais nous avons reçu ainsi une grande leçon que je veux mentionner : les peuples arabes sont tous entrés dans la guerre avec le même enthousiasme ; les mêmes sentiments les pénétraient ; et ils sont tous sortis de la guerre avec la même amertume. Chacun d'eux s'est trouvé, de retour dans son pays, en face des mêmes causes et a été dominé par les mêmes forces.

"Je défendais mon foyer"

Souvent, je me suis assis seul dans les tranchées d'Iraq El Kanchiah. J'étais officier d'état-major du 6ᵉ bataillon qui occupait cette région, qui servait quelquefois pour la défense, mais surtout comme base d'attaque. Je me suis promené parmi les ruines causées par les bombardements de l'ennemi. Je me suis laissé emporter par l'imagination vers les cieux. Et de là-haut, j'ai scruté le tableau qui se présentait : ici nous sommes assiégés, les positions de nos régiments et celles des autres. Au loin, se trouvent les forces ennemies qui nous entourent. Ailleurs aussi, nos forces étaient assiégées et ne pouvaient se mouvoir. La situation politique dans la capitale dont nous recevions les ordres était telle que nous nous sentions assiégés et paralysés par le gou-

Les tanks défilent dans les rues du Caire
« Seule vaut l'action concrète. »

(6) Nasser se trompe en citant « le poète Pirandli » : il s'agit évidemment de Pirandello, et de la pièce (et non du livre) « Six personnages en quête d'auteur » (et non « d'acteurs »). (N.D.L.R.)

(7) Nasser, bien entendu, se réfère au 2 novembre.

(8) Probablement, le 29 novembre.

(9) Membre du Conseil de la Révolution.

(10) Ministre des Questions municipales, précédemment ministre de la Guerre.

vernement, de façon plus efficace et plus dramatique encore que n'eût pu le faire l'ennemi.

Il y avait aussi, là-bas, nos frères d'armes de la grande nation arabe qui s'étaient jetés dans la bataille pour la Palestine. Ces armées des pays frères étaient aussi handicapées et se sentaient assiégées par les mêmes problèmes que nous, c'est-à-dire par la situation politique dans laquelle se trouvait leur gouvernement respectif. Elles sentaient qu'elles n'étaient que les pions d'un jeu d'échecs et ne pouvaient se déplacer que selon la volonté des joueurs.

Nos peuples, à l'arrière, étaient les victimes d'une véritable machination. On les a trompés sciemment, et on ne leur a pas montré la situation sous son vrai jour.

De temps à autre, je quittai les cieux pour redescendre sur terre. J'avais alors le sentiment que je défendais mon foyer. Ce sentiment s'est renforcé au contact des enfants des réfugiés qui avaient eu leur maison détruite et avaient tout perdu.

Je me souviens surtout d'une fillette de l'âge de ma fille que j'ai vue anéantie par l'effroi et qui, au milieu des sifflements de balles, demandait un morceau de pain pour apaiser la faim qui tenaillait ses entrailles. Alors, je me suis dit : « Tout cela pourrait aussi arriver à ta fille. » J'étais convaîncu que ce qui s'est passé en Palestine aurait pu se dérouler en tout point dans notre zone, tant que les sphères dirigeantes resteraient les mêmes.

Après la fin du siège et des combats, en rentrant chez moi, je voyais clairement que toute la zone arabe constituait effectivement une seule unité et qu'il ne fallait pas la maintenir divisée en sections séparées. Le déroulement des événements a renforcé ma conviction que Le Caire, Amman, Beyroutth, Damas constituent une seule zone, qui a subi les mêmes événements et a le même obstacle à surmonter : l'impérialisme.

Israël : création de l'impérialisme

Israël même n'a été qu'une création de l'impérialisme. Si la Grande-Bretagne n'avait pas eu un mandat sur la Palestine, jamais les sionistes n'auraient trouvé l'appui nécessaire pour réaliser l'idée du foyer national. Leur idéal serait resté une vision ridicule et irréalisable.

En écrivant ces lignes, j'ai devant moi les Mémoires de Chaïm Weizmann, président de l'Etat d'Israël et son véritable fondateur. Ces Mémoires ont paru sous le titre : « Essai et expérience ». Certains paragraphes ont particulièrement attiré mon attention. Je fais donc une pause pour en citer l'essentiel :

« Il était nécessaire, écrit Weizmann, que nous puissions compter sur l'appui d'une grande puissance. Il y en avait deux qui auraient pu nous aider : l'Allemagne et l'Angleterre. L'Allemagne a préféré rester à l'écart. Par contre, la Grande-Bretagne a eu envers nous une attitude amicale et encourageante. »

Je cite encore le livre de Weizmann : « C'était au 6e Congrès sioniste. Herzl se leva et déclara qu'entre toutes les nations, seule la Grande-Bretagne avait reconnu dans le peuple juif un peuple indépendant et différent des autres peuples. Nous, Juifs, entendons avoir un Etat indépendant. Après cela, Herzl lut la fameuse lettre envoyée par le gouvernement britannique et signée par Lord Landsdown, qui proposait aux Juifs un territoire autonome en Ouganda. Les délégués du Congrès acceptèrent la proposition à la majorité. Mais il n'y eut pas de suite à ce projet. Ensuite, une commission d'enquête fut envoyée à El-Arich, au Sinaï, pour étudier la région. Lord Kromer (11) exprima sa sympathie pour l'idée d'un foyer national.

Les aveux de Lord Balfour

« Plus tard, j'ai rencontré Lord Balfour, alors ministre britannique des Affaires étrangères ; il m'a demandé : « Pourquoi n'avez-vous pas accepté l'Ouganda pour foyer national ? » Je lui ai répondu que bien que le sionisme fût un mouvement national politique, on ne pouvait pas ne pas tenir compte de son caractère spirituel, car j'avais la ferme conviction que si le côté spirituel était négligé, nous ne pourrions jamais accomplir notre rêve national. Et j'ai demandé à Lord Balfour : « Qu'auriez-vous dit si quelqu'un vous proposait d'adopter Paris comme capitale, au lieu de Londres ? Accepteriez-vous ? »

Un autre passage du livre m'attire encore. « En automne 1921, je suis retourné à Londres pour prendre part à la préparation du projet de mandat britannique en Palestine, qu'il fallait présenter à la Société des Nations pour qu'elle se prononce. Ensuite, la conférence de San Remo a accepté l'idée du mandat.

« Entre temps, Lord Curzon remplaça Lord Balfour aux Affaires étrangères et c'est à lui qu'incombait la tâche de mettre à exécution le mandat. De notre côté, nous avons été satisfaits de l'aide précieuse apportée par le fils de V. Cohen en Amérique et la collaboration d'Erik Adam, le secrétaire de Curzon.

« Dans l'élaboration du projet de mandat, nous avions demandé qu'on ne modifie pas la Déclaration Balfour et que l'Angleterre entreprenne une politique dans le sens de l'idée du foyer national. Nous avions demandé que l'on précisât : « La reconnaissance des droits historiques des Juifs sur la Palestine. » Lord Curzon proposa, pour ne pas irriter les Arabes, de rendre la déclaration moins retentissante : « En vertu du lien historique qui unit les Juifs à la Palestine » (12).

Le même destin et le même ennemi

J'aurais voulu donner ici d'autres citations du livre de Weizmann, mais il est asez clair maintenant que les faits que je viens de mentionner ont eu pour résultat les dures épreuves qui ont amené la perte de la Palestine.

Je reviens donc à ce que j'exposais :

L'impérialisme est le principal ennemi. Il a assiégé notre zone avec beaucoup plus d'efficacité que ne le fut Falouja, pendant le siège

Lorsque tous ces faits ont été pour moi tout à fait clairs, j'ai ressenti la conviction qu'il n'y avait pour nous, Arabes, qu'une seule zone, avec les mêmes conditions, les mêmes problèmes, le même destin, le même ennemi, malgré les formes diverses que celui-ci a tendance à prendre.

La leçon que j'ai tirée du déroulement des événements après le 23 juillet, a renforcé ma confiance dans la vitalité de notre peuple. Le tableau, qui était confus en moi, a pris soudain un visage net, et les ténèbres qui le recouvraient ont commencé à se dissiper.

Les difficultés sont apparues bientôt dans le combat unifié qu'il fallait entreprendre pour surmonter les obstacles disposés par l'ennemi.

Dans le but d'unifier la lutte, j'ai commencé à avoir divers contacts avec mes frères et j'ai constaté que la plus grande difficulté à surmonter était la crainte et la méfiance que l'ennemi avait réussi à nous inspirer, afin de nous diviser et de nous garder sous sa domination.

Un jour, en discutant avec un homme d'Etat arabe et un de ses amis, je lui ai posé quelques questions au sujet du combat unifié que je comptais entreprendre. Je lisais l'hésitation sur son visage, tandis qu'il observait à la dérobée son ami pour deviner sa réaction. Alors je lui ai dit : « Regarde-moi bien dans les yeux, surmonte tes craintes et parle franchement. Ce n'est pas à la légère que nous pourrons entreprendre une tâche aussi grandiose. »

Il n'hésita plus une seconde à reconnaître ouvertement que, par la lutte unifiée que nous entreprenons, nous pouvons obtenir tout ce que nous désirons. Nous sommes forts, mais notre grand malheur est que nous ne savons pas combien grande est notre force.

Nous avons tort de croire que la force consiste à crier que nous sommes forts. La force signifie la capacité d'agir d'une façon pratique, en utilisant rationnellement tous les facteurs qui concourent à accroître encore la force dont on dispose.

Pourquoi nous sommes forts

Pour comprendre cela, il faut tenir compte de trois facteurs principaux :

D'abord, il faut savoir que nous formons un groupe de peuples voisins qui sont liés par des liens culturels, matériels, plus solides que tous les liens ayant pu unir un autre groupe de peuples. Nos peuples possèdent des qualités, des caractères et une culture qui ont créé l'atmosphère nécessaire à la naissance des trois religions sacrées. On ne peut pas négliger cet élément si l'on veut assurer la paix dans le monde.

Quant au second facteur, c'est notre situation géographique. Sur la carte du monde, nous occupons une position stratégique et nous sommes à la croisée des chemins.

Le troisième facteur, c'est le pétrole, qui est le nerf de la vie et sans lequel aucune puissance ne peut exister. Il est utilisé partout et pour tout sur terre, sur mer ou dans l'air. En temps de guerre comme en temps de paix.

Je veux m'arrêter un peu, et aborder le problème du pétrole. A ce sujet, j'ai lu un article publié par l'Université de Chicago et j'aurais voulu que chacun d'entre vous le lise, y réfléchisse et essaye de saisir le sens profond contenu dans ses statistiques. L'article indique que la production du pétrole dans les pays arabes est d'un prix de revient dérisoire.

Depuis 191..., les sociétés pétrolières ont dépensé 60 millions de dollars pour la recherche du pétrole en Colombie et jusqu'en 1936, n'ont pu trouver une seule goutte de pétrole. Au Venezuela, ces mêmes sociétés ont dépensé 44 millions et n'ont découvert le premier puits qu'après quinze ans de recherches.

En Indonésie, elles ont gaspillé 30 millions de dollars et n'ont pu aboutir à un résultat que tout récemment.

La conclusion de l'article est la suivante : la somme nécessaire pour la production d'un tonneau de pétrole dans les pays arabes se monte à dix cents. Le centre de production du pétrole s'est déplacé des Etats-Unis — où les puits se sont vidés, où les terrains et la main-d'œuvre sont chers — vers la zone arabe où les puits sont encore inexploités, des terres de grande valeur acquises pour presque rien et où la main-d'œuvre se contente d'un salaire dérisoire.

La preuve en est que la moitié des réserves mondiales de pétrole se trouve dans la zone arabe, et l'autre moitié répartie entre les Etats-Unis, la Russie, l'archipel des Caraïbes, etc. Ainsi, il a été prouvé que la production moyenne d'un puits de pétrole par jour est de :

— 11 tonneaux aux Etats-Unis ;
— 230 tonneaux au Venezuela ;
— 400 tonneaux dans la zone arabe.

J'espère avoir réussi à dégager l'importance de ce facteur-force. Nous pouvons donc nous considérer comme forts — pas en criant que nous le sommes — si nous nous réunissons à une même table, prenons conscience du lien solide qui nous unit et fait de nous une unité indivisible.

La conquête du monde

On ne peut séparer d'une entité aucun de ses membres, et d'ailleurs, il ne peut subsister tout seul, comme une île. Chaque membre est indiscutablement soudé aux autres.

Ceci est le premier cercle à l'intérieur duquel nous devons nous mouvoir dans la mesure du possible. Ce cercle s'appelle la zone arabe.

Si nous nous tournons vers le second cercle, c'est le continent africain. Je ne crois pas exagérer en disant qu'en aucun cas, nous pouvons rester à l'écart — que nous le voulions ou non — en présence de la lutte sanglante et terrible qui se déroule en ce moment dans le continent entre 5 millions de colons d'un côté et 200 millions d'Africains de l'autre. La raison première est que nous-mêmes, nous nous trouvons en Afrique et que les peuples d'Afrique continueront à porter leurs regards vers nous, car nous gardons la porte septentrionale du continent et leur servons de liaison avec le monde extérieur. En aucun cas, nous ne pouvons passer outre à l'engagement formel que nous avons pris de les aider tous dans la mesure du possible, même ceux qui habitent les coins les plus reculés de la jungle.

Il y a aussi une autre raison importante. Le Nil est l'artère de notre pays et il prend sa source au centre du Continent.

Quant au Soudan, notre frère bien-aimé, ses frontières arrivent jusqu'au cœur de l'Afrique.

Il n'y a aucun doute qu'en ce moment, il se produit en Afrique une fermentation très forte. De nouveau, l'homme blanc essaye de diviser le Continent. Il ne faut pas croire que cela ne nous touche pas et que nous pouvons assister, passifs, à toutes ces tentatives de division, sans nous en mêler.

Je rêve du jour où il y aura, au Caire, un Institut chargé des recherches en Afrique qui aidera au progrès du Continent africain, avec l'aide des divers instituts existant dans le monde.

Reste à examiner le troisième cercle. Il s'étend au-delà des continents et océans. Je l'appellerai le cercle de nos frères qui, là où ils se trouvent, se tournent comme nous vers La Mecque et récitent les mêmes prières.

Ma conviction est que l'unité des peuples de l'Islam est réalisable ; déjà, elle ne fait que se renforcer de jour en jour, notamment après ma visite dans le royaume séoudite.

En me tenant debout devant la Kaaba, j'ai senti mon cœur battre du même rythme que celui du monde islamique. Alors, j'ai dit : « Notre conception du pèlerinage doit changer. Non pas que l'on cesse de rendre visite à la Kaaba pour être en règle avec le Ciel, ou pour obtenir le pardon. Mais le pèlerinage doit se transformer en force politique pour les hommes d'Etat musulmans, leurs hommes de science, écrivains, industriels, commerçants et leur jeunesse. C'est là qu'ils définiront les lignes de conduite de leur pays respectif et les activités communes à entreprendre entre eux, qu'ils fixeront la date des congrès futurs. Ils doivent craindre Dieu et lui obéir, être forts et fermes, face aux difficultés, et se méfier de l'ennemi. Ils pourront ainsi aspirer à une vie nouvelle et devront croire à leur destin. »

J'ai exprimé quelques-unes de ces idées à Sa Majesté le Roi Séoud. Il m'a dit : « C'est là la vraie explication du pèlerinage, et je ne vois pas d'autre interprétation qui puisse la surclasser. »

Lorsque j'imagine qu'il y a 80 millions de musulmans en Indonésie, 50 millions en Chine, tant d'autres millions en Malaisie, Siam et Birmanie, 100 millions au Pakistan, plus de 100 millions au Moyen-Orient, 40 millions en Russie et quelques millions dans les autres parties du monde ; lorsque j'imagine les centaines de millions d'hommes unis par leur foi, ma confiance croît dans les possibilités considérables d'une activité commune, collaboration qui ne les prive pas de la fidélité à leur Etat respectif et leur assure une force illimitée.

Je sens que ce rôle gigantesque nécessite maintenant un acteur qui soit prêt à l'assumer. Vous voyez le rôle à jouer, vous voyez quelles sont les qualités que doit posséder l'acteur, et vous voyez la scène sur laquelle il doit apparaître.

C'est nous, et nous seulement, que le passé désigne pour jouer ce rôle. Nous sommes seuls qualifiés pour le faire.

(11) Gouverneur l'Egypte du temps de Herzl.

(12) Bien que Nasser prétende citer textuellement l'ouvrage de Weizmann, les propos qu'il rapporte sont très différents du texte original.

POKER DU COLONEL

sant ensuite Gibraltar, gagnent l'Angleterre qui reçoit par cette voie 70 % de ses approvisionnements de pétrole, ou les ports français, par lesquels arrive ainsi la moitié de nos ressources en carburant liquide.

Sauf pendant les périodes de guerre ou de dépression économique, le trafic du canal n'a cessé de croître depuis sa création : il a quadruplé depuis 1930, décuplé depuis 1905. Le franchissement de l'isthme représente une économie de plus de la moitié du parcours sur Marseille-Bombay ou sur Londres-Aden et raccourcit de 20 à 40 % la distance des ports d'Europe occidentale à ceux du Sud-Est asiatique.

Depuis jeudi dernier, les 740 employés et pilotes qu'occupe la compagnie dans la zone du canal (outre 4.000 ouvriers, dont 95 % sont Egyptiens), sont chacun suivis pas à pas d'un fonctionnaire délégué par le Caire, qui contrôle méticuleusement tous leurs gestes. Personne n'a d'ailleurs cherché à se soustraire à la réquisition. Sur les 23 millions d'habitants de l'Egypte, 400.000 vivent dans cette zone. Port-Saïd, avec un volume de transit supérieur à ceux de Londres, Anvers ou Rotterdam, est devenu l'un des plus grands ports du monde. Deux fois par jour, formés en convois, après qu'un pilote ait pris place à bord de chaque navire, une dizaine de bateaux quittent Port-Saïd pour Suez (à 23 h. et à 11 h.) ou Suez pour Port-Saïd (à 6 h. 30 et à 18 h. 30). La traversée du canal dure sept heures, mais l'ensemble des opérations de transit représente en moyenne une quinzaine d'heures.

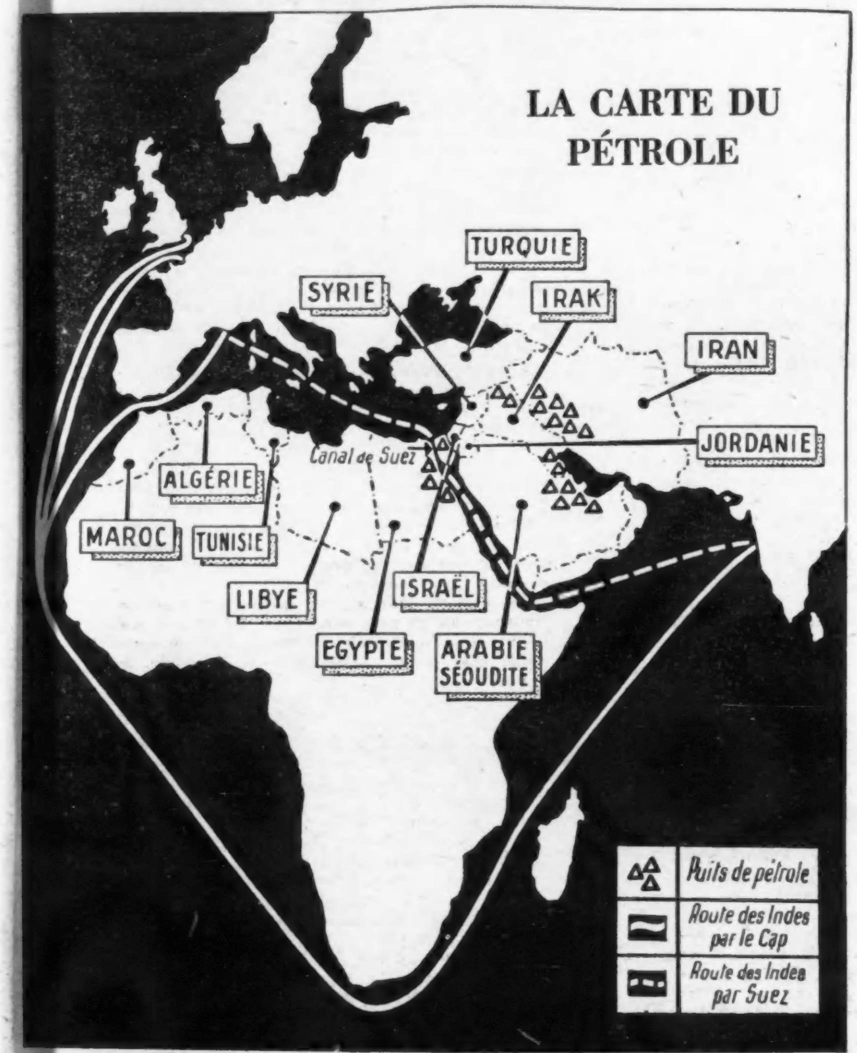
Lorsque le navire, arrivé à l'autre extrémité, a acquitté les droits de passage (3 millions de francs pour un bâtiment moyen), que le pilote a regagné sa base, le « chemin de Ptolémée » est franchi.

Dans la seule journée de vendredi à samedi midi, 250 millions de francs sont tombés ainsi dans les caisses du gouvernement, sous les yeux éblouis de plusieurs milliers d'Egyptiens, venus de loin, en longues files de voitures, voir « leur canal ».

Car pour l'instant, on paie sur place — alors que d'habitude, les compagnies de navigation versaient les droits dans les banques de la compagnie, le plus souvent (80 %) à Paris ou à Londres. Et ce geste inhabituel constitue, avec la présence de quelques sentinelles et des « anges gardiens » égyptiens, le seul signe visible de la nationalisation.

Souvenirs d'un âge révolu

Mais demain que va-t-il se passer ? Quelle sera la nature de la réplique « énergique et sévère » annoncée par le président du Conseil français, de la riposte promise par le Premier britannique ? Et d'abord, quelles mesures de rétorsion sont possibles ?



Les compagnies américaines contrôlent tout le pétrole d'Arabie (Aramco), la moitié du Koweit (Gulf), le quart de l'Irak (Standard Oil) et de l'Iran. Elles en livrent la plus grande partie à l'Europe pour sa consommation. Le Moyen-Orient fournit 20 % de la production mondiale.

Une action militaire dans la zone du canal n'a pas été exclue par la presse anglo-saxonne et le gouvernement anglais. Mais l'Egypte n'est pas Panama. Un débarquement devrait recourir à un immense déploiement de forces et entraînerait de violents combats. Le risque de voir ces combats s'étendre aux autres pays arabes est assumé, à Londres, par les partisans de l'action militaire. Mais ils ne sont pas en majorité.

Le boycott du canal par ses usagers paraît bien improbable, sinon impraticable. Les 65 millions de tonnes de pétrole qui le franchissent chaque année devraient emprunter la route du Cap, deux fois plus longue. Les navires ne sont pas assez nombreux pour que leur rotation soit ainsi deux fois plus lente.

On en est encore aux représailles financières. Dès vendredi, l'Angleterre bloquait les avoirs égyptiens en Grande-Bretagne. La France, par un petit décret paru au « Journal officiel », faisait de même — ce qui ne signifie pas grand-chose. Nasser répliquait en soumettant au contrôle des changes les comptes en banque des étrangers résidant en Egypte et en interdisant les transactions en devises.

Surtout, son gouvernement faisait savoir qu'il nationalisait non seulement le canal, ses installations et ses recettes, mais aussi les réserves et les avoirs de la compagnie à Paris, à Londres et dans le reste du monde. Pour peser sur la bonne volonté des administrateurs, le chef d'Etat égyptien dispose d'une arme non négligeable : si ces biens ne lui sont pas remis, les actionnaires ne seront pas indemnisés.

Car pour l'instant, on leur promet qu'ils rentreront dans leur argent. Une légère divergence d'évaluation toutefois : Le Caire estime son acquisition à quelque 70 milliards de francs ; Londres l'évalue à près de 500 milliards.

L'antique « Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez », elle, se contente de multiplier les communiqués de protestation contre « cette violation du droit des gens ». A vrai dire, la compagnie n'avait guère cessé, depuis quatre ans, de trembler pour son avenir. La concession en vertu de laquelle elle exploite le canal venait à expiration en 1968. Chacun savait bien que dans douze ans, il faudrait renoncer au contrat avec l'Egypte ou accepter d'en passer par les fourches caudines du régime Nasser, s'il est encore en place. Chaque pas en avant du colonel-président était une nouvelle occasion de craindre.

Pourtant, il y a un mois, les 32 membres du conseil d'administration et l'équipe de la direction générale avaient bien cru voir s'ouvrir devant eux un profitable sursis.

Sur un froncement de sourcils de Nasser, la compagnie avait accepté, avec le minimum de protestations, de contribuer, elle aussi, à la construction d'Assouan. Elle s'était résignée à investir vingt milliards en Egypte d'ici 1964, dont près de onze dès cette année. Mais elle espérait avoir payé de ce prix quelques années de tranquillité au moins relative.

Aussi le rire sardonique de Nasser a-t-il retenti douloureusement pour l'ambassadeur Charles-Roux, président du conseil d'administration, tout absorbé par la publication de ses « Souvenirs diplomatiques d'un âge révolu » qu'une ironie du sort devait précisément faire sortir des presses de l'éditeur Fayard, le jour même, vendredi, où la page était brutalement tournée sur l'une des épopées de la « belle époque ».

Vingt ans avant l'atome

Mais ce rire résonnait aussi dans les chancelleries. Au pied du mur, après le refus anglo-saxon de financer Assouan, Nasser, sans se tourner ouvertement vers l'U.R.S.S. — ce qui eût provoqué des « mouvements divers » dans le monde arabe — engageait l'épreuve de force avec les Occidentaux. Tous les pays excoloniaux, y compris l'Irak, considéraient la décision d'Alexandrie comme légitime en fait, sinon en droit.

Suez financera-t-il Assouan ? La marge apparaît grande entre les seize milliards de bénéfices annuels du canal et les 450 milliards qu'il sera nécessaire d'investir en dix ans. Mais la participation anglo-américaine à l'entreprise ne devait représenter que 100 milliards environ, en dix ans. Sur ce plan, l'appoint est sensible.

Sur le plan du prestige, l'opération est plus rentable encore, tout au moins dans l'immédiat. L'excès même de certains propos officiels en France et en Angleterre, contribue à faire de Nasser un géant. Ainsi Staline, en se dressant vainement contre la petite Yougoslavie, fit-il de Tito un personnage hors de proportion avec son poids économique et diplomatique réel.

Ce qui est grave dans l'affaire de Suez, ce n'est pas « l'atteinte aux droits des gens » que proclame presque timidement d'ailleurs la compagnie. Cette atteinte était déjà portée le jour où l'Egypte décidait d'interdire le franchissement du canal aux navires israéliens, sans que s'élèvent dans le conde d'autres protestations que platoniques.

Ce n'est pas non plus le problème juridique créé : la compagnie n'a même pas requis la réunion en conférence des puissances signataires de l'acte de 1888 organisant le statut international du canal (signataires parmi lesquels d'ailleurs figurent, aux côtés de la France et de la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Autriche-Hongrie (!) et la Russie).

Les deux éléments redoutables déchaînés par le geste du Premier égyptien sont l'exemple donné aux nations arabes et le ferment de déséquilibre mondial qu'il libère.

Après la nationalisation par l'Iran des raffineries anglaises d'Abadan, la saisie de Suez incitera les gouvernements arabes du Moyen-Orient à considérer désormais d'un autre œil les puits de pétrole qui s'élèvent sur leur territoire. Les délégations de pétroliers qui se succèdent sans interruption depuis vendredi dernier au Quai d'Orsay et au Foreign Office ne laissent pas ignorer que le relais de l'énergie pétrolière par l'énergie atomique ne sera guère atteint avant une vingtaine d'années. Jusque là, il faut assurer une difficile soudure ; une lutte sévère pour le pétrole, dont l'extraction menace de se raréfier progressivement, opposera les grandes puissances.

"La voie désastreuse de la désagrégation"

Si le sang-froid proverbial des Anglais ne s'est cependant pas démenti jusqu'à présent, peut-être faut-il en chercher le secret dans cette phrase jetée par Sir Anthony Eden à Londres, en avril dernier, au sortir de sa plus longue entrevue avec les deux dirigeants soviétiques, Kroutchev et Boulganine : « J'ai dit à nos interlocuteurs que le Moyen-Orient est zone d'importance vitale pour la Grande-Bretagne et que tout encouragement à l'agitation dans cette partie du monde serait interprété par nous comme une grave atteinte à la détente internationale. M. Kroutchev m'a répondu : « Nous tenons avant tout à la détente. »

Dans quinze jours, le colonel Nasser doit partir pour Moscou. Un voyage d'un mois a été préparé pour lui à travers la Russie et les démocraties populaires de l'Europe, voyage qui paraît d'ailleurs devoir être quelque peu retardé. C'est sans doute en pensant aussi aux déclarations chaleureuses qui émailleraient ce périple, que Washington a donné une forme cinglante à son refus d'aider à la construction du barrage d'Assouan.

Mais, quelles qu'aient pu être les arrière-pensées américaines, l'affaire de Suez est la nouvelle clé de l'évolution mondiale. « Si le défi que vient de lancer l'Egypte à la Grande-Bretagne, écrivaient mercredi les observateurs américains Joseph et Stewart Alsop, dans le « New York Herald Tribune », dans une affaire absolument vitale pour les intérêts anglais, si ce défi est payant, alors il ne sera pas exagéré de dire que c'en est fini, une fois pour toutes, de la Grande-Bretagne en tant que grande puissance. Et la valeur de l'alliance anglo-américaine, qui demeure la clé de voûte des forces occidentales, sera alors fortement entamée, sur la voie désastreuse de la désagrégation. »

Tel est l'enjeu. Nasser, en choisissant de jouer la division entre les deux blocs, en préférant le coup de poing de Suez à la « concurrence par la séduction » que pratiquent Tito et Nehru, a peut-être compromis les véritables intérêts de l'Egypte et ceux des pays sous-développés, qui étaient d'amener les deux blocs à faire pacifiquement assaut de générosité. Mais il a surtout compromis la détente mondiale.

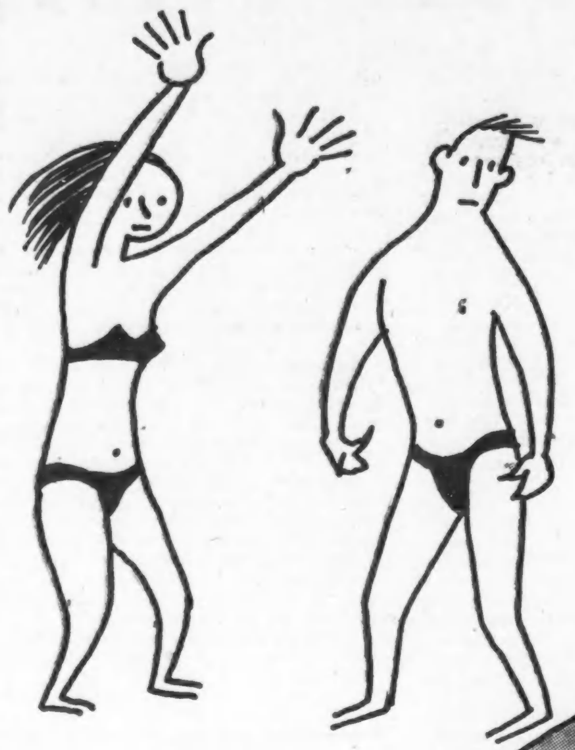
La conclusion des frères Alsop est pessimiste :

« Les Anglais n'auront certainement pas recours à la force, s'ils ne sont pas soutenus par les Américains. 1956 est, aux Etats-Unis, l'année des élections. Il y a donc à parier dix contre un que la politique adoptée sera l'acceptation, voilée de protestations, d'un nouveau recul des démocraties occidentales sur le déclin. »

P. V.-P.

LES CASSE-P

Les Casse-Pieds ont, en vacances, un vaste champ d'action qu'ils piétinent allégrement. D'autant que l'été leur procure des loisirs illimités qu'il leur faut combler à tout prix. Raymond de Lavererie présente ici quelques échantillons les plus répandus de cette redoutable espèce.



Si encore ils savaient y jouer, au volley-ball !

Il est adorable, n'est-ce pas ? Et tellement en avance pour son âge.

Il y a des brutes qui n'aiment pas les bêtes.

-PIEDS NUS

LE jour où il y a du soleil, elle vous raconte sa (longue) vie... à l'ombre.

Surtout ne bougez pas, il va vous photographier.

Vous n'êtes pas liante ? Vous le deviendrez de gré ou de force. Trésor, prête ta pelle à la petite fille...

Ah ! le silence de la mer...

Un mot en cinq lettres ? Donnez-moi ça. Je vais les finir, moi, vos mots croisés.

THÉATRE

Hospitalité à la blésoise

ROMÉO ET JULIETTE
de William Shakespeare,
adaptation de Jean Vauthier.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME
de Molière. Au Festival de Blois.

POUR faire un bon festival, vous prenez un site, de préférence historique, avec château ou ruine ; une jeune compagnie dont l'animateur dispose de quelques bons comédiens et voit grand ; vous faites revenir quelques critiques dans un bain de cordialité et d'hospitalité gentille pour leur enlever leur âcreté naturelle ; et vous servez devant eux par une belle nuit d'été un ou deux de ces auteurs qui résistent à toutes les épreuves, comme Shakespeare ou Molière.

Presque toutes ces conditions étaient réunies à Blois. M. Jean Deninx dont nous avions vu à Paris *La Nuit des Rois*, aime les classiques à grande mise en scène. Après avoir eu la coquetterie de préférer au fameux château un élégant petit bâtiment caché dans les jardins de l'évêché, il a su s'en servir avec beaucoup de goût et d'intelligence. Et l'hospitalité était parfaite, si le ciel n'était pas clément.

L'adaptation de *Roméo et Juliette* par M. Jean Vauthier, l'auteur du *Personnage Combattant*, à une simple audition sous la pluie, paraît bonne et vigoureuse. La pièce est écrite dans un langage presque intraduisible aujourd'hui parce que les effets de comique grossier ou de poésie précieuse ne peuvent plus nous atteindre littéralement. Il faut transposer, au risque de sacrilège, ou se sacrifier et demander au spectateur de se refaire une oreille d'époque. C'est le parti que M. Vauthier a choisi.

De bon augure

M. Deninx avait la chance de disposer d'un Roméo et d'une Juliette. Mlle Mireille Calvo a l'extrême jeunesse, la grâce, le pathétique du rôle. M. Hubert Noël est jeune et beau, avec une voix et des yeux de velours, un métier théâtral très en progrès. Il a été un Roméo peut-être un peu trop constamment élégiaque, mais mieux que plausible. La génération précédente, celle du Prince et des parents Capulet ou Montaigu, que l'on peut réconcilier pour la circonstance, était moins bien servie par des comédiens dont les tics, les trucs et les toux datent un peu. Mme Georgette Anys a tiré beaucoup d'effets cependant de sa corpulence et du personnage de la nourrice.

La représentation du *Bourgeois* était sauvée de même par M. Michel Galabru. Jeune pour le rôle, il en a l'étoffe. Il joue en bourru sourcilleux, important, sans négliger ce qu'il y a de touchant et d'humain dans le personnage. Il était bien entouré par Mme Aline Bertrand (Mme Jourdain), Mme Renée Byr (Nicole), et M. Jean-Louis Jemme, excellent Cléonte comme il avait été un excellent Mercutio. La partie musicale était agréablement tenue, et il faut être indulgent pour les costumes, pour la partie chorégraphique et pour la cérémonie du mamamouchi, en tenant compte des intentions et des moyens. Cette représentation du *Bourgeois* n'était pas médiocrement gaie : elle était faite pour un jeune prince ou pour un jeune public, et non pour un vieil abonné du Français.

Le festival de Blois ne paraît pas avoir déjà trouvé son style comme Arras ou Avignon. Mais il faut souhaiter à M. Jean Deninx de continuer, de trouver son répertoire (pourquoi, dans ce pays proche de celui de la Pléiade, n'irait-on pas chercher dans le théâtre français du XVIe siècle ou de l'époque Louis XIII ?), de pouvoir exiger de plus en plus des acteurs. Ce début est de bon augure.

A voir :

● **L'Amour des quatre colonels** (les gaietés de l'occupation) ● **Le Séducteur** (Don Juan a bon cœur) ● **A la monnaie du Pape** (une pièce qui a cours) ● **En attendant Godot** (le « classique » de Beckett).

OPÉRA

Trois festivals

(De notre envoyé spécial Antoine Goléa.)

Salzbourg

POUR son deux-centième anniversaire, Mozart a été, plus que jamais, à l'honneur à Salzbourg, avec six opéras : *L'Enlèvement au Sérail, Idoménée, Les Noces de Figaro, Don Juan, Cosi fan tutte* et *La Flûte enchantée.*

C'est avec *Les Noces* que l'inauguration a eu lieu.

Routine et vieux décors. Certes, musicalement, la représentation d'ouverture des *Noces* fut à peu près parfaite. M. Boehm est peut-être un chef un peu lourd, et l'orchestre joua parfois trop fort. Mais la mise au point était très soignée et, vocalement, ce fut un enchantement. Une seule exception, de taille : celle d'Irmgard Seefried, dont le registre aigu est, depuis l'année dernière, plus mince et moins assuré.

En dépit de la vieille mise en scène conventionnelle de M. Schuh, Elisabeth Schwarzkopf fut une merveilleuse Comtesse, mélancolique et belle. Et puis, lorsque, à la fin, elle apparut travestie en Suzanne, on se rendit compte qu'elle serait aussi bien, malicieuse, espiègle, la Rosine du *Barbier*.

A ses côtés, Erich Kunz fut un Figaro plein de force et de grandeur, Dietrich Fischer-Dieskau, un Comte un peu brutal, un peu désordonné par les manifestations de sa passion.

Aix-en-Provence

Après plus de deux cents ans d'oubli, *Platée*, de Rameau, a été déterré au festival d'Aix-en-Provence. Entreprise hardie ; car on imagine difficilement le sévère auteur du *Traité d'harmonie* et de tant de tragédies lyriques sous l'aspect d'un précurseur d'Hervé ou d'Offenbach.

C'est, en effet, d'une opérette qu'il s'agit, dont le livret burlesque est soutenu par une musique d'une écriture très soignée. Platée, c'est une nymphe ridicule et laide, qui règne sur le peuple grenouillant des « humides séjours ». Pour guérir Junon de la jalousie dont elle accable Jupiter, les dieux imaginent de monter une sorte de gigantesque canular, faisant croire aussi bien à Junon qu'à Platée que Jupiter est amoureux d'elle.

Jean-Pierre Grenier, metteur en scène, et John Tarras, chorégraphe, ont animé de parfaite façon le déroulement de cette farce en musique, dans de ravissants décors de Malclès.

Au pupitre, Hans Rosbaud a conduit la musique de Rameau à la victoire avec l'imperturbable sérieux qui le caractérise.

Mais il faut dire que le succès de la représentation revient en très grande partie à l'irrésistible création de Michel Sénéchal dans le rôle de Platée. Ce rôle est écrit pour le registre de « haute-contre », lisez : pour un homme qui chante avec une voix de femme. Au XVIIIe siècle, il y avait encore les castrats pour remplir cet office. De nos jours, la plupart du temps, lorsque ces rôles ne sont pas chantés par des femmes à voix de contralto — l'exemple le plus célèbre est celui de l'*Orphée* de Gluck, également composé pour un castrat — on est obligé, même lorsqu'on dispose d'un ténor à la tessiture très aiguë, de transposer quelque peu.

Michel Sénéchal, avec une tête à la Zavatta et des minauderies à la Charpini, a réussi une composition d'un comique irrésistible d'où n'étaient exclus ni le tact ni le goût ; très musicien, il a d'autre part rigoureusement respecté la partie vocale, essentielle, de son personnage.

Bayreuth

Avec la nouvelle mise en scène des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, assurée par Wieland Wagner, petit-fils de Richard, compositeur et poète de l'œuvre, le festival de Bayreuth a pris un fulgurant départ.

Wieland Wagner a réussi à débarrasser l'œuvre de tout son côté anecdotique et petit-bourgeoisement sentimental ; écoutant la musique et lisant le poème, il a recréé les personnages et les lieux de l'action selon les exigences psychologiques et esthétiques véritables de l'auteur.

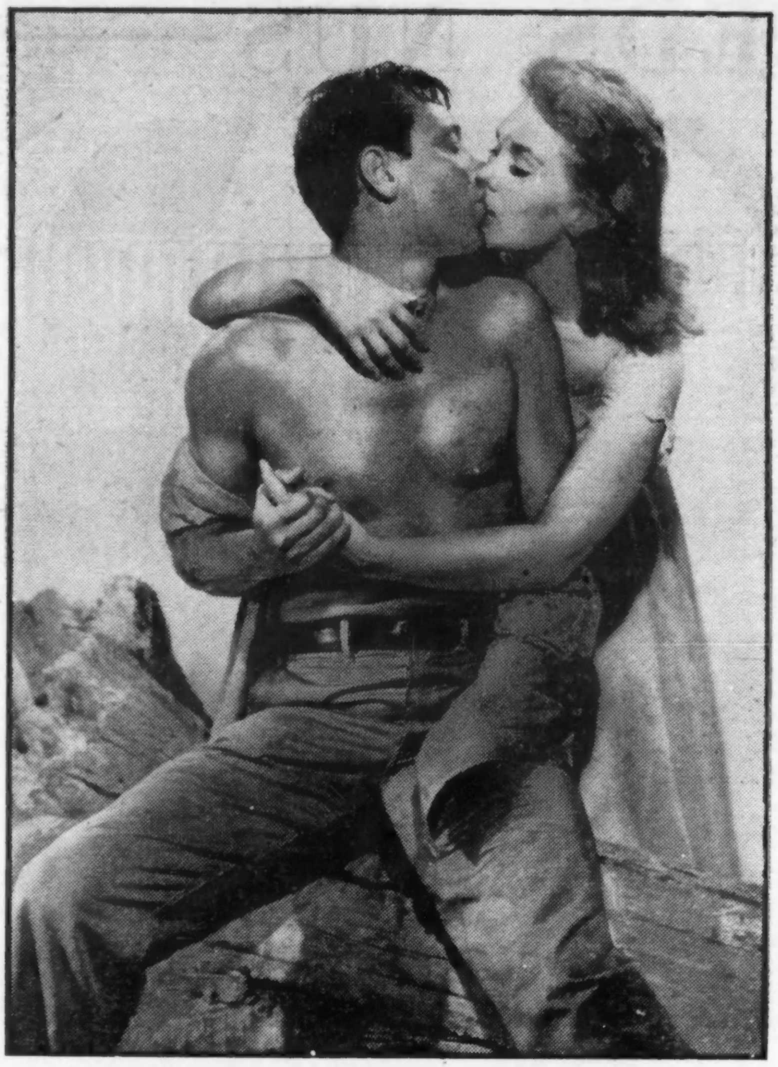
A Bayreuth, en 1956, Hans Sachs n'est plus simplement le cordonnier-poète des livres d'images allemands, mais l'artiste arrivé à la souveraineté de son génie, l'homme mûr qui renonce à celle qu'il aime pour céder la place à plus jeune que lui.

Walter von Stolzing, c'est le jeune poète encore tout fou, que les « maîtres » commencent par repousser avec indignation à cause de ses hardiesses, et à qui Sachs apprendra l'art de mettre en forme tout ce qui fait le tumulte de son cœur.

Enfin, suprême révolution, Beckmesser, le gardien des règles, de la tradition, n'est plus à Bayreuth le pitre ridicule qu'on voit évoluer sur les scènes du monde entier depuis des lustres ; c'est un poète, sans génie certes, mais sincère, et qui souffre de son impuissance à « créer » véritablement ; c'est aussi un homme qui aime sincèrement, et qui lutte avec les armes qu'il a à sa disposition pour conquérir « l'objet de sa flamme ».

Ces héros « repensés », Wieland Wagner les a placés dans des décors qui traduisent, visuellement, ce que disent le poème et la musique. Nuremberg nocturne, avec ses ruelles et ses pignons, fait place à la vraie Nuit de la Saint-Jean pendant laquelle l'action se déroule : nuit d'un bleu profond et parfumé, où les élans des uns, les folies des autres peuvent se déployer avec une admirable efficacité.

Au pupitre de cette inoubliable représentation se trouvait André Cluytens. Travaillant en pleine communion d'idées avec Wieland Wagner, il a, à son tour, décrassé admirablement la partition : repoussant les cuivres et les airs de marche au second plan, il a mis en évidence, avec une incomparable acuité, la richesse mélodique et contrapunctique de cette musique, ses trésors de tendresse et de mélancolie. Cluytens est le premier chef français qui dirige à Bayreuth ; avant lui, il y a vingt-cinq ans, un seul chef non allemand était admis au pupitre convoité entre tous : il s'appelait Toscanini...



KIM NOVAK ET WILLIAM HOLDEN DANS « PIQUE-NIQUE »
Pas assez de candeur, ni d'énergie.

CINÉMA

Les Américains veulent de l'amour

SOUS le titre « Comportement sexuel dans le cinéma américain », la *Saturday Review* — très sérieux hebdomadaire littéraire des Etats-Unis — publie un vigoureux pamphlet contre l'incroyable timidité avec laquelle Hollywood exprime les rapports amoureux de ses héros.

En revanche, les mêmes cinéastes hollywoodiens ne voient aucun mal à déshabiller une jolie fille et à la faire se promener à peu près nue à travers tous leurs films, quel que soit le scénario.

Contre ces procédés, les spectateurs s'insurgent. « Aujourd'hui, écrit Hollis Alpert, auteur de l'article, Hollywood se voit contraint de faire face à une révolte du public. La vérité est qu'aucun art — et le cinéma moins que tout autre — ne peut réussir s'il n'apprend à traiter du sexe avec candeur et énergie. »

Cabarets Dancings
BOULE BLANCHE nu nu nu
Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 OH ... LA ... LA !!!
LA VILLA Strip tease parade Revue nue
Restaurants
LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"VOULEZ-VOUS?" Revue de Guérin & Frédoy

Une revue des Folies Bergère
C'est un beau rêve
Les yeux ouverts

LORD BYRON · VENDOME
2ème MOIS
Sourires d'une Nuit d'Eté
PRIMÉ AU FESTIVAL DE CANNES 1956

Cette candeur et cette énergie, l'analyse de quelques-unes des dernières productions américaines montre qu'elles sont bien plus souvent remplacées par la sournoiserie et le calcul.

Quelques exemples ? Voici *Gaby*, le dernier film de Leslie Caron. Apprenant que son fiancé, auquel elle a refusé de se donner avant leur mariage, a été tué au cours du débarquement en Normandie, Gaby tombe dans le désespoir et s'applique à consoler les soldats solitaires. Gaby devient donc une « pécheresse ». Pour retrouver une vie normale, il lui faudra connaître le repentir et se racheter.

Il y a tout de même beaucoup d'Américains qui se conduisent en « pécheurs » (« pécher », d'après le code de Hollywood, c'est entretenir des relations extra-maritales) et ils ne tombent pas pour autant dans des abimes de remords...

Dans *Vacances à Venise*, c'est Katherine Hepburn, célibataire sur le retour, qui se laisse séduire par un beau Vénitien. Bien que son partenaire soit marié et père de deux enfants, miss Hepburn, qui ne l'ignore pas, accepte l'aventure. Du moins peut-on le présumer — mais rien n'est formellement établi. De même on peut seulement présumer que William Holden devient, dans *Pique-nique*, l'amant de Kim Novak ; le dialogue l'insinue mais ne l'affirme jamais.

Double entente

Cette manière de pratiquer la double entente (un niveau d'explication pour adultes, un autre pour ceux qui sont moins évolués) n'est-elle pas franchement malhonnête ? demande Hollis Alpert.

Il y a eu tout de même, ces dernières années, concède-t-il, plusieurs films où l'amour était traité avec ce qu'on pourrait nommer un « réalisme circonspect ». Dans *Une place au soleil*, George Stevens faisait preuve d'une énergie et d'une franchise rares. Il y exposait différentes sortes d'attraction sexuelle : sur le plan physique, l'aventure de Montgomery Clift et de Shelley Winters, une pauvre fille ; sur le plan amoureux, la séduction de Clift par l'éblouissante Elizabeth Taylor, enfant gâtée de milliardaires.

Pour éviter de montrer des scènes trop directes, Hollywood a mis au point toute une batterie d'images symboliques. Les metteurs en scène utilisent la technique du « neuf mois plus tard » (un jeune homme et une jeune fille se regardent dans les yeux, puis...). Il y a aussi : les bougies qui fondent, la pluie sur les vitres des chambres à coucher, le feu dans la cheminée qui reprend brusquement, les vagues à l'assaut de la grève qui se meurent ensuite sur le sable, le feu d'artifice qui embrase le ciel (Hitchcock en a fait la parodie dans *La Main au collet*).

Tout en trouvant pratiquement impossible de décrire l'amour, Hollywood n'en tente pas moins d'introduire le « sexy » dans ses productions. Après tout, tout le monde est intéressé par le sexe et si Kinsey ne se trompe pas, il n'y aurait qu'une très petite minorité de la jeunesse américaine pour arriver vierge au mariage. Or ce sont là les gros acheteurs de billets d'entrée. Aussi Hollywood leur a-t-il donné la « pin-up », un genre de femme à qui il suffit d'exister, ou tout au plus de s'étirer sur un tapis, pour exprimer toutes les possibilités vigoureuses et kaléidoscopiques de la sexualité humaine — passée et présente.

Possibilités infinies

« J'ai demandé à un scénariste, conclut Hollis Alpert, ce qui se passerait si les ligues pour la morale cessaient de s'occuper du cinéma américain ? « *Ce qui se passerait ?* m'a-t-il répondu, épouvanté, *eh bien ! on verrait un homme marié avoir une aventure avec sa secrétaire, puis revenir tout heureux à sa femme... On verrait un mari et une femme se quereller, divorcer, leurs amis tenteraient de les remettre ensemble, mais ils refuseraient énergiquement parce qu'ils auraient cessé de s'aimer... Une femme et un homme non mariés auraient une liaison pendant deux ans, puis se quitteraient parce qu'ils en auraient assez... Un homme marié sortirait un soir avec une fille et puis rien, mais rien, pas le moindre trouble de conscience n'en adviendrait... Des époux décideraient de ne pas avoir d'enfants, et ils n'en auraient pas, et ils seraient très heureux... Un chasseur de fortunes aurait le choix entre une charmante fille désargentée et une déplaisante héritière, et il choisirait l'héritière... Un médecin de campagne épouserait une fille riche, deviendrait un grand praticien, bâtirait un lucratif empire, ne reviendrait jamais dans sa ville et serait heureux comme l'enfer... Les possibilités de ce genre sont infinies...* » Infinies, oui. »

★

Studios : complet

VINGT-HUIT films en cours de tournage... Apparemment, jamais le cinéma français ne s'est aussi bien porté. Pour accueillir toutes les productions, il a fallu rouvrir les portes des plus petits studios parisiens et même improviser des plateaux de fortune : c'est dans les hangars de la Foire de Paris, à la porte de Versailles, que Sacha Guitry a tourné *Assassins et voleurs*.

Vingt-huit réalisateurs français au travail, mais combien de grands noms ? Celui de Robert Bresson qui achève aux studios François-Ier *Un condamné à mort s'est échappé*, celui de Jean Delannoy qui a reconstruit Notre-Dame aux studios de Boulogne, celui de Jacques Becker qui a transformé Robert Lamoureux en gentleman-cambrioleur dans *Arsène Lupin...*

Les studios affichent « complet ». Cependant, deux équipes de cinéastes américains ont débarqué à Paris pour tourner, elles aussi, à la fin du mois : Billy Wilder doit réaliser une adaptation très libre du roman de Claude Anet *Ariane, jeune fille russe*, avec Gary Cooper, Audrey Hepburn et Maurice Chevalier, tandis que George Cukor dirigera Michèle Morgan dans *Les Vendanges*.

★

Cassandre insubordonnée

CONDAMNÉ AU SILENCE

Cinémascope américain d'Otto Preminger, avec Gary Cooper (Normandie, Rex, Moulin-Rouge).

C'EST sanglé dans un uniforme de général d'aviation que l'éternellement jeune Gary Cooper nous livre une fois de plus les trésors de son âme droite et de son esprit ingénieux. L'uniforme du général américain Billy Mitchell qui, voilà trente-cinq ans, passa en cour martiale pour avoir, contre l'opinion de ses supérieurs hiérarchiques, prédit le rôle de l'aviation dans la prochaine guerre mondiale, et même la catastrophe de Pearl Harbour.

Sujet austère, encore que tout à fait propre à faire pleurer les Margot des salles de cinéma par le spectacle du calvaire immérité de cette Cassandre insubordonnée. Sujet audacieux dans la mesure où il éclaire ses débats féroces que se livrent dans tous les pays les clans militaires. Mais deux heures de discussion dans un tribunal militaire, même cinémascopique, c'est plus que beaucoup.

C'est le metteur en scène caméléon Otto Preminger qui a réalisé *Condamné au silence*, après avoir tourné *L'Homme au bras d'or* et avant de commencer *Bonjour tristesse*.

— A voir : —

En exclusivité :
● Nuit et brouillard (un témoignage bouleversant) **● Mais qui a tué Harry ?** (humour macabre) **● Place au cinérama** (une attraction) **● Les amoureux** (sourire italien) **● Sourires d'une nuit d'été** (Marivaux suédois).

Nous vous rappelons :
● Le Monde du Silence (Royale, Cinémonde Opéra, Royal Haussmann, Reflets) **● La Fureur de vivre** (Bonaparte) **● La Ruée vers l'or** (Colisée, Marivaux) **● Chérie, je me sens rajeunir** (Ermitage) **● L'Héritière** (Cardinet) **● L'Homme tranquille** (Cinéma des Champs-Elysées).

LES EXPOSITIONS
GALERIE ROMANET
La plus belle galerie de Paris
De RENOIR à PICASSO
et les maîtres de demain
18, Av. MATIGNON

UN DESSIN D'HENRI MATISSE
Ami de Ronsard et de Baudelaire.

EXPOSITION

Un notaire sentimental

MATISSE

Musée d'Art Moderne, jusqu'en octobre.

UN homme portant la barbe courte et dont les yeux vifs et précis se cachaient derrière des lunettes, fréquentait assidûment à Paris, autour des années 30, une célèbre galerie d'art chinois. Les objets de la haute époque, dans leur hiératique simplicité, le fascinaient particulièrement.

— Quelle profession croyez-vous que j'exerce ? demanda-t-il un jour à l'animatrice de cette galerie.

— *Notaire*, répondit-elle sans hésiter.

Matisse (car c'était lui) partit d'un grand éclat de rire, avant de se nommer.

La chose était d'autant plus plaisante qu'il avait bien failli, en fait, devenir notaire. Rien ne le destinait particulièrement à la peinture.

Au cours d'une convalescence, à l'hôpital, un peintre, son voisin de lit, lui conseille de dessiner pour passer le temps. Ce hasard décide de toute sa vie. Il abandonne la Faculté de Droit pour l'Ecole des Beaux-Arts. Gustave Moreau, l' « inventeur » n° 1 des plus grands peintres modernes (Bonnard, Marquet, Dufy, Rouault, etc.) le remarque et le prend dans son atelier.

C'est le même homme qui, soixante ans plus tard, décore à plus de 80 ans, peu avant sa mort, la célèbre chapelle de Vence.

— *Bien sûr*, dit-il alors, *je vis, et même largement, de ma peinture, mais après tout je ne l'ai pas volé. Voilà bientôt soixante ans que je travaille, à raison de huit à dix heures par jour.*

Reproductions

L'exposition que le musée d'Art moderne consacre aujourd'hui à l'ensemble de son œuvre peint est d'une exceptionnelle qualité.

Le grand public connaît surtout Matisse par les innombrables reproductions de ses tableaux qui circulent à travers le monde. C'est-à-dire qu'il ne le connaît pas ou, du moins, qu'il le connaît mal.

Aucun procédé d'imprimerie ni de reproduction (même sur toile) ne peut remplacer la « présence » de la touche propre à chaque peintre, ni les rapports qui lient mystérieusement ses couleurs les unes aux autres. Et puis, ce sont toujours les mêmes toiles qu'on reproduit, qui sont — pour des raisons de mode passagère — les plus remarquées. Pas toujours les meilleures.

L'exposition du musée d'Art moderne remet les choses en place et Matisse en sort singulièrement grandi.

Ses premières toiles (entre 1900 et 1906) témoignent déjà d'une facture toute personnelle. Mais il se cherche encore avec impatience. Sera-t-il Signac ou Vuillard, Marquet ou Cézanne, Renoir ou Modigliani ?

A partir de 1906 et du « fauvisme », le sort en est jeté : il est Matisse et le demeurera jusqu'à la fin de sa vie.

Brutalité

Les taches de couleurs vives apparaissent déjà pour marquer les méplats de ses portraits et les profils de ses nus sont découpés avec un esprit de décision quasi chirurgical.

Le miracle s'impose alors, qu'on ne peut attribuer qu'au génie : ce peintre qui apparaît comme le plus « français » de nos peintres modernes est aussi le moins sensible à la demi-teinte, à la finesse, au sous-entendu.

Il réussit ce tour de force de n'employer que des couleurs franches mais qui, l'une à côté de l'autre, « tombent » juste. Pas de pénombre. Portraits, fenêtres, natures mortes ou papiers collés, tout s'équilibre dans une clarté brutale si l'on analyse les détails de chaque tableau. Mais l'ensemble est toujours un chef-d'œuvre d'harmonieuse légèreté.

Cette source intarissable de couleurs criardes, acides, choquantes, produit le fleuve le plus « civilisé » qui soit.

Il est vrai que le choix des textes littéraires que Matisse s'est plu à illustrer donne la clef de ses goûts profonds. C'est avec les « tendres » et les sentimentaux qu'il se sent en communauté d'esprit : Charles d'Orléans, Ronsard, Baudelaire et la Religieuse Portugaise.

J.-F. C.

ROMANS

Expérience mortelle

ADELINE VÉNICIAN

par André Chamson
Grasset. 217 pages, 540 francs.

ELEVEE par une mère maniaque qui refuse de se nourrir par peur de la corruption, Adeline Vénician entre dans le délire qui lui est proposé. Elle aussi fuit la réalité et s'échappe dans un rêve perpétuel. Si bien qu'elle demeure durant toute sa courte vie dans l'univers de l'enfance, c'est-à-dire dans un monde où les frontières qui séparent l'imaginaire du réel sont dangereusement imprécises.

Elle aime un homme, dont elle croit qu'il l'aime aussi, ou plutôt elle joue à être aimée de lui. Elle joue ensuite à être mariée avec lui et, quand il meurt, elle se dit veuve. La moralité de l'anecdote est donnée par la servante qui a élevé Adeline : « Je sais bien que ce qu'elle a cru n'était pas vrai... Pas vrai ? Pas vrai ? Ce n'était peut-être pas vrai qu'elle était amoureuse de ce garçon ? Ce n'était peut-être pas vrai qu'il a été tué à la guerre ? Alors ? ».

Ce qui nourrissait les premiers livres d'André Chamson, les hommes, les vents et les paysages des Cévennes, ne sert plus dans ce roman que de cadre à peine indiqué. C'est tout juste si on perçoit dans les propos des personnages qu'il anime, une pointe d'accent qui permette de s'assurer qu'encore une fois, c'est non loin de l'Aigoual qu'ils continuent de vivre.

Mais l'austérité chaleureuse des *Justes*, même criminels, s'est étrangement défigurée. Elle est, dans *Adeline Vénician*, devenue névrose. Aussi bien n'est-ce pas en se référant à l'attachement qu'on garde à l'œuvre cévenole de Chamson qu'il faut juger ce livre. Ce n'est que l'histoire d'un rêve. C'est aussi l'histoire d'un amour parfaitement accompli, bien que tourné uniquement vers soi. Qu'est-ce qui est vrai ? Pour celui qui l'éprouve, seule est vraie la souffrance ou la joie. Ce qui lui sert de support dans la réalité n'est que prétextes. Telle est l'expérience mortelle que connaît Adeline Vénician.

UTRILLO
Ses tableaux plaident pour lui

BIOGRAPHIE

Une légende

UTRILLO

par Francis Carco.
Grasset. 225 pages, 900 francs.

LA légende et la vie d'Utrillo, de M. Francis Carco, ne satisfaisait pas pleinement les anciens amis du peintre. Ceux qui l'avaient bien connu reprochaient à ce livre une nette tendance à ajuster la personne d'Utrillo à sa légende. Influencé par ces reproches, M. Carco a écrit ce second ouvrage où il serre la réalité de près.

L'influence de Suzanne Valadon, le comportement d'Utrillo par rapport à la boisson, la question controversée de la folie, sont analysés avec précision. Il s'agit là d'un témoignage de première main auquel on se rapportera avec autant de profit que de plaisir, car les quelques évocations montmartroises qui accompagnent la figure du grand peintre ne manquent pas de charme.

Utrillo n'a jamais été fou. Ses différents internements n'ont été que le résultat d'une grande excitation nerveuse due à l'alcool. Ses tableaux plaident pour lui et sa mère avait raison de dire : « Fou, Maurice ? Allons donc ! Peindrait-il ce qu'il peint ? ».

M. Carco resta de nombreuses années sans revoir Utrillo, puis, lorsqu'il commença à écrire ce livre, le désir lui vint de rencontrer celui qu'il avait connu à l'époque tragique et qui vivait maintenant au Vésinet, gardé par sa femme, Lucie Valore, ne buvant jamais et s'adonnant à des pratiques pieuses.

Le dernier chapitre relate cette visite et c'est peut-être de tous le plus curieux, car on y trouve un Carco dépaysé, stupéfait de constater à quel point la nouvelle légende d'Utrillo correspond à la réalité. Le peintre prie sans cesse et, chaque fois que le nom d'un disparu passe dans la conversation, il se signe. M. Carco respecte cette attitude, mais ne la comprend pas. Il n'aime pas non plus les derniers tableaux et repense avec tristesse à la « période blanche ». Les deux anciens amis sont devenus des étrangers l'un pour l'autre, et, sous les mots, on sent la souffrance de M. Carco.

VOYAGES

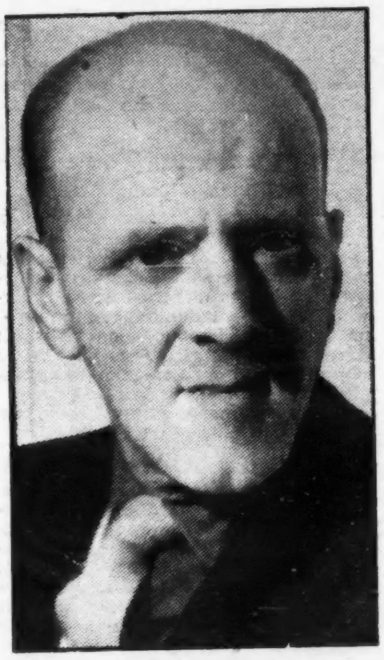
Rien que la terre

COLLECTION « PETITE PLANÈTE »

(Autriche, Suède, Italie, Hollande, Irlande, Grèce, Allemagne, Tunisie, Suisse, Turquie, Espagne)
Editions du Seuil. 192 pages, 100 illustrations, 350 fr. le volume.

LES guides (bleus ou rouges) règnent toujours, mais ne commandent plus. Ils ont le tort, ces bons vieux guides, de laisser le monde tel qu'il est, d'indiquer qu'au détour du chemin, au kilomètre 13, s'élève une chapelle du XIVe siècle et qu'à la sortie du village X..., il suffit de regarder à gauche pour découvrir la vallée du fleuve Y..., surmontée du mont Z... : de dire tout cela sans préciser *pourquoi*.

Ils sont impérieux, violents, dictatoriaux. Ils vous empêchent d'imaginer. Dieu créa le monde et chargea les guides de voyage de le décrire. Or, si nous ne pouvons plus refaire le monde, où est notre liberté ? Si nos yeux ne servent plus à le changer, à quoi sert de regarder ?



André CHAMSON
Austérité et névrose

Ainsi est née la collection « Petite Planète » : pour nous laver le cerveau et le regard d'images à ce point exactes qu'il nous est impossible de passer entre elles et la réalité. Ce n'est pas que ces petits volumes bourrés de photographies et de dessins sacrifient l'utile à l'agréable, la vue à la vision, et la géographie à la philosophie. Ils jouent le jeu, mais, sous couleur de renseigner, ils font rêver. Ils disent en souriant de biais que le monde est trop vaste pour qu'on le décrive entièrement à l'intention de l'œil, mais qu'il ne l'est pas assez pour qu'on évite de l'expliquer à l'intention de l'esprit.

C'est dans ce sens que la planète est petite : Istanbul a onze mille fontaines, les Chemins de fer néerlandais appliquent un tarif dégressif, l'Italie comporte trente-cinq auberges de jeunesse, les boîtes aux lettres suédoises sont jaunes, la « fondue » suisse se prépare avec 3 décilitres de vin blanc sec, on mange en Grèce une salade d'aubergines en purée saupoudrée d'origan, etc. Bon, et puis après ? Mais qu'est-ce qu'un Turc, un Hollandais, un Italien, un Suédois, un Suisse, un Grec ? Comment l'Allemagne, la Tunisie, l'Irlande sont-elles possibles ? Pourquoi n'est-il pas tout à fait impossible d'aimer une Autrichienne, un Bernois, un Athénien, un Brandebourgeois, ou une fille d'Amsterdam ?

Nous qui disons « Nos ancêtres les Gaulois », sommes-nous capables de dire « Nos contemporains, les hommes » et de croire à ce que nous disons ? Un art de ne pas se passer du monde camouflé en psychologie des peuples, telle est « Petite Planète ». Et aussi une leçon : à savoir qu'il faut faire bouger son cœur et sa tête avant de permettre à ses pieds ou à ses roues d'avancer si peu que ce soit. Enfin, n'allez pas en Irlande si vous ne pouvez, au préalable, devenir Irlandais ; n'allez pas en Italie si vous ne pouvez devenir Italien.

Qu'est-ce qu'un touriste ? Celui qui pratique la reconversion géographique. Et tout le reste est numéro de route, point de vue à ne pas manquer, auberge recommandée, noms imprononçables, vieilles pierres surmontées d'étiquettes : l'*Etranger*, qui est le mot le plus laid de la langue française.

ÉTRANGER

L'Amérique choisit

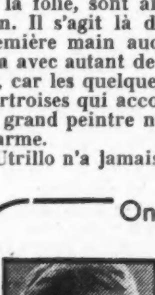
VINGT-QUATRE des plus célèbres critiques américains ont été priés par la *Saturday Review of Literature*, le plus sérieux hebdomadaire littéraire des U.S.A., de choisir les six meilleurs livres publiés pendant la saison aux Etats-Unis.

La première constatation qui se dégage de cette « élection » nous permet de dire que les critiques d'outre-Atlantique sont encore plus divisés que leurs confrères français. Aucun livre choisi n'a, en effet, réussi à réunir plus de huit voix sur vingt-quatre.

La seconde concerne le succès des livres français traduits. La première place est occupée par *Olympio* d'André Maurois, le *Journal* de H.-L. Menc-

On vous en parlera

HOMME ET PAPILLON



Colin WILSON

BYRON avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia « Childe Harold ». Du jour au lendemain il se retrouva célèbre et adulé. La même aventure vient d'arriver à Colin Wilson, un jeune homme de vingt-quatre ans qui a publié il y a quelques semaines à Londres « The Outsider » (1), une étude sur la situation de la pensée et de la littérature contemporaines.

Il a quitté l'école à l'âge de seize ans et toutes ses tentatives ultérieures pour conquérir quelques diplômes ont lamentablement échoué. Il se rattrapa en dévorant une quantité invraisemblable de livres tout en occupant les emplois les plus divers, du classique plongeur jusqu'au plus extraordinaire gardien de morgue.

« The Outsider » est le résultat de ces lectures immenses et anarchiques. Pour Colin Wilson un nouveau type d'homme est né dans la littérature de ce dernier siècle : l'Etranger. (Le titre anglais de « L'Etranger » de Camus était justement aussi « The Outsider ».) Colin Wilson suit cet étranger de Blake à Dostoïevsky, de Kierkegaard à Kafka, de Eliot à Hemingway, et de Sartre à Camus. Il étonnera le lecteur français, car il a trouvé en Henri Barbusse un précurseur de la littérature « existentialiste ».

L'Etranger est l'homme qui ne trouve sa place ni dans la société, ni dans la vie. Il est en désaccord avec lui-même et doute de sa propre existence. Colin Wilson rappelle ce vieux sage chinois qui avait rêvé une nuit qu'il était un papillon et qui, depuis, même éveillé, ne savait plus jamais très bien s'il était homme ou papillon.

Mais Colin Wilson ne se contente pas de l'analyse littéraire. Il a retrouvé l'Etranger également chez Van Gogh ou Nijinsky et chez de nombreux mystiques. Le mysticisme est d'ailleurs la réponse de Colin Wilson à la crise de notre temps : « Nous cherchons, dit-il, une nouvelle religion qui est en train de s'élaborer » et aussi surprenant que cette théorie paraisse à première vue, il voit en Bernard Shaw (voir page 19) le héraut et l'annonciateur de cette nouvelle pensée.

Son livre souvent injuste (ses jugements sur Freud sont très discutables), mais brillant et plein d'idées aussi neuves que contestables, est, a dit J.B. Priestley, le livre que chaque écrivain rêve d'écrire à vingt ans et qu'à quarante ans il regrettera d'avoir publié.

(1) Victor Gollancz, Londres.

ken qui fut un des grands critiques américains des années vingt, et le dernier roman de John Hersey, l'auteur de *Hiroshima* et de *La Muraille.*

Une étude sur la condition des noirs américains a obtenu sept voix, tandis qu'une biographie de Ring Lardner (précurseur de Steinbeck et Hemingway) et un premier roman réunissent cinq suffrages.

Quatre voix ont été enfin obtenues par un *Voyage en U.R.S.S.* de William O. Douglas, juge à la Cour suprême, *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir et le dernier roman de Nelson Algren, auteur de *L'Homme au bras d'or.*

Signalons en même temps que sur la liste des best-sellers Nelson Algren est précédé par Simone de Beauvoir qui tient ferme la troisième place. On voit que les Américains ne sont pas rancuniers.

HUMOUR

Rabelais cantonal

LES ENRAGÉS DE CORNEBOURG

par Roger Rabiniaux. Ed. Buchet et Chastel. 254 pages, 585 francs.

« MOI, Lorius Averpin, garde champêtre assermenté de Cornebourg-en-Bragance, caporal pompier, inspecteur du service des viandes, décoré du Mérite social pour services rendus à la Mutualité... je déclare que tout ça ne serait jamais arrivé si... ». « Tout ça », c'est-à-dire : Léon Jambechiche, cabaretier du village, épouse Améla, jolie, belle et ardente femme, laquelle tombe amoureuse de tous les Cornebourgeois ; d'où la fureur des Cornebourgeoises qui assomment Léon ; or, Léon se venge de telle sorte que les hommes connaissent bientôt l'épuisement le plus vertigineux, suivi de la continence la plus sévère ; après une grève du zèle et une grève sur le tas, les épouses, mères, commères et filles envahissent le Conseil municipal, occupent la mairie et installent leur dictature ; mais survient Senor Bacchus, donjuanesque et pantagruélique, qui arrange tout à la faveur d'une tempête érotique qui secoue aussi bien Cornebourg que Crouzeval.

L'histoire est racontée, selon la tradition, sur le mode épique. Une regrettable pudeur interdisant de la résumer plus avant et d'éclairer le lecteur au moyen de citations significatives, on se bornera ici à recommander la lecture des *Enragés de Cornebourg* aux âmes saines et aux yeux clairs ; aux amateurs de documents permettant la clarification des notions de pornographie, d'érotisme et de gauloiserie et leur numérotation hiérarchique ; aux lecteurs de *Clochemerle* désireux d'accéder à un degré supérieur ; aux familiers de Rabelais acceptant de descendre au niveau inférieur ; enfin aux lecteurs et liseurs fatigués par une année de lectures ardues et à qui une oxygénation ne sera pas inutile.

Roger Rabiniaux, inventeur de Pédonzigue, chroniqueur des sous-préfectures, gaulois nourri de bon vin et de viande crue, n'a pas l'invention verbale qui porterait ses récits si loin au-dessus du corps de garde qu'on n'y pourrait flairer le moindre cuir militaire. Son poivre date un peu, son lyrisme tombe souvent dans l'élémentaire exclamation, et son burlesque traîne parfois la semelle. Mais enfin, il a du ton. Et il maintient, à l'âge du *Deuxième Sexe*, de *Sexus*, et des *Amitiés particulières*, cette vieille idée selon laquelle le sexe relève de la bonne santé. Idée courte, mais irremplaçable idée..

Shaw psychologue et mystique

par Colin WILSON

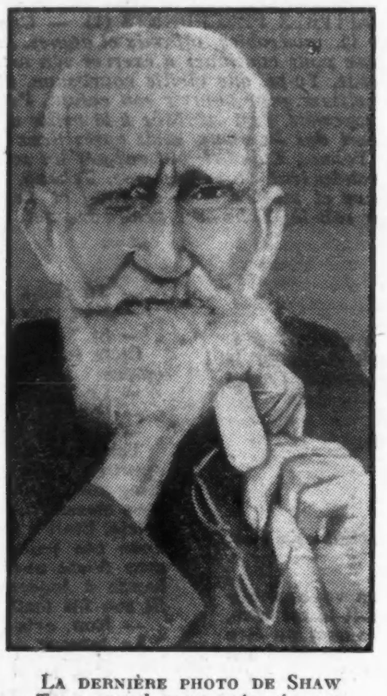
Bernard Shaw est mort depuis six années à peine et nous commémorons déjà son centenaire. Il est inévitable qu'un homme qui a écrit pendant plus d'un demi-siècle ait concentré sur sa personne et son œuvre de solides inimitiés. Ces réserves se manifestent dans la plupart des articles publiés ces jours derniers par ses contemporains. L'étude de Colin Wilson, qui n'a pas assisté à l'évolution de l'œuvre de Shaw mais qui en a reçu le choc en la lisant d'un seul coup, dans son intégralité, apporte dans ce concert monotone un son original. Nous sommes heureux de pouvoir présenter aux lecteurs de « L'Express » le premier texte paru en France de ce jeune auteur britannique (voir « Homme et Papillon », p. 18) dont le premier livre a fait sensation en Angleterre.

« J'AI résolu tous les problèmes majeurs de notre époque, s'est plaint une fois Bernard Shaw, et pourtant tout le monde continue à penser qu'ils restent insolubles. »

De nos jours deux tendances différentes se manifestent à propos de Shaw : les uns considèrent qu'il y a quelque chose de vrai dans cette assertion, alors que pour les autres il s'agit d'un de ces accès de prétention si fréquents chez Shaw. Il convient d'ajouter que les derniers représentent l'immense majorité.

Ces derniers mois j'ai eu l'occasion de faire une large enquête sur la position de Shaw dans l'histoire littéraire, en voyant notre « intelligentzia » à des cocktails, ou des éditeurs à leur lieu de travail. J'ai remarqué que ceux qui rejetaient Shaw faisaient partie de ces gens pour qui la phrase « les problèmes majeurs de notre époque » n'avait absolument aucune signification. On m'a assuré que l'on admire Shaw lorsqu'on est très jeune et que cette admiration ne dure jamais plus d'une dizaine d'années.

Il existe finalement quelques écrivains — trop peu nombreux pour qu'on puisse les appeler une école — pour qui Shaw reste un grand dramaturge et qui, malgré la médiocrité de sa pensée, tiennent ses pièces pour un exemple dans le théâtre contemporain.



LA DERNIÈRE PHOTO DE SHAW
Trop grand pour notre époque

Intellectuels et instinctifs

Je me permets d'affirmer catégoriquement que ces deux doctrines sont dépourvues de sens et que les prochains vingt-cinq ans démontreront leur complète inanité. Je crois que d'ici cinquante ans on considérera Shaw comme faisant partie de cette douzaine d'écrivains qui représentent la grande tradition de la littérature européenne.

Une époque arrive difficilement à définir sa propre position historique ; peu d'époques avant la nôtre l'avaient même tenté. Nous devons ce sens historique à des hommes comme Spengler, Sorokin et Toynbee, des hommes qui sont plus que des historiens, tout comme Nietzsche était plus qu'un philosophe.

Rien n'est plus difficile que de définir le sens de l'histoire, tandis que celle-ci est en train de s'élaborer. Mais Nietzsche a eu le sentiment aigu que son « Zarathustra » a coupé l'histoire en deux. Une nouvelle époque historique a commencé avec lui, a-t-il pensé, et l'histoire contemporaine commence à confirmer cette intuition. La vision de « Au-delà du bien et du mal » de Nietzsche et celle des « Possédés » de Dostoïevski commencent à se vérifier dans l'histoire. La vision que recèlent les œuvres capitales de Shaw doit encore se révéler.

« Le travail de l'artiste, lisons-nous dans « Homme et Surhomme » de Shaw, consiste à nous montrer tel que nous sommes vraiment. Notre intelligence n'est rien d'autre que cette connaissance de nous-mêmes et celui qui ajoute un atome de vérité à cette connaissance crée une nouvelle intelligence aussi sûrement qu'une femme crée des hommes. »

La véritable grandeur de Shaw est la même que celle de Pascal ou de Jacob Böhme : il est un psychologue, non pas comme Freud un archiviste superficiel de névroses animales, car son champ est celui des impulsions qui créent la vie. Quand Major Barbara présente son père millionnaire à l'ouvrier Peter Shirley, elle lui dit :

« C'est mon père. Je vous disais qu'il est un laïque convaincu. » Et l'on entend la réplique indignée : « Un laïque ! Pas le moins du monde. Il est au contraire un mystique. »

J'affirme que Shaw est un mystique.

Que cette idée choque ceux qui ont subi l'éducation de ces cinquante dernières années est facile à comprendre. La pensée contemporaine a bifurqué. Böhme, Pascal, Swedenborg ont tous été intéressés par la science de leur temps au même titre que par la contemplation pure. La division a commencé avec Blake qui détestait Newton et de nos jours le monde se partage en une faction intellectuelle et une faction instinctive. Les uns sont les disciples de Jeans, Eddington Einstein, Bertrand Russell. Les autres récusent la science qu'ils assimilent à la technologie et reconnaissent en D.H. Lawrence, T.S. Eliot, ces prédicateurs de l'irrationnel, leurs maîtres.

Leur doctrine se trouve résumée dans la préface qu'Aldous Huxley écrivit pour les « Lettres » de Lawrence. « Le mot d'ordre de ce dernier était « A bas la pensée discursive ! Restez fidèle à l'instinct et vous ne serez jamais perdu dans notre époque féroce. » Toute la littérature des années vingt est écrite sous le signe du retour à l'irrationnel et l' « Ulysse » de Joyce est son monument le plus représentatif.

Je ne voudrais pas contester cette attitude, mais indiquer simplement qu'elle n'embrasse que la moitié du problème. Il est trop facile de se servir d'un mot de T.S. Eliot qualifiant Shaw de plat rationaliste. Nous ne serons pas plus avancés en définissant Eliot comme un plat obscurantiste. Thomas d'Aquin, Jacob Böhme ou Swedenborg n'auraient pas eu de difficulté pour définir notre situation intellectuelle. Mais nous nous sommes laissé dépasser.

Nous pouvons comprendre la grandeur du mysticisme représenté par Pascal. Nous comprenons sa lassitude devant le monde, devant les actions futiles de l'homme, sa recherche des forces obscures de la vie. C'est de cette façon que quelques-uns parmi nous sont arrivés à définir leurs propres concepts religieux. Même Chesterton a dit que « dans sa jeunesse il avait vu l'enfer » et je pense qu'il attribuait à ces paroles le même sens que Pascal ou Baudelaire leur auraient conféré. Shaw n'a pas traversé cette expérience et c'est pourquoi nous le suspectons. Il nous est difficile d'imaginer un homme avec une expérience religieuse profonde, sans qu'il ait passé par une crise dramatique. L'esprit de Thomas d'Aquin est fort éloigné de nous.

Tyran nature

Mais les œuvres de Shaw prouvent qu'il n'est jamais devenu un rationaliste plat et prétentieux, malgré la médiocrité de son style dans certaines circonstances. La doctrine de « Trop vrai pour être bon » est aussi profonde et pessimiste que celle d' « Ulysse » ou de « La terre vaine » d'Eliot. Même dans ses dernières pièces, la doctrine religieuse fondamentale reste aussi nette que jamais : « Une fois pour toutes, nous ne sommes pas nés libres, et nous ne pouvons jamais le devenir. Quand tous les tyrans humains seront chassés ou tués, il restera ce tyran suprême qui ne pourra jamais être chassé ou tué et qui est la Nature. »

Ailleurs, il parle de cet « appétit pour une activité créatrice qui vise à atteindre une haute qualité de vie » et c'est cet appétit, je crois, qui assurera à Shaw sa position vitale et permanente non seulement dans la littérature mondiale mais aussi dans l'histoire mondiale. Il est beaucoup trop grand pour que notre époque puisse le comprendre.

(*Copyright « L'Express » et « Opera Mundi »*)

POÉSIE

L'amour du corps

UNE VOIX

par G.-E. Clancier. Ed. Gallimard. 184 pages, 590 francs.

C'EST l'œuvre poétique de Georges-Emmanuel Clancier dans son ensemble (à l'exception d'un recueil : *Vrai Visage*, publié par Seghers) qui vient d'être réunie sous ce titre.

André Dhôtel, dans une brève et pénétrante préface, distingue la dualité de cette œuvre poétique : « La part du rêve sous forme de légendes et un amour pour la réalité du corps et de la terre ». Le beau titre du premier recueil, *Le Paysan Céleste*, suggère cette dualité. Cette voix est rêveuse en effet, un peu brumeuse, hantée par des images et des fables d'enfance qui se reconnaîtront plus tard dans quelques mythes primordiaux.

Pourtant, en dépit de rencontres épisodiques, la poésie de Clancier est fort éloignée de celle d'un Emmanuel ou d'un Patrice de La Tour du Pin (aujourd'hui d'un Bonnefoy) qui — selon le haut exemple d'un Jouve — ont tenté un retour aux grands thèmes mythologiques et, en conséquence, à la prosodie ample et continue qui est celle de l'épopée.

Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir, après cette prosodie du *Paysan Céleste*, Clancier utiliser une forme plus proche de son inspiration. Les chansons d'*Intermède* font preuve d'une musicalité souple, quasi verlainienne, où les ruptures et les ellipses ne brisent jamais la magie continue du chant.

Des thèmes à la chanson, de la chanson au mot : telle est peut-être l'évolution du recueil. Les meilleurs poèmes sont sans doute parmi les derniers : ceux de *Mon Bien*.

Si Clancier parvient à cette expression plus dense, c'est sans doute à la faveur d'une méditation sur le langage poétique, d'une meilleure entente des mots.

S'organisant autour du mot, le lyrisme se rapproche des choses. Et la réalité peut être celle de l'événement. L'amour du corps et de la terre, ce contact paysan qui est le meilleur de Clancier, doit-il, pour l'emporter, se délester de la part du rêve ? Non ! mais cette voix qui, parfois, naissait un peu trop d'elle-même, affermit dans ce va-et-vient entre les choses, son inflexion et son désir le plus secret.

PIERRE-BLOCH
Des dossiers qu'il fallait rendre publics
le vent souffle sur l'histoire
EDITIONS SIPEP
DIFFUSION HACHETTE
650 f

LE MONTREUR DE MARIONNETTES

(VIII) • *Père, je ne veux*

Le jeune homme s'était laissé tomber à genoux devant son père et posa sa tête sur ses pieds nus.

Un roman de Paul TILLARD

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS (1). — *Une maison de Pékin, à la fin de la guerre. Habitent là, misérables, affamés et dignes, Liou, le montreur de marionnettes, devenu trop vieux pour continuer à exercer son art, Tcha-min, son fils, ardent et beau, qui lui a succédé, Yu-pi, une vieille courtisane, et Shu-fan, une jeune veuve qui a accepté de se prostituer pour nourrir son enfant, Petit-Dragon. La fille de Liou, violée par des soldats japonais, s'est suicidée à la veille de son mariage. La fin de la guerre a amené le départ des Japonais, mais après deux ans, la misère demeure. On dit que les troupes de Tchang Kaï-chek ont anéanti les communistes. Des voisins sont venus s'installer : un conducteur de vélo-pousse, Tcheng, sa femme, son petit garçon aveugle Bouton de Nacre et sa fille Meï-keï. Liou et Tcheng ont décidé de marier leurs enfants. Mais, ce soir-là, Tcha-min rentre inquiet.*

IL les rangea l'un après l'autre dans un coin de la pièce, ressortit chercher la perche de bambou et la posa en travers. Ce fut alors seulement qu'il salua :

— Bonjour, père !

Sa voix était pleine d'inquiétude.

— Que t'arrive-t-il, mon fils ?

— Rien, père.

— Serais-tu malade ?

— Non, père.

Le visage de Tcha-min était pâle. Mais ce n'était pas la pâleur de la maladie.

Liou se sentit désemparé, avec un vague sentiment d'irritation. Pourquoi fallait-il donc que, par une soirée comme celle-là qui aurait pu être la plus belle de celles partagées avec son fils, Tcha-min ne soit pas comme d'habitude.

— Tu travailles trop, Tcha-min.

— Je ne sais pas, père.

Le jeune homme s'était assis sur le tabouret. Liou lui tendit le bol de bouillie et s'installa au bord du kang. D'ordinaire, Tcha-min engloutissait sa nourriture en un clin d'œil. Cette fois, il resta un instant immobile, le bol en mains, semblant écouter.

— Mange, Tcha-min, dit Liou.

Lui aussi tendit l'oreille. Aucun bruit inaccoutumé ne parvint du dehors. Mais l'irritation du vieillard faisait place à la crainte. Il avait tant de fois cru atteindre à une sorte de bonheur. Et ce bonheur s'était effondré. Le jour prévu pour le mariage de sa fille n'avait-il pas été celui de sa mort ?

— Il est arrivé un grand malheur, dit Tcha-min.

— Un grand malheur ! répéta Liou, la gorge sèche.

— Oui. Hing-min.

Liou respira mieux. Le souvenir de Hing-min était loin de son esprit. C'était à peine, à cet instant, s'il se rappelait que Hing-min avait été le fiancé de sa fille.

— Est-il mort ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

L'irritation saisit à nouveau Liou. Il avait trop de choses à dire pour admettre de son fils des paroles évasives :

— Comment veux-tu que je te comprenne. N'as-tu pas confiance en ton père ?

— Il a été arrêté.

— Arrêté !

Le mot tomba, terrible. A lui seul, il évoquait trop de morts, une cassure entre les êtres, et les visages démoniaques de tous les seigneurs du Pont du Ciel, Cheval-Borgne, Tête-de-Mule, et tant d'autres... Et le bon colosse Mitchitch, fusillé malgré ses sabres tourbillonnants au bout de ses bras.

— Qu'avait-il fait ?

— Je ne sais pas.

Liou eut de la peine à ne pas crier. Son fils n'était plus seulement évasif. Le vieillard découvrait dans le comportement de son enfant un monde caché dont il avait été systématiquement rejeté. Pas seulement un monde de sentiments, mais une vie dont Tcha-min, à cet instant, n'avait plus la force de garder intact le secret. Ce fut pour lui une découverte brutale. Comme une insulte :

— Tu mens, Tcha-min.

— Non, père.

— Si. Tu sais très bien pourquoi il a été arrêté.

Cette fois, Tcha-min ne répondit pas. Il était épuisé.

— Le voyais-tu souvent ?

— Quelquefois, père.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

Tcha-min ne répondit pas. Liou sentit qu'il approchait de la vérité. Il retrouva l'image de Hing-min, mais cette fois au milieu des jeunes gens massés devant la tombe de sa fille. La vérité éclata. Etait-il fou de ne pas avoir alors compris ? Tous ces jeunes gens constituaient une bande, sans doute une bande de l'espèce nouvelle, une bande à laquelle aucune pitié n'était accordée. Et son fils était du nombre.

— Non, cria-t-il.

La terreur qu'il voyait toujours sur le visage de son fils lui apparut comme le reflet de sa propre terreur.

— Il ne faut pas, dit-il encore, sachant que ses paroles étaient sans aucune signification.

Mais comment pouvait-il trouver ses mots ? Un autre souvenir lui revint : celui de son fils debout dans la nuit face à Shu-fan. Tout devenait évidence. Shu-fan aussi faisait partie de la bande. Et Hing-min n'était peut-être pas seul à avoir été arrêté. Tous risquaient d'être appréhendés à leur tour.

— Impossible, gémit Liou.

Cela devenait insoutenable d'imaginer que le destin allait répéter ses coups. Sia-ko morte la veille de son mariage, n'était-ce pas suffisant ? Fallait-il que le même sort soit réservé à son fils ?

— Il ne faut plus, tu entends, Tcha-min, il ne faut plus.

— Que dois-je faire, père ?

Etait-ce l'effet de la terreur de Liou ? Le visage du jeune homme paraissait plus calme. Tcha-min fixait son père comme on contemple un sauveur.

— Tu n'iras pas demain au Pont du Ciel. Tu n'iras plus pendant huit jours.

— Comment vivrons-nous pendant ce temps ?

— Qu'importe de mal vivre pendant huit jours ! Ce qui compte, c'est de vivre après. Huit jours suffiront, Tcha-min. J'ai assez d'expérience pour savoir qu'en une semaine, on peut se faire oublier.

La phrase à peine achevée, Liou se sentit plus à l'aise. Comme un homme sur le point d'être étranglé et qui retrouve le souffle à la suffocation suprême. La terreur s'effaçait. Tous les maux ont leur remède.

— Père, dit Tcha-min, je ne veux pas mourir.

CE mot, prononcé au moment où l'espoir revenait, gonfla Liou de tendresse.

— Non, Tcha-min, non, répliqua-t-il.

Il leva les mains comme on invoque un esprit et poursuivit :

— Tu vivras, Tcha-min. Tu me l'as promis. Tu vivras et tu me donneras des petits-fils.

Le drame du présent réglé, l'avenir de nouveau se présentait. Les yeux de Tcha-min s'agrandirent :

— Oui, père.

Liou était devant un nouveau problème.

— Autrefois, poursuivit Liou, le père désignait à son fils la fille qu'il désirait lui voir épouser. Mais les habitudes ont changé. J'ai trouvé pour toi une jeune femme des plus capables. Mais si tu en préfères une autre...

Il n'acheva pas. Son regard s'était instinctivement porté vers la demeure de Meï-keï.

— Père, cria Tcha-min.

MEI-KEI arrivait, portant la cruche de grès pleine d'eau bouillante. Chaque homme avait déjà mis une pincée de thé dans sa tasse. Respectueusement, la jeune fille servit Liou en premier. Normalement, elle aurait dû ensuite servir son père, Ma, et après seulement Tcha-min. Car son père était encore son maître. Rougissant de son audace, elle commença par Tcha-min. C'était rendre public son amour, manifester au regard de tous son désir de mariage dont elle ne savait même pas qu'il était l'objet de toutes les pensées. Du temps de la jeunesse de Liou, ce geste aurait presque déshonoré une jeune fille. Il provoqua pourtant chez le vieillard un surcroît d'admiration pour la jeune fille. Le mot courage lui revint à l'esprit. Il s'étonna de voir son fils à nouveau baisser la tête. Puis, comme il découvrit la gêne dans le visage de Tcheng, il pensa qu'il fallait tout de suite préciser les choses, aborder le vrai problème. Il se pencha vers son voisin :

— Si vous le permettez, oncle, je donnerai sa première leçon de violon à votre fils dès demain.

Tcheng qui avait pris sa tasse pour se donner une contenance, la reposa sur le tabouret servant de table, joignit ses deux poings devant son visage et inclina son buste en signe de profonde reconnaissance. Liou se racla la gorge violemment, pour bien attirer l'attention de tous, et poursuivit lentement, appuyant sur chaque mot :

— Et s'il ne sait pas encore suffisamment bien jouer quand je partirai rejoindre mes ancêtres, mon fils continuera ce que j'ai commencé.

Il se fit un grand silence. La phrase était solennelle. Elle engageait Tcha-min vis-à-vis de la famille de Tcheng. Elle le faisait responsable du frère de Meï-keï. Elle l'unissait à la jeune fille aussi fermement qu'une chaîne de fer. Tcha-min leva enfin la tête. Le regard qu'il posa sur son père fut celui du bonheur. Une vague tristesse se lisait pourtant sur son visage, en rien comparable à celui de Meï-keï qui parut resplendir de toutes les lumières de l'aurore. Une grande paix enveloppa Liou. Le mariage était enfin conclu, un mariage solide comportant des devoirs avant même d'être consommé. Plus que le sentiment, le devoir crée des liens indissolubles. Il dure toute la vie pour celui qui a l'âme propre.

LE lendemain matin, Tcha-min partit comme à l'ordinaire, de très bonne heure, son bambou sur l'épaule. Il avait discuté avec son père de l'endroit où il se rendrait : au nord-est de la ville tartare, non loin du Temple des Lamas. Liou avait là de vieilles relations chez qui Tcha-min pouvait attendre le soir.

Moins d'une heure après le jeune homme, Shu-fan quitta la demeure à son tour. Rien qu'à l'entendre traverser la cour, Liou éprouva un sentiment d'humeur, presque de colère. Il avait rêvé d'elle pendant la nuit : un très vilain rêve qui l'avait d'autant plus inquiété que son sommeil était en général paisible. La jeune femme lui était apparue à côté de son fils, il n'aurait pu dire où, et tous deux se regardaient avec tendresse. C'était là un signe néfaste. Son fils était pur. Plus que jamais, il devait le rester. Mais un père a toujours le droit de s'inquiéter. Le mauvais exemple est toujours à craindre. Certains jeunes gens peuvent se laisser entraîner à imiter les fils de famille qui ont des forces à gaspiller. Surtout à l'approche du mariage, pour mieux se comporter avec leurs femmes.

Tout à ses pensées, Liou ne se rendait pas compte de la fuite du temps. Il crut entendre la voix de Tcheng et s'étonna : « Me serais-je endormi ? ». La lumière de la cour était pourtant sensiblement la même. Il entendit de nouveau la voix de Tcheng, aussitôt suivie d'un gémissement poussé par Ma. Liou se redressa sans trop de hâte et se dirigea vers la porte dont il souleva le rideau à l'instant même où la femme de Tcheng sortait dans la cour.

Ma était allongé de tout son long sur le sol où il était tombé en descendant du vélo-pousse sur lequel Tcheng venait de le transporter. Sa veste noire collait à la peau à hauteur de la poitrine. Ce n'était pas de la sueur, Liou le comprit tout de suite, mais du sang. Il se précipita :

— Que vous est-il arrivé ?

— Ne parlez surtout pas, oncle, répondit Tcheng.

— Personne ne doit savoir, ajouta Ma en grimaçant de douleur.

La femme de Tcheng poussa une plainte de terreur.

— Vas-tu te taire ? lui cria son mari furieux.

C'était la première fois que Liou lui entendait prononcer une parole de colère.

— Sinon, nous sommes tous perdus, dit encore Ma.

Tcheng se pencha sur Ma, faisant signe à Liou de l'aider à le soulever. Ils le portèrent tant bien que mal dans la demeure de Tcheng où ils le couchèrent sur la natte où dormait l'aveugle. Liou remarqua que l'infirme sommeillait recroquevillé sur le côté, un poing sur la bouche, dans une pose de Tcha-min enfant. Mais ce n'était pas le moment de s'attendrir.

(1) *Voir* L'Express *des* 15, 22, 29 *juin*, 6, 13, 20 *et* 27 *juillet* 1956. *Ce roman, dont nous donnons ici de très larges extraits, sera édité en septembre par René Julliard.*

pas mourir

Dans le vélo-pousse de Tcheng, comme ces vieilles veuves de mandarins, méprisantes, qui se piquaient d'idées nouvelles...

— Quel genre de blessure a reçu notre oncle Ma ? demanda-t-il.

— Une balle de fusil.

Une seconde, tout se mit à tourner dans la tête de Liou. Car une blessure de cette sorte n'avait pu être faite que par un soldat ou un policier. Un mélange d'idées affreuses se fit dans son crâne : il pensa à Hing-min, au groupe de jeunes gens rassemblés sur la tombe de sa fille, à Shu-fan guettant son fils la nuit, et surtout à son fils terrorisé. Le tout dans un éclair. Déjà, Tcheng poursuivait à voix basse :

— Il avait été arrêté ce matin avec des dizaines d'autres. Tous devaient être fusillés. Ils ont été entassés dans des camions pour être conduits à côté du Temple de l'Agriculture où avait lieu l'exécution. Ma a réussi à sauter du camion en marche. C'est alors que les policiers de Tchiang ont tiré sur lui.

LIOU tendit le bras et découvrit l'absence de Tcha-min à ses côtés. La nuit était profonde, et son fils aurait dû être rentré depuis longtemps. Une brusque angoisse l'étreignit et il se rappela le cauchemar qu'il avait fait la nuit précédente : la vision de Tcha-min et de Shu-fan côte à côte et se regardant tendrement. Liou fixa le noir de la pièce. De s'être souvenu aussitôt à son réveil de son cauchemar de la veille lui donnait le droit de penser que son fils se trouvait avec Shu-fan. Il en oublia l'amour que son fils avait témoigné devant lui pour Meï-keï et qui rendait invraisemblable une liaison avec la petite prostituée. « Des dix mille vices, le désir est le pire ». Le vieux précepte fit naître en Liou la colère. En allant avec Shu-fan, son fils faisait montre à son égard du plus intolérable manque de respect ; et pas seulement à son égard, mais à l'égard de toute la famille qui allait se perpétuer par lui un jour ou l'autre. Car Shu-fan devait être incontestablement atteinte d'une de ces maladies qui se communiquent et qui font que les enfants naissent déformés et trop fragiles pour résister à la moindre épidémie.

Liou se laissa glisser le long du kang et se dirigea vers la porte. Il hésita un instant avant d'en écarter le rideau. « Peut-être sont-ils seulement en train de parler, comme je m'en suis déjà aperçu », espéra-t-il une seconde. Mais aucun bruit de paroles ne lui parvint. Il sortit dans la cour. Elle était déserte et sombre. Un rideau de nuages couvrait la lumière de la lune et des étoiles. L'esprit de Liou devint de feu. « Cela serait-il possible ? », murmura-t-il. « Etre bafoué par mon fils ? ».

Il s'approcha lentement de la porte de Shu-fan. Elle était entrebâillée. Liou eut du mal à se contenir. Les deux jeunes gens avaient poussé l'indécence jusqu'à ne pas s'enfermer. Il écouta. Mais le sang battait si fort à ses oreilles qu'il n'entendit rien. Se seraient-ils endormis ? Exactement comme un mari et une femme. Il poussa la porte.

— Tcha-min ! gronda-t-il.

Une silhouette bougea sur le kang en face de lui. Il serra le poing. Son devoir était de battre. Il allait de nouveau parler.

— Ne criez pas si fort, seigneur, vous allez réveiller Petit-Dragon.

Le poing de Liou se desserra. Il resta bouche ouverte, la poitrine vidée. C'était la vieille Yu-pi qui venait de lui répondre d'une voix brisée. Elle s'approchait de lui, plus petite que jamais, ratatinée.

— Soyez calme, oncle Liou.

— Que voulez-vous dire, vieille folle ? Où est Tcha-min ? Où se cache-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Et l'autre misérable qui gaspille les forces de mon fils ?

— Elle n'est pas non plus ici. Seul l'enfant dort. De grâce, seigneur, parlez plus doucement. Vous allez le réveiller.

Rien n'épuise autant que de heurter le vide. Liou était comme un homme qui aurait frappé une ombre. Il voulait tenter de se raccrocher à une pensée qu'il sentait déjà dérisoire.

— N'avez-vous pas honte, à votre âge, de vous prêter aux caprices de deux jeunes gens, et de venir ici pour leur laisser votre propre logis ?

Il parlait par saccades, tant il avait du mal à respirer. La vieille parut se ratatiner davantage encore dans l'ombre.

— Pourquoi ne voulez-vous pas comprendre ? Son ton était celui du désespoir.

— Comprendre, gronda Liou, toujours comprendre. Me croyez-vous donc incapable de voir ce qui se passe ?

Malgré lui, sa voix avait pris aussi le ton du désespoir.

— Où sont-ils ? demanda-t-il encore.

— Ils ne sont rentrés ni l'un ni l'autre, dit la vieille.

YU-PI alluma une bougie. La pâle lueur vacilla, faisant danser au plafond l'ombre des deux vieillards.

— Regardez, seigneur.

Elle montra une pile de feuilles de papier rangées sur une caisse :

— C'était enveloppé dans une couverture. Je l'ai découvert en couchant Petit-Dragon.

Liou prit une feuille et se pencha dans la lumière pour mieux voir. Sa vue était faible. Il dut attendre quelques secondes pour accoutumer ses yeux à la lecture. Il aperçut en premier un dessin représentant un soldat qui avançait en chantant, écrasant sous son pied un officier dont la casquette portait l'écusson étoilé du Kuomintang. Puis les mots lui sautèrent aux yeux : « ...Patriotes chinois... L'armée populaire avance... Tout le peuple lui ouvre son cœur... Nos malheurs vont finir quand auront rendu gorge les brigands de Tchiang... » Les mots dansaient devant le regard de Liou ; ils n'entraient pas dans sa tête. Puis une autre phrase apparut : « Valets des impérialistes étrangers. » Encore ce mot. Il l'avait entendu à deux reprises. Il apparaissait cette fois devant ses regards, plus affreux encore à voir qu'à entendre, un mot à l'image de la mort. Il crut entendre la voix de son fils disant : « Je ne veux pas mourir » et poussa un gémissement.

— Chaque matin, poursuivit Yu-pi, Tcha-min prenait des papiers de cette sorte et les emportait au fond de ses paniers, cachés sous les marionnettes.

— Comment le savez-vous ?

Question machinale, à laquelle Liou lui-même n'attendit pas de réponse. Si la vieille le savait, ce ne pouvait être que parce qu'elle avait vu son fils remplir les paniers.

— Ils le font tous, dit-elle.

Liou se leva avec effort. Il ne voulait plus réfléchir. Pourquoi réfléchir. Tout était réglé. Un homme arrêté était un homme perdu. Hing-min avait été pris. Il avait disparu. Le tour de son fils était arrivé.

.. ..

LA vieille Yu-pi était installée, très digne, dans le vélo-pousse de Tcheng. Ses cheveux gris bien tirés en arrière étaient noués par un maigre chignon agrémenté d'un peigne d'os. Elle était revêtue d'une longue robe noire fendue très haut sur le côté, et que Liou ne lui avait jamais vu porter. Ses jambes de pantalon étaient serrées tout au long de ses mollets, et ses pieds bandés, enfilés dans les mêmes petits chaussons qu'elle portait la veille, étaient recouverts de chaussettes blanches qui faisaient ressembler ses moignons à d'énormes cailloux de nacre. Spectacle inconcevable qui justifiait le silence qui s'était fait dans la cour. Yu-pi était méconnaissable, ressemblant tout à fait à ces vieilles veuves de mandarins que l'on voyait parfois se promener de la sorte, en vélopousse, depuis une dizaine d'années, le long des avenues de la ville.

(A suivre.)

★

La semaine prochaine :

Ceux qui disent que les hommes ne sont pas plus intelligents que les femmes ont raison

SOPHIA LOREN :

Jamais à court d'idées

Quel est le secret du charme, de l'attrait (« glamour ») qu'exercent les femmes européennes ? Pour répondre à cette question qui continue d'obséder les Américains, un excellent journaliste, Joe Hyams, a fait le tour de celles qu'il appelle « les reines de l'écran » européennes (1).

Résultat : une galerie de petits portraits cruels et instructifs. Voici aujourd'hui ses impressions sur Sophia Loren et sur Carmen Sevilla. La semaine prochaine, il décortiquera Brigitte Bardot.

SOPHIA LOREN, la vedette italienne, est, en dépit de ses attributs physiques impressionnants, la moins belle de toutes les stars de cinéma auxquelles j'ai parlé. Elle a le nez long, une ligne de menton qui rend difficiles les photos de profil. Mais de face elle est très belle, la bouche large, d'immenses yeux tourmaline.

Interviewer Sophia Loren c'est tourner les pages d'un magazine d'art un peu spécial. Après quelques minutes on commence à se demander si l'artiste parviendra encore à inventer beaucoup d'autres poses, mais Sophia n'est jamais à court d'idées.

Chaque fois qu'il est possible, elle se tourne toute de face vers l'interviewer, ou la caméra ; et tandis que son corps accomplit de remarquables girations, sa tête reste immobile et ses yeux demeurent placidement en contradiction avec le reste de sa personne.

Sophia, qui n'a que 22 ans, connaît bien ses possibilités et particulièrement bien ses limites. Elle possède un corps magnifique — « à peine croyable » a dit un jour Marlon Brando. Ses vêtements sont conçus pour mettre en relief sa taille de guêpe et ses mesures de sablier.

Elle accentue le maquillage des yeux et de la bouche et attire l'attention sur son corps en portant le strict minimum vestimentaire.

Au cours de mon interview qui a eu lieu pendant la pause du déjeuner au milieu des décors de « Orgueil et Passion », Sophia était en costume de paysanne espagnole, jupe large et blouse abondamment décolletée.

Son attitude était superbe. Droite comme un soldat, les épaules rejetées, la poitrine en avant, la tête redressée. A l'intérieur de ce cadre elle parvint à glisser près de cinq poses différentes à la minute, toutes gracieuses et chacune à vous couper le souffle mieux que la précédente.

Le secret de l'attrait qu'exerce Sophia ? Une combinaison de deux éléments : des rôles demandant un maximum de présence et un minimum de talent, et une campagne publicitaire bien conduite.

Sophia LOREN
Une combinaison de deux éléments...

Carmen SEVILLA
Une seule personne à la fois...

CARMEN SEVILLA : Jamais provocante

PARMI toutes les « glamorous » stars de cinéma je n'ai rencontré qu'une seule vraie femme : Carmen Sevilla, la plus grande actrice espagnole.

Mlle Sevilla a 24 ans et a été la vedette de vingt films. Elle a débuté à Séville comme danseuse de flamenco. C'est pourquoi elle s'appelle Carmen Sevilla — « Sevilla » pour Séville et « Carmen » comme toutes les danseuses de flamenco d'Andalousie.

Miss Sevilla n'est pas grande, et marque une légère tendance à l'embonpoint. Elle a des dents magnifiques, une belle bouche et ces traits finement ciselés dans un frais visage qui sont la gloire d'Ava Gardner.

Elle est à peine maquillée et porte ses cheveux noirs sur les épaules.

Objectivement miss Sevilla n'est rien de plus qu'une très jolie brune un peu grasse. Quel est l'ingrédient particulier qui en fait, à mon opinion, la plus attirante « glamorous » star d'Europe ?

Est-ce parce qu'elle sait vous donner le sentiment de votre importance et m'a manifesté de l'intérêt en parlant avec moi ?

Depuis des années que j'écris des chroniques sur Hollywood, quelques-unes des plus belles vedettes du monde ont tenté sur moi le pouvoir de leur charme. La technique généralement employée est une combinaison de provocation et de mise à distance, mais les yeux trahissent le manège. Ces yeux qui ne cessent de guetter sournoisement vos réactions, ou de chercher au loin un supplément de public.

Or pas un seul instant Mlle Sevilla ne me donna l'impression d'être provocante. Elle portait une robe noire montante, qui dissimulait ses formes au lieu de les accentuer. Ses yeux étaient à la conversation.

Et lorsque mon interprète posait des questions elle se tournait entièrement vers lui.

Plus tard, au cours de la soirée, je puis constater qu'elle pouvait multiplier son attention au point de s'intéresser à toute une foule. Nous étions allés voir Sophia Loren tourner « Orgueil et Passion » aux environs de Madrid. Lorsque Carmen Sevilla descendit de voiture, un murmure s'éleva des cinq ou six cents personnes rassemblées. Soudain les plus proches se mirent à applaudir, en lui cédant le passage, et bientôt la foule entière éclata en applaudissements. Ce fut tout. Personne ne tenta de la toucher, personne ne réclama d'autographes.

Plus tard, à un dîner d'acteurs et de machinistes, je vis Mlle Sevilla charmer tout le monde — par son seul naturel, sa grâce à ne parler qu'à une personne à la fois, à sourire non seulement de la bouche mais aussi des yeux.

Lorsque j'ai demandé à un Madrilène d'où venait à son avis la popularité de Carmen Sevilla, il m'a dit : « En Espagne, être «glamorous», c'est être sans scandale. Carmen n'a jamais été effleurée par le scandale. Et puis, elle est du peuple. Elle est la femme parfaite. Chaque garçon espagnol rêve d'épouser la femme parfaite. Il lui faudra se contenter de moins, mais il est beau de savoir que Carmen Sevilla existe. »

JOE HYAMS.

(*Copyright* « *L'Express* » et « *N.Y.H. Tribune* ».)

(1) Voir Gina Lollobrigida (« L'Express » du 20 juillet) et Diana Dors (« L'Express » du 27 juillet).

ÉDUCATION

Le guide des parents

« UN jour, une jeune Américaine, femme de chambre dans un palace, et qui était désolée de ne pas avoir d'enfant, vola un nouveau-né. Pensant que plus l'enfant volé serait petit, moins on s'en apercevrait, elle décida de subtiliser un prématuré dans un centre d'élevage spécialisé. Quand on s'aperçut que l'enfant avait disparu, le pronostic porté par les médecins du centre fut très mauvais. Dans quelles conditions, en effet, allait-on trouver l'enfant ? Or... il fut retrouvé en parfait état. Voici l'explication de ce miracle. La jeune voleuse alla cacher son larcin... dans un placard à linge contigu à une conduite de chauffage central. La température qui y régnait était constante. Pour régler l'alimentation de l'enfant, la jeune femme se procura un manuel de puériculture. Elle y apprit la valeur du lait de femme. Elle put s'en procurer et nourrir son enfant selon les meilleures recettes. Le jeune volé était, par force, isolé, donc à l'abri de la contagion. Nous retrouvons là les principes d'élevage de prématurés : isolement, maintien de chaleur constante, lait maternel. »

Les enseignements de cette histoire vécue se retrouvent dans un ouvrage collectif conçu par les collaborateurs de « l'Ecole des parents », et réunis sous forme d'un « *Guide des parents* » (1).

L'importance de la nourriture

L'ouvrage expose les principes généraux de puériculture, en insistant sur le rôle de la nourriture, première source de satisfactions, dans le développement affectif de l'enfant.

Il est important que ce soit toujours la même personne (la mère ou son substitut) qui donne la nourriture.

Les auteurs citent cet exemple pour concrétiser l'importance du sevrage et des réactions affectives qu'il provoque :

« *Jean* a quatre ans. A un an, sa mère, malade, qui l'allaitait au sein, a dû le laisser brusquement pour aller au sanatorium. Jean est alors passé dans les mains de diverses nourrices et, finalement de sa grand-mère. Il se résignait mal aux biberons des nourrices et de la grand-mère. Ensuite, il s'opposa à l'alimentation par la cuiller ou la tasse... Il développe même un bégaiement, comme si les mots eux-mêmes étaient des aliments solides qu'il refuse et comme s'il voulait rester le bébé vivant du seul lait maternel.

« Jean n'a pas pu évoluer, c'est-à-dire renoncer à l'amour total et aux soins exclusifs de la mère. Le développement de l'enfant exige que cette première relation humaine perde son caractère de « communion », de « fusion », pour devenir progressivement une relation de deux êtres distincts. »

Caïn et Œdipe

Cette relation ne s'établit d'ailleurs pas sans conflits. L'enfant va se heurter à des rivaux qui vont le contraindre à de nouveaux renoncements.

Ce peut être la venue d'un frère ou d'une sœur ; alors naît une jalousie plus ou moins bien supportée.

La manière dont l'enfant supporte et résout ce conflit affectif tend à se répéter plus tard avec ses camarades, à l'école et dans la société.

Le rival-parent (père ou mère) est beaucoup plus difficile à surmonter que le frère ou la sœur : ce fait peut rendre plus difficile le dépassement de la situation œdipienne.

Ce dépassement se réalise au prix d'un nouveau renoncement et d'une identification au parent de même sexe, qui permet à l'enfant d'assumer sa condition sexuelle et d'accéder ainsi à une étape décisive dans la formation de sa personnalité.

Cette formation n'est pas pour autant achevée : après une période de calme — de « latence », la puberté provoque l'apparition de nouvelles difficultés qui ne seront vraiment dépassées que par l'entrée dans la vie adulte.

Le « *Guide des parents* » est le premier ouvrage complet de psychologie appliquée à l'éducation qui ne se perde jamais dans une érudition et une technicité séduisantes pour les seuls spécialistes.

(1) Ed. Larousse.

MODE

Ligne musée

VOICI les collections d'hiver.

Cette femme qui se dessine à travers les modèles les plus osés de la plupart des collections évoque irrésistiblement l'élégante, la très luxueuse élégante de 1912, celle qui appartient au musée de la Mode, comme son train de vie appartient au musée de la Société et sa voiture au musée de l'Automobile.

Ce retour vers le musée n'est pas toujours très heureux, la ligne s'alourdit, s'empâte. Les tissus en vogue —

cheviottes, tweeds, velours — l'abondance des broderies, des détails de fourrures accentuent l'impression : on s'installe, on se retranche, on s'ensommeille un peu.

Mais de ce corps endormi surgit, vive, dressée, la tête ; c'est elle qui porte le bijou, la fourrure, le trait aigu d'une mode qui se penche, peut-être, un peu trop sur son passé.

Christian Dior ou la magie

Christian Dior fait penser à ces artistes fantaisistes (Picasso est parfois du nombre) qui vous disent : « Voyez ce que je peux faire avec... ». Et voilà les vieux bidons qui deviennent chèvre, le papier-journal costume d'empereur.

Christian Dior a voulu montrer cette année ce qu'il sait faire avec des tissus de laine genre plaids et couvertures, épaisseur moyenne : un demi-centimètre.

Glisser avec grâce des personnes même arachnéennes dans ce lourd emballage est œuvre magique. Christian Dior s'en tire à merveille (mais les femmes un peu moins bien...). Sous ses doigts jaillissent des fleurs de laine de tous les tons, de merveilleux échafaudages à base de tweeds et de cheviottes.

Cet emmitouflement donne aux femmes l'allure de petits oursons dodus, de paysannes hollandaises, ou de belles patineuses de 1912.

Parfois aussi, on « sent le travail », et c'est dommage en couture où la robe doit paraitre improvisation, habitude du corps, jamais ce qu'elle est : œuvre minutieusement bâtie et rectifiée d'artisans acharnés.

Une autre partie de cette somptueuse collection est consacrée aux Mille et Une Nuits : costumes brodés et rebrodés, manteaux d'or et d'argent, aigrettes et ruissellement des bijoux.

Hiver 1957 ? Plutôt robes d'ailleurs pour temps irréels, spectacle et non plus commerce.

Castillo ou le mystère

Castillo a mis sa collection sous le signe de la « Vie » et du « Violet » — et chacun de ses modèles se présente comme la combinaison, parfois bizarre, d'un V et d'un I.

Le V, c'est la cape, ou le manteau, ou la voilette, ou la traine de la robe du soir ; l'I, c'est le fourreau, sans ceinture, la silhouette toujours devinée de la femme sur laquelle se plante, coiffée en hauteur, importante, la tête, comme un point sur cet I...

Castillo aime le théâtre ; ça se sent, ça se voit à chacun de ses modèles où joue un « effet ». C'est un pan jeté sur l'épaule, remonté en cape sur la tête ; c'est une étole en ailes de chauve-souris ; c'est la taille haute sous les omoplates, basse devant (juste le contraire de la saison dernière). Surtout, c'est du violet. Un violet profond, soutenu, qui réapparait d'un modèle à l'autre, se mélange au blanc, au noir, devient parme, prune, lavande. Violet qui signifie mystère et politesse.

C'est aussi à un jeu de cartes que fait penser cette belle collection où les modèles, divisés en surfaces de géométrie plane, chaque morceau d'une matière ou d'une couleur différente, suggèrent au-delà de la femme quelque insaisissable allégorie.

Chanel ou la négligence

La collection de Chanel n'est pas faite, cette saison encore, pour lancer une ligne nouvelle, mais pour rappeler ce qu'est l'élégance.

Elégance qui n'est pas — comme celle de Balenciaga — indifférence complète à la mode du jour, mais rappel laissé et raffiné de cette mode.

Chanel ne s'impose pas à coups d'extravagances, de décrets-lois, ni même de luxe ; elle tient à peu près ce discours : « Moi, vous savez, je suis pour le tailleur bleu marine et la petite robe noire ; tout le reste, je trouve que ça fait toc. La mode, dites-vous ? Eh bien ! tenez, si ça vous fait plaisir, on va détacher un peu le col, raccourcir la jaquette, tenter un petit coup de taille basse. Là, vous êtes contente ? Pas tout à fait, vous voulez du rouge ? Eh bien ! voici ce qu'on peut faire, à la rigueur, avec du rouge. Et si vous tenez absolument à la fourrure, on peut peut-être en coller un soupçon ici, et puis là. Ah non ! jamais d'imprimé ; c'est écœurant, l'imprimé, vous ne trouvez pas ? J'ai horreur du rose, mais puisque vous voulez faire comme tout le monde, alors, une petite robe du soir... ».

Et dans ces bouts de robes mi-collantes, mi-pleurardes, ses mannequins défilent sans se presser, sûrs de plaire. Il n'y a jamais de « dessous », d'armatures, dans les robes de Chanel. La dentelle, la mousseline noire sont à même la peau, le jersey moule un corps tout en jambes.

De temps à autre, ce que personne n'ose : le bijou-placard ou l'abondante boutonnière écarlate. Non, cela ne fait pas province, cela fait — le croirez-vous ? — maison close. Celle, symbolique, d'où semblaient sortir Viviane Romance, Arletty ; aujourd'hui encore, Marlène. Regardez mieux : chantilly blanc sur mousseline noire, le velours rouge, le satin noir bien entendu, et surtout, ces mouvements lents, las, qui ont le plus grand des charmes : celui de l'usure.

Les robes de Chanel ont toujours l'air d'avoir déjà été vues et déjà portées ; pourtant, parmi d'autres, et plus les autres sont belles, on n'aime qu'elles.

Cet effacement qui efface tout le reste — mais il faut qu'il y ait le reste ! — c'est l'élégance, c'est Chanel.

Enfin, Madeleine de Rauch et Balmain ont présenté deux excellentes collections.

La nouvelle ligne que Dior et Heim lancent : la jupe à 22 cm du sol, la taille ceinturée, le buste souple, le petit col de fourrure... Il suffirait que cette silhouette dessinée par Sem en 1913 eût une basque courte pour l'illustrer exactement. C'était le premier modèle dessiné par Chanel, alors inconnue, pour un grand couturier de l'époque. Sem l'opposait à une série de dessins cruels sur « le faux chic ».

On en aura envie

- Le trench-coat ceinturé à la taille, en lainage pour le matin, et velours pour l'après-midi (*Dior*).
- Les détails de fourrure (cravates, toques, bonnets, etc.).
- Le ciré noir (*Lanvin*).
- La robe de tricot noire avec écharpe dans le même point (*Lanvin*).
- La jupe à la hollandaise (*Dior*).
- La robe de satin noir (*Dior, Lanvin, Chanel*).
- Les colliers assortis à la toque de fourrure — mouchetés comme le léopard, charbonneux comme la loutre, douillets comme l'hermine (*Dior*).

Ce qui fait hiver 57

- Les tissus très épais (lainages, velours) de couleurs très violentes (rouges, violets, jaunes).
- La haute toque de fourrure ou le bonnet à poil.
- La cape, le pan rejeté, l'étole en triangle, le drapé sur la tête.
- La jupe, large ou étroite, aux chevilles.
- Les épaules fortes.

RECETTE

Crevettes à la crème

(Pour 4 personnes)

300 gr. de crevettes grises. - 3 cuillerées de crème fraîche. - 1/2 quart de beurre. - Une grosse poignée de fines herbes (persil, cerfeuil, estragon). - Poivre.

Décortiquer les crevettes ● Mettre dans une casserole : la crème, le beurre et les fines herbes hachées menu ● Ajouter les crevettes ● Laisser cuire pendant dix minutes sans laisser bouillir ● Servir en coquille Saint-Jacques.

COUTURE

La mode colonie française

L'EDIFICE craque de tous les côtés. Après Lelong, Piguet, Molyneux, Marcelle Dormoy, Marcelle Chaumont, Rochas, Schiaparelli, Pierre Clarence ferme. Paquin-Worth ferme. Manguin s'insurge contre la chambre syndicale. Le « Daily Express » reproduit les modèles de Dior avec un complet mépris pour des conventions vidées de sens. Et seule la guerre d'Algérie a sauvé cette saison quelques maisons de la clôture. En effet, si les hommes sont partis, les capitaux sont rentrés dont une mince parcelle a été dilapidée en robes.

Mais il s'agit là d'une clientèle éphémère qui, sitôt ses capitaux réinvestis, reprendra ses habitudes. Et sa couturière.

Ainsi s'effondre sous le poids des réalités cette construction artificielle que l'on appelle la haute couture française.

Il est sinon interdit du moins fort mal vu de dire et d'écrire qu'il y a, en France, trois ou quatre véritables créateurs — et une cinquantaine de maisons où l'on se contente de faire des robes gentiment pour la modeste somme de cent mille francs.

Aussitôt jaillissent des protestations offensées qui, sur fond de « Sambre et Meuse », rappellent laux défaitistes de cette haute couture-là l'importance nationale de la mode, colonie française.

En feignant de la confondre avec le sort d'entreprises sympathiques, au demeurant, mais condamnées, on ne lui rend pas service.

La mode française, c'est Dior et Franck et Fils, c'est Balenciaga et Prisunic, c'est Givenchy et Lempereur, c'est la folle audace créatrice de quelques-uns et le génie que conserve la Française moyenne pour faire surgir de cette audace une sorte de mode parallèle, dépouillée, adoucie, humanisée.

Ce sont les Américaines qui portent, dans toute leur violence, les modèles parisiens exactement recopiés et débités en série par leurs grands magasins.

Les Françaises, elles, jouent avec la mode, la transposent en mineur, avec l'aide de leur couturière, de leurs magazines, d'une confection en progrès constants... et de leurs dix doigts.

Entre les créateurs et elles, il n'y aurait de place pour cinquante autres couturiers que si ceux-là, jouant le rôle de bons traducteurs, pouvaient pratiquer des prix accessibles à un grand nombre.

Or, le principe même de leur organisation le leur interdit. Alors, les grenouilles éclatent quand elles veulent se faire aussi grosses que le bœuf.

Mais la mode française, la haute couture française créatrice n'est pas encore en péril. Et on peut sans paradoxe affirmer que plus elle sera audacieuse, plus elle refusera toute concession au joli, plus elle se montrera singulière, déconcertante, indifférente aux conseils de sagesse qui lui sont prodigués, mieux elle maintiendra intacte sa force d'attraction.

Il n'est même pas exclu que demain, en même temps que les grands noms de la couture d'hier disparaîtront ou se convertiront, un jeune homme ou une jeune femme inspirée monte une nouvelle maison et y fasse l'une de ces fulgurantes fortunes propres à la couture.

A côté de Dior le cossu, de Balenciaga le pathétique et de Givenchy l'inachevé, de Castillo le nostalgique, il reste à créer ce qu'inventa Chanel en 1925 : des robes faites pour vivre en 1956.

[LES RENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS CES PAGES SONT LIBRES DE TOUTE PUBLICITÉ.]

— LES TRICOTS ET JERSEY DE LUXE —
JUKA
PARIS
Marque déposée
sont en vente dans les meilleures maisons spécialisées et notamment à Paris
ADELINE, 4, rue Guy-Moquet (17e) — FLORENCE, 14, rue Desrenaudes (17e)
AU GRAND FREDERIC, 5, Fg-St-Honoré (8e) — ITA, 29, avenue du Général-Leclerc (14e)
PLISKINE, 65, rue de Rome (8e)
Créations Sport-Ville J. KAFFEL, 4, rue d'Enghien, Paris (10e) - PRO. 40-72

Beauté et Santé des Mains
Citroneige
CRÈME AU JUS DE CITRON NATUREL
PARFUMERIE NEIGE DES CÉVENNES - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

QUE le coup de force du colonel Nasser ait surpris les puissances occidentales, c'est cela qui est surprenant. Les fêtes insolentes qui célébrèrent le départ du dernier soldat anglais ne l'annonçaient-elles pas ?

Je croyais que la diplomatie était une science fondée sur l'Histoire. Ce que peut un dictateur, si faible soit-il, face à des démocraties, si fortes soient-elles, il nous en a cuit assez pour le savoir et pour ne plus l'oublier.

Quelle fatalité condamne l'Angleterre et la France à ne s'apercevoir qu'elles sont solidaires que lorsqu'il est trop tard et que le coup est porté qu'elles auraient pu prévenir sans courir le risque d'une conflagration ? Mais toute riposte met en péril la paix du monde. C'est là-dessus que compte Nasser pour damer le pion à Paris et à Londres.

☆

LORSQUE le dernier soldat anglais a quitté la zone de Suez, il s'est trouvé des Français pour se dire avec satisfaction : « Hé ! hé ! Les Anglais, eux aussi... ». Comme il se trouve des Anglais au Colonial Office et dans la rue pour se frotter les mains en lisant les nouvelles d'Algérie. Mais le départ du dernier Anglais de Suez fut une grande défaite française dont nous n'avons pas fini d'épuiser le malheur, et tous les coups que nous recevons en Afrique du Nord, l'Angleterre les reçoit, elle aussi.

☆

OU il fallait jouer le jeu classique de l'Entente cordiale — ou en sortir à la Libération, en tirant de la Libération même une charte nouvelle octroyée à tous les peuples de notre empire. Il dépendait de nous de clore solennellement l'ère coloniale et d'entrer dans l'ère fédérative. Mais il aurait fallu une cervelle humaine pour le concevoir et la volonté d'un homme pour l'inscrire dans les faits.

☆

M. GUY MOLLET s'est rendu au Panthéon pour y recevoir les félicitations de Jaurès. Les morts sont bien commodes ! A en croire M. le président du Conseil, Jaurès approuverait sa politique, et même il en serait fier.

Si cette grande ombre irritée ne s'est pas dressée pour vous faire ravaler vos paroles, c'est qu'il n'est donné à aucun homme de ressusciter les morts.

LE culte de la personnalité, en voilà un crime ! Ce n'est pas le vôtre, camarades staliniens. La déification d'un des hommes les plus couverts de sang que l'Histoire ait connus, l'un de ceux qui ont fait périr le plus d'innocents après les avoir déshonorés, et qui a accompli publiquement et à la face du monde cette hécatombe étalée sur un quart de siècle, c'est cela votre crime — je l'ai déjà écrit mais je sens qu'il faut que je le répète — un crime, du moins selon nos principes à nous, chrétiens et humanistes.

☆

J'ATTENDS encore que se manifeste le marxiste qui ait le courage de faire son procès à Staline, sans recours aux critères de l'idéalisme et du moralisme bourgeois et qui n'ait pas honte et qui même se glorifie d'avoir encensé un monstre nécessaire. J'attends qu'un communiste ait la tranquille audace de reconnaître qu'il n'ignorait rien des iniquités légales qui s'accomplissaient en Russie, mais qu'il estimait et qu'il estime encore que Staline était irremplaçable, qu'il n'y a qu'à considérer l'état de la Russie quand il l'a prise en main et ce qu'elle est aujourd'hui et ce comble de puissance, pour être absous de l'avoir non seulement admiré mais déifié.

Sans ce culte, qui était imbécile dans ses manifestations et qui exigeait de ses sectateurs un courage peut-être héroïque, Staline n'aurait pu faire l'histoire qu'il a faite.

☆

JE reproche à Aragon d'avoir laissé ses ennemis lui rappeler quelques-unes des strophes les plus bassement ridicules qu'il a consacrées au Père Ubu du Kremlin. Il n'aurait pas dû se laisser prévenir. C'eût été à lui de rappeler avec orgueil ces bêtifiantes flagorneries. Il aurait eu beau jeu à soutenir qu'il fallait plus que du courage pour s'abêtir de la sorte quand on s'appelle Aragon.

☆

CELA me paraît si évident que j'ai quelque scrupule à le lui souffler, car il ne lui sera plus maintenant possible de se glorifier de la sorte sans avoir l'air de se rendre à mes avis.

Mais non ! S'il y a eu de l'héroïsme à s'abaisser comme il l'a fait devant Ubu, c'est que précisément l'excuse que j'imagine ne saurait, en aucun cas, être donnée aux masses.

Rien ne peut faire que la classe ouvrière ne soit restée morale, au sens le plus humain et le plus chrétien du mot. C'est bien pourquoi Staline et ses lieutenants des démocraties populaires ont dû faire leur procès aux victimes et les salir à la face du peuple. Il faut que le sang répandu soit coupable pour que le peuple applaudisse.

« Ce tribunal de la conscience au-dedans de nous qui condamnait tous les crimes » et dont Bossuet dénonce le renversement comme le pire de tous les attentats, subsiste au fond des cœurs en qui la foi chrétienne a été détruite. Il existe en somme dans le communisme une morale des maîtres qui ne peut pas être dévoilée aux petits.

☆

NON qu'il n'y ait une imprégnation à la base : le militant communiste qui professe dans sa cellule que l'intérêt du parti est l'unique loi et que le mal c'est ce qui nuit au parti, professe déjà la morale d'Aragon. Ce qui sépare un ouvrier socialiste d'un ouvrier communiste, ce doit être essentiellement, j'imagine, la vieille croyance aux droits de l'homme.

Sinon qu'est-ce donc qui les séparerait ? L'asservissement à la Russie soviétique ? Mais ce n'est là qu'un effet d'une cause d'ordre métaphysique.

Mme Jeannette Vermeersch, au Congrès du Havre, a lancé aux ouvriers socialistes un appel passionné : « Les mineurs socialistes et communistes ne prennent-ils pas leur lampe à la même lampisterie ? » Il est vrai. Ce qui les empêche de se rejoindre, nous devons donc le chercher dans le respect de la personne humaine, dans le culte de la justice et de ce qui est dû « au moindre de ces petits... » Déjà je retrouve ici une parole du Christ. Ce qui sépare l'ouvrier socialiste de son camarade communiste, c'est très précisément ce qui le relie à son camarade chrétien.

☆

CE qui relie un ouvrier socialiste à un ouvrier chrétien... mais c'est ce qui nous unit tous, ici, une certaine conception de l'homme, du respect qui lui est dû en tant que personne libre — du respect qui lui est dû, de l'amour qui lui est dû.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

Saint-Exupéry
PAR LUI-MÊME
essai illustré de LUC ESTANG
« ÉCRIVAINS de TOUJOURS » 350 FRANCS SEUIL

DANS LE VENT DES HÉLICES
PAR DIDIER DAURAT
le patron de Saint-Exupéry, Guillaumet, Mermoz, etc...
Un vol. illustré 600 fr. SEUIL

TEST : Savez-vous prévoir ?

	1	2	3	4	5
I	14	9	29	16	31
II	82	36	4	43	23
III	3	22	58	17	50
IV	21	55	37	30	69
V	69	12	15	8	20
VI	17	19	7	57	11
VII	28	52	42	80	31
VIII	17	31	74	15	76

VOICI une épreuve d'aptitude numérique (manipulation de chiffres), d'intelligence et de capacité de prévision.

Examinez ce tableau de nombres, rangés sur 8 lignes horizontales et 5 colonnes verticales.

En prenant un nombre de la première ligne, puis dans la seconde et ainsi de suite, et en additionnant les huit nombres ainsi obtenus, quelle est la plus petite somme possible ?

Attention ! Vous n'avez pas le droit de sauter une colonne en passant d'une ligne à l'autre.

Par exemple : si vous commencez dans la première ligne par le nombre 29, vous avez le droit d'additionner à 29 les nombres 36, 4, 43 de la deuxième ligne, mais non les nombres 82 et 23 ; si vous en êtes à 36, vous avez le droit d'additionner à cette somme 3, 22 ou 58 de la troisième ligne, mais non 17 et 50. Relisez ces consignes, assurez-vous d'avoir bien compris l'exemple, et prenez un crayon pour faire vos additions. Ce n'est pas une épreuve de calcul mental.

Quand vous aurez trouvé la plus petite somme possible de huit nombres, cherchez *la plus grande somme possible de huit nombres* en suivant les mêmes règles.

Minutez le temps que vous mettrez à faire chacun des deux exercices.

(*Voir la solution en page 2*)

AU NUMERO :
France .... 50 fr.
Belgique .... 10 »
Suisse .... 1 »

★

ABONNEMENTS
(Un an)
France, U. F. .... 2.000 fr.
Etranger .... 2.300 »

★

Etudiants : 1 an, 1.600 fr.

Règlement par chèque bancaire ou C. C. P. 73-78-19 Paris.

REDACTION
91, av. des Champs-Elysées, 91, PARIS (8e)
Tél. : ELY. 88-61

★

ABONNEMENTS - VENTE - PUBLICITE
37, av. des Champs-Elysées, 37, PARIS (8e)
Tél. : BAL. 69-20 et 19-68 (28 lignes groupées)
Administrateur : J.F. COBLENCE